00101620

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 17 February, 2016

ROMANS HISTORIQUES

DE

C. F. VAN DER VELDE,

TRADUITS DE L'ALLEMAND, ET PRÉCÉDÉS DE NOTICES,

PAR A. LOÈVE-VEIMARS.

PAUL DE LASCARIS

OU

LE CHEVALIER DE MALTE.

ASMUND

THÝRSKLINGURSON.

GUNIMA.

TOME CINQUIEME.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

PAUL DE LASCARIS,

OU

LE CHEVALIER DE MALTE;

PAR

C. F. Van der Velde.

TOME PREMIER.

A leurs mâts, sur les mers, flottait la blanche croix ;
Et le Turc effrayé, se cachait à leur voix.

PROLOGUE DU CHEVALIER.

101620

A PARIS,

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,
RUE DE TOURNON, N° 6;

ET CHEZ CH. GOSSELIN, LIB. DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BORDEAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M. DCCC. XXVII.

00101620

AUL DE LASCARIS,

ou

LE CHEVALIER DE MALTE.

CHAPITRE PREMIER.

Un des plus beaux jours du printemps de l'année 1657, un jeune étranger s'avançait vers le palais du Grand-Maître de l'ordre de Malte, à La Valette. Ses vêtemens et sa tournure annonçaient un gentilhomme allemand. Il paraissait toucher à cette brillante époque de la vie, où le jeune homme vient de secouer la faiblesse de l'enfance, mais n'en a pas encore perdu l'innocence et le charme. L'aspect de cette belle résidence, patrie de la chevalerie

moderne, lui semblait aussi nouveau qu'admirable. Ses yeux parcouraient rapidement les vues sinueuses de cette montagne couverte d'édifices, et suivaient avec curiosité tous les mouvemens d'une population dont les costumes divers, italiens et africains, faisaient un contraste bizarre avec les pierres éclatantes de blancheur, qui couvraient le sol, et dont chaque maison était construite. Mais ses regards revenaient toujours vers la grande croix d'albâtre, seul ornement du portail du palais, sur laquelle ils s'attachèrent enfin. Un des gardes du corps du Grand-Maître, placé en sentinelle près de la porte, avait remarqué le jeune homme, et il le considérait avec intérêt, et, comme s'il eût cru reconnaître un compatriote à ses boucles de cheveux blonds; il s'approcha de lui avec cordialité.

— Permettez-moi de vous demander, mon jeune sire, dit-il, si vous avez ici quelque affaire; peut-être puis-je vous y être bon à quelque chose?

—Je suis chargé d'une commission pour le Grand-Maître, répondit l'étranger.

— En ce cas, il faut prendre un peu de patience; Son Altesse a convoqué aujourd'hui un conseil extraordinaire; vous voyez d'ici l'étendard de l'ordre planté à la fenêtre de la salle des délibérations ; mais vous n'aurez pas long-temps à attendre, car leurs seigneuries sont déjà restées cinq heures en séance.

— Les Allemands sont renommés pour leur patience, répondit le jeune homme en souriant ; j'attendrai.

Dans ce moment, plusieurs jeunes gens du même âge que l'étranger, s'avancèrent vers le portail. Ils portaient des écharpes blanches; leurs pourpoints écarlates étaient enrichis d'or, et une aigrette blanche surmontait leurs barrettes de velours noir. Leurs jeux et leur gaîté annonçaient que rien ne troublait l'humeur enjouée de leur âge. Un vieux gouverneur, à barbe grise, les gourmandait sur leurs bruyans ébats, qui pouvaient troubler le conseil de l'ordre.

— Voici les pages du Grand-Maître, dit le garde; ils viennent à propos, je vais en appeler un, qui vous annoncera chez Son Altesse. Un d'eux s'approcha en effet; c'était un jeune homme d'une taille élevée; sa beauté était celle d'un ange, mais d'un ange après sa chute; l'ironie et l'orgueil se montraient à chaque mouvement de ses lèvres; ses yeux noirs laissaient deviner une méchanceté dont ils ne déguisaient pas les mouvemens, et l'arrogance et la colère se lisaient sur ses sourcils arqués. Il mesura le jeune allemand de la tête jusqu'aux pieds, et lui demanda avec importance et sècheresse, ce qu'il voulait en ces lieux.

Le plus vif incarnat se répandit sur les joues de l'étranger; il sut cependant réprimer ce mouvement; je vous prie, répondit-il, de m'annoncer chez le Grand-Maître, à l'issue du conseil.

— Vous semblez croire que ce soit une chose facile que d'arriver jusqu'à Son Altesse, répartit avec hauteur le page; quelle affaire vous amène chez lui?

— Ma commission est pour le Grand-Maître, répondit l'Allemand en appuyant sur ces mots; j'ai une lettre à lui remettre.

— Donnez-la moi, dit le page, en étendant négligemment la main comme pour la recevoir ; je la porterai à S. A., et je tâcherai de vous obtenir une audience ; je puis me glorifier d'avoir quelque crédit auprès d'elle.

— J'ignore ce dont vous avez à vous glorifier, répondit le jeune homme, aigri de l'insolence du page, mais je sais comment je dois me conduire ; je suis chargé de remettre moi-même cette lettre au Grand-Maître, et je compte faire ma commission.

— De cette manière vous pourrez bien ne pas la faire du tout, répliqua celui-ci avec un sourire dédaigneux.

— Heureusement, répartit l'Allemand, vous n'êtes pas l'unique serviteur de celui qui commande ici; s'il en était ainsi, je serais fort malheureux.

Le page toisait avec des yeux toujours

plus animés, ce nouvel antagoniste. Une sorte de jalousie semblait se mêler à sa colère. — Peut-être, lui dit-il enfin, avec une expression haineuse, vennez-vous ici pour augmenter le nombre de nos pages ?

— Les camarades que je pourrais y rencontrer m'ôteraient ce desir, répliqua l'Allemand avec vivacité; mais si telle était mon intention, vous seriez bien certainement le dernier dont je voudrais supporter les dédains.

— Le dernier ! s'écria le page, et il porta vivement la main à la garde de son épée.

— Ce n'est pas ici où votre envie de dégaîner pourrait se satisfaire, dit l'étranger; prenez un autre temps et un autre lieu, vous m'y trouverez.

— Défendez-vous, ou je vous... L'épée de l'Allemand était déjà tirée, mais les gardes s'élancèrent entre eux et les séparèrent. Etes-vous en démence, jeunes gens ! s'écria leur capitaine, en saisissant le page avec violence.

— Cette enceinte est sacrée, murmura le vieux garde allemand à son protégé.

— Vous avez raison, et c'est ce que je pensait, répondit celui-ci en remettant son épée dans le fourreau.

— Nous nous retrouverons, s'écria le page, et il disparut dans l'intérieur du palais.

— En vérité, cette île ne me fait pas un accueil bien hospitalier, dit le jeune étranger.

— Ecoutez, jeune homme, répondit le vieux garde, je n'ai guère remarqué en vous les effets de cette patience allemande dont vous vous étiez vanté; je croirais volontiers qu'il coule du sang italien dans vos veines, et pour un solliciteur, vous avez été par trop sec avec ce page.

— Je lui ai répondu sur le ton qu'il a pris pour me parler, reprit l'Allemand.

— Je suis à demi coupable dans cette affaire, continua le garde, j'aurais dû vous dire que ce jeune homme est le fils adoptif et le favori du Grand-Maître.

— J'en aurais été fâché pour le Grand-Maître, mais certainement je n'aurais pas agi ni parlé autrement.

— Je tâcherai de tout réparer, s'il en est encore temps, dit le garde; le Grand-Maître est fort accessible, et j'irai moi-même vous annoncer dès que je serai relevé de ma garde; dans le cas où Paolo aurait pris les devants auprès de lui par quelque mensonge, je raconterai comment tout s'est passé; vous n'avez plus rien à perdre auprès des pages, ils sont entre eux comme des coqs, qui se battent ensemble tout le temps qu'ils sont seuls; mais s'il en paraît un nouveau, ils se réunissent pour le déchirer.

Le tambour battit, et les gardes coururent aux armes. Les portes du palais s'ouvraient, la séance du conseil était terminée, et quarante jeunes chevaliers, qui venaient de recevoir leurs derniers ordres pour une nouvelle expédition, descendaient le grand escalier de marbre du palais. Ils étaient prêts à partir; la dalma-

tique rouge à croix blanche, recouvrait en partie leur armure ; ils se dirigèrent vers le port, où leurs galères les attendaient déjà. Après eux, sortirent les deux plus anciens chevaliers des sept langues de l'ordre ; leur marche que l'âge avait appesantie était à peine soutenue par les bâtons dont ils cherchaient à l'aider. Leurs manteaux échancrés dont les plis nombreux laissaient apercevoir les emblêmes de la passion qui les couvraient, étaient noirs et ornés d'une croix blanche ; enfin parurent les grands-croix, distingués par des robes longues et traînantes que décorait une double croix. Ils étaient chargés des recueils des lois qu'ils portaient avec respect ; encore dans l'intérieur du palais, ils se placèrent dans leurs chaises à porteur.

— Tout ceci vous étonne ? demanda le garde au jeune étranger, au moment où le cortège venait de passer.

— J'admire ces guerriers, répondit celui-ci ; mais j'ai vu avec un sentiment pénible, ces vieillards accablés sous le poids des

années, et qu'on fatigue encore d'affaires aussi importantes, lorsqu'ils sont si proches de la tombe. Pour les chaises à porteur, je ne les trouve guère dignes de vieux soldats.

Une voix grave, mais douce, se fit entendre derrière lui : —C'est la force exécutive dans tout son éclat que vous considérez dans les guerriers armés, jeune homme, et c'est ce qui plaît naturellement à votre âge; puis, vous avez vu la raison, le bon conseil, qu'on doit se garder de mépriser, si l'on veut assurer le succès de l'exécution. Pour ces vieillards portés dans leurs litières, ils ont vaillamment combattu pour la chrétienté, et ont rassemblé, au prix de leur sang, les trésors de l'expérience. La plus belle ambition d'un jeune homme comme vous, doit être de marcher sur leurs traces, et il n'a pas le droit de s'étonner des honneurs dont on les récompense, et qu'ils ont achetés si chèrement.

L'étranger s'était retourné vers celui qui lui parlait: c'était un homme d'une

haute stature, dont la taille élancée était en partie cachée par le manteau noir de chevalier. Une dignité sévère était empreinte sur tout son visage où le chagrin et la douleur avaient laissé des traces profondes.

— Vos paroles et votre regard, noble chevalier, répondit le jeune homme avec un peu d'embarras, me font vivement sentir que j'ai porté un jugement précipité; c'est un tort dont la jeunesse se rend souvent coupable, mais pour lequel elle trouve son excuse en elle-même.

— Voilà ce qui s'appelle bien répondre, s'écria le garde, qui avait entendu cet entretien, quoiqu'il eût lieu à quelque pas derrière lui; et, en disant ces mots, il tourna la tête.

— Jésus Maria! Son Altesse, s'écria-t-il en reconnaissant le nouvel interlocuteur; mais ce dernier, dont les yeux s'étaient fixés avec une attention remarquable sur le jeune étranger, lui fit signe de se taire. Sa bouche était déjà ouverte pour appe-

ler la garde à rendre les honneurs qu'elle devait à son souverain, mais les mots expirèrent sur ses lèvres.

— Vous desiriez me voir, dit le Grand-Maître, car c'était lui-même. Vous êtes annoncé; je vous attends dans mon cabinet. Il rentra dans le palais, et le jeune Germain se précipita sur ses pas.

CHAPITRE II.

Vous avez une lettre pour moi, dit le Grand-Maître au jeune étranger, quand ils furent arrivés dans son cabinet. Si c'est une lettre de recommandation, je trouve qu'elle n'était pas nécessaire. Vous portez sur votre visage la meilleure de toutes. N'allez pas prendre trop de vanité de ce que je vous dis, car ce n'est point de ce que vous pouvez avoir de remarquable dans l'extérieur que je veux parler; c'est de la pureté de l'âme, de l'honnêteté du cœur, qui se retracent sur votre visage. Conservez-les l'une et l'autre, et un demi-siècle frappera sur votre tête sans altérer

cette beauté. Donnez-moi votre lettre; comment vous nommez-vous?

— Paul de Flamming, répondit le jeune homme.

— Paul de Flamming! s'écria le Grand-Maître avec l'accent de la surprise et de la joie; mais il fit un effort sur lui-même, se remit, et lut attentivement la lettre. Des larmes coulaient le long des joues du vieillard, pendant que ses yeux restaient fixés sur le jeune homme, avec une expression indéfinissable.

— Ta mère n'est donc plus, mon cher fils, lui dit-il enfin avec une voix altérée.

— Ma tante, veut dire Votre Altesse, la sœur de mon père, car elle s'appelait comme moi, et elle mourut sans avoir été mariée. Je n'ai jamais connu mes parens.

— Pauvre orphelin! s'écria le Grand-Maître, et il le pressa contre son cœur.

— Je n'ai pas à me plaindre; ma tante eut toujours pour moi la tendresse d'une mère; et, si jamais j'acquiers quelque va

leur, c'est à ses soins prévoyans que je le devrai.

En proie aux impressions les plus diverses, le Grand-Maître s'approcha d'une fenêtre où il lut une seconde fois la lettre. Son amour était aussi noble que vrai, s'écria-t-il enfin, comme son cœur; et elle a préféré la palme d'une rigoureuse abnégation aux myrtes les plus doux!

Ses yeux tombèrent sur la croix qui décorait sa poitrine. — Es-tu satisfait, symbole redoutable, dit-il à voix basse. Depuis si long-temps tu es pour moi le signe funéraire qui me sépare du passé, deviens à présent le gage d'une autre vie. Vous m'êtes suffisamment recommandé, jeune homme, ajouta-t-il. En quoi puis-je vous servir? Qu'êtes-vous venu chercher à Malte?

— La croix des chevaliers, très vénérable Grand-Maître, répondit Flamming.

— La croix! s'écria le premier avec surprise.

— Tel a toujours été le plus beau rêve

de mon enfance; dès mes plus jeunes années, j'ai senti que je devais devenir un soldat; mais l'histoire m'a bientôt appris que la plupart des guerres qu'entreprennent les rois sont odieuses ou injustes, et jamais je ne sortirai l'épée du fourreau pour une mauvaise cause. C'est ce que je n'ai pas à craindre dans votre ordre sacré, qui ne combat que pour la défense de la chrétienté, et n'attaque que les hérétiques, ses éternels ennemis.

— Voilà une résolution fort louable, dit le Grand-Maître, qui fixait toujours le jeune homme avec la plus tendre bienveillance; mais, avez-vous réfléchi à la sévérité des vœux que nous prononçons?

— J'y ai pensé souvent; mais j'ai su de bonne heure vouloir avec force et m'attacher sans faiblesse à ce que j'entreprends, quand une fois j'ai reconnu que mon but est louable ; aussi les engagemens des chevaliers de l'ordre de Malte ne m'effraient pas.

— Vous avez une foi solide, jeune

homme, lui dit le Grand-Maître en lui mettant la main sur l'épaule; mais, bien des hommes, qui savaient aussi vouloir, ont vu leur volonté faire naufrage sur la mer de la vie, si pleine d'écueils et de syrènes. Une question, comme un père l'adresserait à son fils : avez-vous jamais aimé?

— Vous parlez sans doute de l'amour des femmes, répondit Flamming en ouvrant avec étonnement ses grands yeux bleus, je n'ai jamais aimé ainsi.

— Telle est sans doute ta volonté, Seigneur tout-puissant! s'écria le Grand-Maître avec une ferveur douloureuse; le sacrifice de cette âme si pure doit être l'expiation du passé. Que tout soit accompli comme tu l'ordonnes; et, se tournant vers Flamming, il lui dit avec effusion : Nous verrons bientôt si l'ambition qui vous a conduit ici, est une vocation réelle. Jusque-là, il ne faut rien précipiter; d'ailleurs, sans la croix vous pouvez encore servir le Seigneur et combattre pour sa cause. Je vous reçois au nombre de mes

pages; allez vous annoncer chez le vénérable frère drapier, en lui disant que c'est moi qui vous envoie. Adieu, mon fils; votre présence a réveillé dans mon âme des orages qui y sommeillaient depuis longtemps. J'ai besoin d'être seul et de prier. Adieu donc!

En prononçant ces dernières paroles, le Grand-Maître posa avec tendresse sa main sur la tête du jeune étranger, qui la pressa contre ses lèvres et partit. Quand il se fut éloigné, le vieillard se jeta à genoux; ses yeux mouillés de larmes s'attachèrent sur un Christ, et il se frappa la poitrine en s'écriant: Seigneur, Seigneur, sois miséricordieux!

CHAPITRE III.

Le frère drapier était un petit vieillard grondeur. Il considéra long-temps le nouveau page, en secouant la tête d'un air chagrin. — Un beau jeune homme, dit-il enfin en murmurant, trop beau même; car plus le masque est agréable, moins on doit attendre de celui qui le porte. C'est presque la seule faiblesse de notre digne Grand-Maître, de se fier ainsi à un beau visage, et cependant que de fois n'a-t-il pas été trompé! Nous en avons plus d'un exemple; mais à quoi cela sert-il? Le maître le veut; il faut bien que le pauvre frère drapier obéisse, bien qu'il en sache plus long qu'on ne

pense. Il tira une cloche. — Dites à messire Paolo de m'apporter du magasin un costume de page, pour un jeune homme de sa taille, dit-il en donnant une clef à un frère servant qui était accouru.

Le servant sortit, et le drapier, toujours murmurant entre ses dents, se mit à se promener à grands pas dans la chambre. Tout-à-coup, il s'arrêta devant l'étranger, et ses yeux se fixèrent sur ceux du jeune homme, qui semblaient exprimer la douleur que lui faisait éprouver un si mauvais accueil. Enfin, le vieillard parut se radoucir, et il s'écria : — Vous êtes encore bien pur, ou bien profondément corrompu !

— C'est ce que vous saurez lorsque vous me connaîtrez davantage, mon digne sire, dit paisiblement le jeune homme.

Frappé du reproche qu'il trouvait dans ses regards, le vieux frère se rapprocha de lui, et lui demanda plus amicalement : — Où en êtes-vous avec les finances du voyage, mon fils?

— Mon passage est payé jusqu'à Malte, répondit Flamming.

— Oh! simplicité! dit le vieillard en riant. Nous appelons ici les finances du voyage, les droits de bonne venue que paient les récipiendaires. Ils consistent en deux cent cinquante écus d'or ou cinq cent vingt pistoles, comme on dit aujourd'hui.

— Je suis loin de posséder cette somme, dit à demi voix le pauvre Flamming en tirant une petite bourse fort légère, et la soupesant avec tristesse.

— Mais vous avez apporté vos pièces généalogiques, j'espère? continua le drapier, et il se mit de nouveau à éclater de rire en voyant le jeune candidat qui gardait le silence. — Mais mon enfant, ajouta-t-il, comment avez-vous pu venir sans apporter ce qui vous est le plus indispensable?

— J'apporte à Malte un cœur loyal, une volonté droite et un bras vigoureux, répondit Flamming avec chaleur; je croyais que cela suffisait pour servir Dieu et les hommes.

Les infidèles auxquels j'abattrai la tête, ne me demanderont pas mon arbre généalogique!

— Bien répondu, sire de Flamming, dit le drapier surpris. Mais, ajouta-t-il, avez-vous parlé avec le Grand-Maître à ce sujet?

— Non, dit Flamming; il m'a seulement ordonné de me rendre auprès de vous.

— Cela veut dire qu'il répond de tout, murmura le drapier. Vous allez lui coûter une belle somme d'argent! Etes-vous au moins digne d'une faveur si grande?

— Puisque vous en doutez si fort, mon digne sire, répondit Flamming échauffé, veuillez donc me dire ce que vous avez à me reprocher?

— Racontez-moi d'abord la querelle que vous avez eue, il y a une heure, devant la porte du château, avec un de nos pages, dit le drapier.

Flamming parla sans détour. Le vieillard, qui l'écoutait avec attention, fronça

le sourcil lorsque son récit fut achevé, et lui demanda sévèrement : — M'avez-vous bien dit la vérité?

— Je ne mens jamais ! s'écria Flamming, dont le visage se couvrit de rougeur.

En ce moment, le beau Paolo entre dans la chambre avec les vêtemens du nouveau page. A la vue de Flamming, les traits de son visage se contractèrent de colère et d'effroi.

— L'Allemand qui va devenir votre compagnon, me raconte la chose tout autrement que vous l'aviez fait, dit le drapier d'un ton grave; il paraît que vous étiez l'agresseur, et que vous avez dégaîné le premier. Qui de vous deux a raison?

Paolo baissa les yeux, et garda le silence.

— Faut-il que j'appelle les trabans? reprit le drapier d'une voix menaçante.

— Non, digne sire! dit Paolo d'un air suppliant. Pardonnez-moi mon étourderie!

— Pour des étourderies de jeunesse, je vous en pardonnerais vingt, s'écria le drapier d'une voix tonnante; mais une bassesse... C'est la troisième fois que vous me faites un mensonge. Vous allez vous rendre à la tour jusqu'à nouvel ordre; je rapporterai l'affaire au Grand-Maître.

— Ne me perdez pas! s'écria Paolo en embrassant ses genoux.

— Je fais mon devoir, dit le drapier en le repoussant. Je dois dessiller les yeux de mon digne ami, afin qu'il voie quel serpent il a réchauffé dans son sein.

— Alors, je suis perdu sans retour! dit Paolo en gémissant.

— S'il m'était permis d'intercéder en faveur de mon jeune camarade, dit Flamming avec noblesse, je vous supplierais de lui pardonner, mon digne sire.

— Ce jeune homme est plus juste que vous, dit le drapier à Paolo. Si vous sentez le prix de sa conduite, il me restera quelque espoir de vous voir améliorer la vôtre.

Paolo tendit la main à Flamming en pleurant ; celui-ci la pressa avec cordialité.

— Le sire de Flamming, dit le drapier, s'est montré à moi sous un jour si favorable, dans le court entretien que j'ai eu avec lui, que je ne saurais lui refuser sa première prière. Je vous pardonne, Paolo; mais, par ma croix, à la première faute, il n'est prière qui vous sauve! Allez, et tâchez de vous mieux conduire à l'avenir.

Paolo sortit. Le frère drapier s'approcha amicalement de Flamming, et le baisant sur le front: — J'ai voulu vous éprouver, dit-il, c'est là ma manière; mais vous vous en êtes bien tiré. Ne gardez donc pas de rancune contre un vieillard qui n'a agi de la sorte que par prudence. Quant aux finances, ne prenez aucun souci, je les ferai moi-même, si le Grand-Maître n'y a pourvu. Vous êtes un brave jeune homme, qu'il faut conserver pour le bien et l'édification de notre saint ordre. Pour les preuves nobiliaires, l'ordre peut accorder des

dispenses : vous les mériterez par vos actions; ce que j'ai vu de vous m'en répond. Allez maintenant revêtir votre nouveau costume, et faites-vous montrer votre chambre. Quand vous trouverez quelque chose qui vous embarrassera, ou que vous aurez une demande raisonnable à faire, ne m'oubliez pas; le vieux frère drapier est votre ami.

Etonné et joyeux d'un changement si subit dans ce vieillard morose, Flamming se rendit à la chambre qu'on lui indiqua. Lorsqu'il se fut revêtu du brillant costume des pages, il descendit les grandes marches du château, pour aller se montrer à son premier protecteur dans l'île, l'honnête trabant qui l'avait accueilli. Celui-ci venait d'être relevé de son poste, et se tenait nonchalamment appuyé contre une des colonnes du portique.

— Marie! Joseph! comme vous voilà galamment équipé, s'écria joyeusement le vieux soldat en reconnaissant le jeune homme. Un vrai saint Georges! Vous ne

serez pas long-temps non plus sans combattre le dragon, soyez-en sûr ! Il s'en trouvera plus d'un qui vous enviera votre élévation rapide. Prenez garde aux Italiens, lui dit-il à voix basse; autant ils vous font d'amitiés, autant ils vous veulent de mal. Défiez-vous surtout.....

Il se tut, car Paolo venait de s'approcher de son nouveau camarade, en l'invitant à venir faire un tour au mail du quartier Floriana, où ils trouveraient, disait-il, une agréable compagnie.

Flamming accepta l'invitation sans remarquer les signes que lui faisait le trabant, et les deux jeunes gens s'éloignèrent en se tenant par le bras. Non loin de la place du château, Paolo entra dans une ruelle obscure et fort étroite. Flamming fut frappé de la vue d'une foule de croix peintes sur les murs des maisons, et demanda à son compagnon l'explication de cette singularité.

— Dans tout Malte, répondit Paolo, le duel est sévèrement défendu, excepté dans

cette seule rue, où l'on a le privilège de s'égorger : aussi ceux qui ont une affaire d'honneur, s'y rendent de tous les coins de l'île, et à chaque individu qui y succombe, le peuple trace une croix sur la muraille, auprès de la place où il est tombé.

— C'est une loi singulière, dit Flamming; mais, à y réfléchir, elle me semble fort sagement conçue pour diminuer cette rage de duels qui s'est emparée de tous les gentilshommes de l'Europe, et qui a déjà coûté à tant de nobles races leurs plus vigoureux rejetons.

— Vous ne semblez pas grand partisan des duels? dit Paolo avec une amertume qu'il cherchait à dissimuler.

— Non, pas assez pour chercher des affaires, dit gravement Flamming; mais toujours prêt cependant à donner cette preuve équivoque de courage, soit qu'on m'y appelle ouvertement, ou qu'on le fasse d'une manière indirecte.

— Vous appelez le duel une preuve

équivoque de courage? demanda Paolo étonné.

— Très équivoque, répondit Flamming Croyez-vous qu'il ne se trouve pas en Europe une foule de lâches qui se battent une fois l'an pour se conserver leur existence de gentilshommes, et qui ne tirent l'épée qu'en tremblant d'effroi? Le véritable courage se montre dans une bataille, par des actions braves et réfléchies.

Paolo garda le silence, et ils arrivèrent, sans se parler davantage, sur la magnifique place du Mail, couverte d'une multitude aussi brillante que variée. Des officiers des troupes de l'ordre, des barons de Malte, des chevaliers de tous les grades, se promenaient par groupes ou se tenaient autour du jeu de mail, occupés à juger les coups. Le plus grand nombre des promeneurs s'était rassemblé devant les tables d'une auberge, et causait de la guerre de Candie, qui venait d'éclater avec plus de fureur que jamais.

Le ton grave et mesuré qui régnait

parmi les chevaliers plut singulièrement au jeune Allemand. Dans cette foule de guerriers de toutes les nations, il était impossible de reconnaître un caractère général. La fréquentation de tant de différentes nations, avait fait disparaître tous les préjugés nationaux et effaçait les ridicules de peuple à peuple. Le sautillement du Français, son extrême confiance en lui-même; le phlegme et la formalité de l'Allemand; la fierté silencieuse et solennelle de l'Espagnol, semblaient se confondre de manière à donner à chacun un trait nouveau, sans lui faire perdre entièrement toutefois ses formes distinctives. Flamming observait toutes ces choses en silence, sans se mêler à aucune conversation.

— Eh bien! comment trouvez-vous ce lieu-ci? lui demanda Paolo en lui présentant un verre de vin de Syracuse.

— Bien au-delà de toutes mes idées, répondit Flamming en portant modestement le verre à ses lèvres, et le rendant au jeune page, après avoir accompli cet

acte de fraternité. On reconnaît ici que Malte est, comme on l'a dit, le lieu où se forme toute la jeunesse de l'Europe. Il me semble surtout que c'est une véritable école de politesse, car je n'ai jamais vu les lois des convenances sociales plus dignement observées que parmi tous ces chevaliers.

— Cela est tout naturel, dit Paolo en remplissant de nouveau son verre; car là où la loi et l'usage forcent à demander raison de la moindre impolitesse, il faut bien observer soigneusement ses actions, afin de n'offenser personne.

— C'est peut-être là le seul avantage du duel, répondit Flamming, irrité de voir que ce qui l'avait tant charmé ne reposait que sur de semblables principes; mais, si ces délicates attentions qu'on observe ici ne viennent que de la tête et non du cœur, elles ne méritent guère qu'on en fasse cas. A ces mots, il repoussa le verre que Paolo lui présentait une seconde fois, et se retourna vers la table voisine pour

écouter une conversation qui devenait à chaque instant plus animée.

Un jeune chevalier français, qui revenait de sa caravane à Candie, échauffé par le vin, parlait de la défense du bastion de Saint-André, à laquelle il avait assisté, avec toute l'éloquence et les termes pompeux de sa nation. Il venait de donner à entendre que la Canée et Retino n'eussent pas succombé ; que les Turcs n'eussent pas élevé la nouvelle Candie auprès de l'ancienne, à la grande confusion des assiégés, et que Jacques de Riva eût remporté une victoire plus complète, si les Vénitiens eussent écouté les avis des chevaliers français. — Mais, ajouta-t-il, les Vénitiens ne se soucient plus guère de tout ce qui porte la croix aux huit pointes, et l'on ne saurait leur en vouloir. C'est à nous seuls qu'ils doivent cette guerre, qui leur coûtera à la fin la belle Candie, et nos secours ne les servent guère. Nous en faisons juste ce qu'il faut pour ne pas nous faire excommunier.

— Vous feriez bien, mon jeune sire, dit un vieux commandeur, de mieux choisir le temps et le lieu pour parler de choses aussi sérieuses.

Le Français se leva irrité; mais, à la vue de la tête vénérable du commandeur, couverte de cheveux blancs, il reprit sa place en silence. Le commandeur vida son verre et s'éloigna.

Pendant ce temps, Paolo qui avait écouté le Français avec plus d'attention encore que ne l'avait fait Flamming, s'était tourné vers un baron de Malte et s'entretenait avec lui à voix basse. Il s'approcha ensuite du jeune Français, et le pria de vouloir bien lui expliquer la part que Malte avait prise dans la guerre de Candie, et comment l'ordre y avait donné lieu?

— Malte, répondit le jeune étourdi, joyeux de l'éloignement du vieux commandeur, Malte n'est pas, au fond, coupable dans cette affaire; mais, comme dit le vieux proverbe : Il faut que les gouver-

nés payent toutes les folies des gouvernans. Si Candie succombe, elle aura à dire pour se consoler que sa ruine fut causée, comme celle de Troie, par une femme.

— Est-il possible! s'écria le baron, dont la curiosité était stimulée au plus haut degré.

— Oui, oui, reprit le Français : vous autres, honnêtes insulaires, vous ne savez même pas ce qui se passe le plus près de vous. Les bouches sont si bien fermées ici, qu'il m'a fallu m'en aller à Candie, me faire conter par un capitaine vénitien des évènemens qui se sont passés à votre porte.

— Oh! racontez-nous cela, dit le baron; et le Français, flatté d'attirer tous les regards, huma gravement un verre de Chypre, et parla ainsi :

« Le grand-turc Ibrahim, de maudite « mémoire, avait embarqué sa sultane fa- « vorite et un fils qu'il avait eu d'elle, sur « un vaisseau qu'il envoyait à la Mecque, « sans doute pour racheter ses péchés se- « crets. Notre digne Grand-Maître, à qui

« Dieu donne une longue et glorieuse vie!
« s'empara dudit bâtiment et de quelques
« millions de sequins dont il était chargé.
« La sultane qui était, disent de méchan-
« tes langues, une ancienne connaissance
« de Son Altesse, mourut quelques jours
« après son arrivée à Malte, et le Grand-
« Maître hérita de son enfant et de ses tré-
« sors. Ibrahim perdit presque l'esprit de
« colère, et voulut au moins ravoir son
« fils. — On lui démontra que les sequins
« et le petit Osman ne lui appartenaient
« pas, mais bien à son capi-aga, et qu'ils
« étaient devenus, par les droits de la
« guerre, la propriété de l'ordre. Le petit
« Turc fut donc baptisé ici, à San-Giovan-
« ni. La rage d'Ibrahim ne connut plus de
« bornes. Il ne parlait de rien moins que
« de détruire Malte. Mais notre Grand-
« Maître, qui mériterait par sa bravoure
« et son activité d'être un Français, avait
« déjà pris ses mesures, et Ibrahim, qui
« ne se souciait pas, comme son prédéces-
« seur Soliman, de laisser vingt mille têtes

« de Turcs sur nos rochers, fut obligé de se « retirer sans bruit. Cependant, sa colère, « n'avait pas diminué, il cherchait quel- « que objet sur lequel il pût la répandre : « elle tomba sur ces bons Vénitiens. Un « traité qu'ils avaient conclu avec le Grand- « Seigneur, les obligeait à nettoyer la mer, « et à nous en chasser, ou du moins à « nous reprendre les prises que nous fai- « sions sur les Turcs. Mais ils n'exécutèrent « rien de tout cela, et les 750 vaisseaux « qu'Ibrahim avait armés contre nous, « allèrent leur rendre visite à Candie. C'est « depuis ce temps-là que dure cette infer- « nale guerre. Ibrahim fut étranglé, il est « vrai, quelques années après, par ses fi- « dèles janissaires ; mais son successeur « Mahmoud a trouvé cette conquête fort « de son goût ; et si, en dépit des ef- « forts de toute la chrétienté, nous « voyons un jour le croissant briller sur « les tours de Candie, nous le devrons « uniquement à Son Eminence. »

— Je ne saurais contester la vérité de

votre récit, sire chevalier, dit Flamming, qui avait eu peine à contenir son mécontentement, mais il me semble que vous parlez-là de notre digne Grand-Maître sur un ton peu convenable.

Le Français toisa le jeune page de la tête aux pieds, et lui dit en riant ironiquement: mon enfant, je vois à votre livrée que vous appartenez au Grand-Maître, et il convient sans doute au valet de chanter la louange de celui dont il mange le pain : mais pour apprendre à un chevalier de Saint-Jean, ce qui est ou non convenable, vous me semblez encore bien jeune.

— Vous ne devez pas souffrir ces discours, dit Paolo à l'oreille de Flamming. Tous les pages du Gand-Maître sont insultés en votre personne.

Mais Flamming le repoussa avec impatience, et répondit avec calme au chevalier : l'habit que je porte, doit au moins vous prouver que je suis un gentilhomme, et vous auriez dû le respecter, quand même vous ne devriez nul égard à votre

supérieur. Je suis sans doute trop peu de chose pour oser défendre la cause de Son Altesse, mais j'ai du moins le droit de vous demander raison d'une offense personnelle.

— En vérité! dit le Français, en ouvrant de grands yeux. Vous verrez qu'il sera question d'une promenade dans la petite ruelle.

Flamming baissa la tête, en signe d'affirmation.

— Eh bien, je vous prêterai le collet, mon petit page, s'écria le Français; bien qu'il soit assez nouveau qu'un chevalier croise l'épée avec un apprenti. Permettez seulement que je me rende auparavant à un rendez-vous. Un jeune homme comme vous, doit savoir que la courtoisie envers les dames passe avant tout. Dans une heure, vous me trouverez au lieu que vous savez. En disant ces mots, il s'éloigna d'un pas léger.

Flamming le suivit des yeux, d'un air sombre. — Depuis que je suis à Malte,

voici la seconde affaire que je m'attire par ma vivacité. On finira par me prendre pour un querelleur, et Dieu sait que ce n'est pas là mon caractère.

Paolo s'approcha avec intérêt, comme pour lui donner quelques consolations.

— Ne prenez pas tant de peines, mon camarade, lui dit Flamming avec humeur. Je sais ce que j'ai à faire, et je n'ai besoin pour cela de secours ni de conseils.

Il se leva, et Paolo le regardant s'éloigner, se mit à sourire. — Le Français tire admirablement, dit-il, j'ai réussi.

CHAPITRE IV.

Flamming parcourait avec impatience la petite ruelle. Il faisait déjà nuit, et la lune ne répandait qu'avec parcimonie ses rayons à travers les nuages que le vent chassait devant elle. Sa lumière éclaira tout-à-coup une croix fraîchement tracée sur la muraille ; le jeune homme s'arrêta devant ce signe lugubre, et le considéra avec attention. Pour qui sera celle qu'on va faire ? se demanda-t-il tristement. J'espérais parcourir une plus longue carrière !

Il fut arraché à sa rêverie par un bruit de pas rapides qui se fit entendre dans la

rue silencieuse, et reconnut son adversaire. A sa vue, il sentit son courage renaître. — Si je succombe, dit-il avec résignation, ce sera pour venger l'honneur du respectable vieillard qui m'a accueilli paternellement sur cette terre étrangère; après tout, c'est une mort dont je dois être fier.

Il alla au-devant du chevalier. — Pardonnez-moi, lui dit celui-ci, si je vous ai fait attendre : avant que de se décider à renverser la coupe de la vie, on n'est pas fâché de la vider encore une fois jusqu'à la dernière goutte. C'est ce que je viens de faire gaîment, et maintenant je suis tout à votre service, si vous n'avez fait de meilleures réflexions depuis que nous nous sommes quittés.

— Que voulez-vous dire ? sire chevalier, demanda Flamming.

— Il est de mon devoir, reprit le Français, de vous prévenir que je me bats fort bien, et jamais autrement qu'à mort, car autrement le noble usage du duel ne serait plus qu'un simple jeu d'enfant. Comme

votre jeunesse m'intéresse, j'ai voulu vous donner l'occasion de retirer votre défi.

— Les trois ou quatre printemps que vous avez d'avance sur moi, dit Flamming, ne vous autorisent ni à avoir pitié de mon âge, ni à douter de ma bravoure. Je pense donc que nous ferons bien de nous occuper, sans plus de délai, de l'affaire qui nous amène.

— Comme vous voudrez, répondit le Français, légèrement ému, et en un clin-d'œil leurs épées se croisèrent et retentirent dans les ténèbres. Déjà le sang des deux adversaires, s'échappant de quelques blessures, teignait leurs vêtemens, et les excitait encore, lorsque tout-à-coup une voix pleine de douceur et de charme, fit entendre auprès d'eux ces mots : arrêtez malheureux! Ils s'arrêtèrent l'un et l'autre, et virent, aux rayons de la lune qui venait de percer un nuage, une femme, vêtue d'une longue robe noire, la tête couverte d'un voile, et la poitrine décorée de la blanche croix de St.-Jean.

— Jeunes insensés, leur dit-elle, en étendant une main vers eux, vous êtes soldats du Christ, et vous répandez votre sang pour un misérable point d'honneur, lorsqu'il appartient tout entier à la défense de sa croix. Au nom du Sauveur que vous adorez, au nom de la loi, remettez vos épées, et embrassez-vous comme deux frères !

— Voilà un sermon passablement ennuyeux, murmura le Français, en essuyant la lame de son épée, avec son mouchoir, et la remettant dans le fourreau. Mais Flamming s'écria avec colère : Je sais, respectable sœur, les égards que je dois à votre sexe et à votre profession ; mais je suis ici pour venger une injure, ici où la loi nous autorise à terminer nos différends. Laissez-nous donc agir comme il convient à des hommes.

En ce moment, un vent léger, souleva le voile de la religieuse, et Flamming, frappé de la beauté de celle à qui s'adressaient ses paroles, abaissa respectueusement son

épée. La nonne portant ses regards sur le jeune homme, parut également frappée de surprise, et baissa aussitôt son voile. Un vieux chapelain de l'ordre, qui se tenait auprès d'elle et que l'ombre avait empêché d'apercevoir, s'approcha de Flamming. — Vous êtes un page de Son Altesse, lui dit-il, sévèrement, et vous semblez ignorer encore que, d'après nos saints usages, l'épée doit rester au fourreau, même dans ce lieu de sang, lorsqu'une dame, un prêtre ou un chevalier de l'ordre le commande.

— Cessez ce combat, jeune homme, dit la nonne d'une voix suppliante, réservez votre épée pour une meilleure cause !

Flamming se sentit maîtrisé par une puissance inconnue; il ne pouvait se lasser de contempler cette taille élégante, et les traits ravissans qu'il avait aperçus étaient restés gravés dans son âme. Il remit son épée dans le fourreau, prit amicalement la main de son adversaire étonné, et s'ap-

procha, plein de trouble, de la jeune religieuse.

— Je t'ai obéi, être divin ! s'écria-t-il plein d'enthousiasme. Accorde-moi ma récompense ; daigne me promettre que je pourrai contempler encore une fois dans ma vie, ces traits charmans que le hasard vient d'offrir à mes yeux.

— Jeune homme, dit-elle, émue de ce mouvement chevaleresque, je ne puis exaucer votre vœu. Je quitte Malte pour toujours, cette nuit même. Le vaisseau qui me ramène dans l'Espagne, ma patrie, m'attend dans le port.

— Faut-il donc déjà te perdre, beauté ravissante ! s'écria Flamming.

— Vous semblez oublier, jeune page, ajouta le chapelain, que vous parlez à une fiancée du Christ.

— Que le Seigneur vous bénisse et vous donne sa paix, dit la nonne, et elle ajouta à voix basse, et qu'il me rende le repos ! en même temps, elle disparut. Flamming vou-

lut la suivre, mais le chapelain lui barra le passage et le repoussa, en disant : Sœur Célestine part aujourd'hui pour rentrer dans son cloître de Sixena, et voici le palais du Grand-Maître où votre devoir vous appelle. Son chemin et le vôtre ne vous rameneront jamais ensemble.

Flamming obéit tristement, et reprit le chemin du palais. Comme il en approchait, il vit venir au-devant de lui le vieux trabant qui lui cria de loin : Au nom du ciel, messire le page, qu'avez-vous encore fait? Vous n'avez pas eu le temps de vous sécher de la traversée, et voilà déjà votre seconde affaire !

— Ne te fâche pas, mon vieux camarade, dit Flamming. Tout est déjà fini, et l'égratignure que j'ai reçue, ne mérite pas qu'on en parle.

— Prenez garde, reprit le soldat; le Grand-Maître est ennemi de tous ces combats; on dit qu'il est fort mécontent de vous. Messire Paolo est venu conter que vous aviez été vous prendre de querelle

avec un chevalier de l'ordre, après avoir bu outre mesure.

—Le misérable a encore une fois menti, s'écria Flamming en colère. Il faudra que je lui rompe les os pour le rendre sage.

— Allons, allons, voilà encore votre humeur bouillante, dit le vieux soldat; cela ne va pas du tout à ce joli visage. Que tous les saints vous préservent d'aller attaquer messire Paolo! Vous vous brouilleriez pour toujours avec Son Altesse qui l'a pris en grande amitié. J'allais vous prévenir de cela, lorsqu'il est venu vous engager à aller à cette maudite promenade. J'avais beau vous faire signe de refuser, vous n'allâtes pas moins vous jeter droit dans le nid aux couleuvres. Je crains bien que ce ne soit lui qui ait préparé toute l'aventure, afin de pouvoir vous calomnier là-haut. C'est que je le connais, le baptême ne l'a pas nettoyé de tout son levain turc, et je parie que, comme il a occasioné, dans son enfance, cette malheureuse guerre qui a coûté déjà tant de bon sang chrétien,

il attirera, quelque jour, de grands malheurs sur cette île, où il a trouvé une généreuse hospitalité.

— Comment! demanda Flamming stupéfait, Paolo serait le fils de la malheureuse odalisque qui mourut à Malte?

— C'est le jeune Osman, reprit le trabant. Il a reçu le nom de Paolo, du Grand-Maître qui l'a tenu sur les fonts de baptême.

En conversant ainsi, ils arrivèrent au palais. Le gouverneur des pages, qui attendait sous le portail, vint au-devant de Flamming, et le somma de lui rendre son épée. Celui-ci la remit en soupirant, et se laissa conduire, sans mot dire, à la salle des arrêts.

— Ce coup-là part d'une carabine turque, dit le vieux trabant qui le suivait. Si vous êtes véritablement innocent, je puis vous servir. Dites-moi seulement le nom du chevalier avec qui vous avez eu affaire.

— C'est un Français, répondit Flamming: mais j'ignore son nom.

— Que Dieu vous aide donc! dit le soldat découragé. Il se décidera difficilement à se faire connaître, si les torts sont de son côté; et, comment le retrouver dans ce mail où se rend l'île tout entière?

— Sois sans crainte, mon vieil ami, lui répondit Flamming. Où la justice commande, on est sûr de l'obtenir. J'espère tout du Grand-Maître.

CHAPITRE V.

Le jour suivant, le gouverneur des pages conduisit le pauvre Flamming dans l'antichambre du Grand-Maître, et pénétra seul dans l'appartement pour l'annoncer. Quelques momens après, le Grand-Maître parut lui-même, et, faisant signe au gouverneur de s'éloigner, il adressa ces paroles à Flamming d'un air sombre : Je vous avais ouvert mon cœur, jeune homme, et vous m'avez cru faible. Silence! je sais tout, s'écria-t-il avec violence, voyant que Flamming ouvrait la bouche pour se défendre. Si je dois pardonner quelque

chose à votre extrême jeunesse, je ne puis cependant pas laisser impuni un page qui a oublié ses devoirs dès les premiers momens de sa réception. Vous deviez savoir que tout chevalier est votre supérieur, et que c'était manquer à la subordination que d'en provoquer un au combat.

— Par mon honneur! je l'ignorais, dit Flamming.

— Ne faites pas que j'ajoute le mépris à la colère, dit le Grand-Maître. On vous avait instruit de cette loi.

— Jamais on ne me l'a fait connaître, s'écria Flamming; dût-il m'en coûter la vie; je le soutiendrai à Votre Altesse. Si elle daignait écouter ma justification, elle se convaincrait bientôt que j'ai été calomnié.

— Calomnié! reprit le Grand-Maître; vous venez d'élever là une grave accusation, et vous me nommerez sur-le-champ celui que vous chargez de ce crime.

— Je suis prêt à le faire, dès que vous daignerez me placer en face de mon accusateur, répliqua Flamming.

— Votre audace est grande! Mais je vous conseille de vous modérer en présence de votre souverain. Je ne suis pas accoutumé à me rendre aux conditions que m'imposent ceux qui doivent m'obéir, et je vous ordonne, sous peine d'encourir ma colère, de me nommer celui que vous soupçonnez.

— Que Votre Altesse veuille se souvenir de l'ordre qu'elle me donne, dit Flamming, si la vérité que je vais lui faire connaître, l'afflige. Débarqué hier seulement, sur le rivage de Malte, je ne compte ici qu'un ennemi, et je ne puis me tromper, en vous indiquant votre page Paolo comme celui qui m'a rendu ce mauvais service.

Le Grand-Maître fit un mouvement de surprise.

— Serait-il possible! s'écria-t-il enfin; puis, cherchant à se remettre: Votre accusateur est Paolo sans doute; mais, d'où concluez-vous qu'il était déjà votre ennemi?

— Cette circonstance appartient déjà

au passé, répondit Flamming; je l'ai déjà oubliée et pardonnée. Je ne demande pas ici sa punition, mais je demande qu'on me fasse justice.

— Vous seriez donc innocent? demanda le Grand-Maître en jetant sur lui des regards scrutateurs. Comment se nomme le chevalier que vous avez défié?

— Hélas! je l'ignore, répondit Flamming.

—Cela est singulier, dit le Grand-Maître. Paolo dit aussi qu'il l'ignore; et cela m'étonne encore davantage. La plupart des chevaliers qui se trouvaient hier à la Floriana ont fait voile ce matin pour aller croiser devant Tunis. Les uns ont quitté le mail de bonne heure; d'autres sont arrivés trop tard. Personne ne s'est trouvé à cette affaire. Qui peut donc déposer en votre faveur?

Flamming leva avec une pieuse confiance ses beaux yeux bleus vers le ciel. Tout-à-coup les portes s'ouvrirent, et Paolo, d'une pâleur mortelle, annonça,

d'une voix à peine intelligible, le chevalier Louis de Montauban, qui suivait ses pas. Un cri de joie échappa à Flamming en reconnaissant son adversaire ; mais réfléchissant aussitôt que l'explication de la querelle de la veille ne pourrait se faire sans inconvénient pour le chevalier, devant le Grand-Maître, et, fidèle à son esprit chevaleresque, il résolut de garder le silence.

Mais il ne demeura pas long-temps dans cette pénible incertitude. — Je viens m'accuser moi-même auprès de vous, Excellence, dit le chevalier en saluant le Grand-Maître avec grâce. Je viens d'apprendre par l'un de vos gardes, le vieux Wulf, que votre page allemand a été arrêté par suite d'une rencontre qu'il a eue avec moi, et je ne serais pas digne du nom de Français, si je n'étais accouru pour vous faire connaître l'innocence de ce jeune homme, par un récit dont je vous atteste la vérité sur mon honneur.

— Parlez, chevalier, dit le Grand-Maître

en s'asseyant, et observant attentivement les deux pages.

— Hier, au mail, commença le chevalier, étant un peu étourdi par le vin, je parlai fort mal sur le compte de Votre Excellence....

— Vous vous êtes permis?... dit le Grand-Maître avec majesté.

— Oui, Excellence, répondit gaîment le Français, et si le vin avait été meilleur, j'en aurais peut-être dit davantage. M. de Flamming, qui était présent, prit fort mal la chose. A mon tour, je pris fort mal ses reproches, et le poussai si vivement, qu'il ne pouvait faire moins que de me donner rendez-vous dans la ruelle, ce que j'acceptai sans égard à la différence des rangs. Nous nous fîmes quelques égratignures, et peut-être aurions-nous fait mieux, si une sœur de l'ordre de St.-Jean n'était venue nous séparer. Voilà toute l'affaire; elle ne méritait pas qu'on envoyât un aussi beau jeune homme passer la nuit au cachot.

— On m'avait dit, reprit le Grand-Maître, en regardant Paolo avec des yeux étincelans de colère, que Flamming, échauffé par le vin, avait été l'agresseur.

— Celui qui vous a dit semblable chose, s'écria le chevalier, en a menti comme un lâche, que Votre Excellence me permette de le dire. Le pauvre jeune homme était à jeûn comme un chartreux, et ses paroles étaient recherchées comme celles d'un chevalier errant, dans un roman espagnol.

— Je vous remercie, Montauban, dit le Grand-Maître avec dignité. Une faute avouée si noblement, est déjà réparée. Paul de Lascaris ignorera toujours que vous avez manqué au Grand-Maître. Mais veuillez vous charger d'arrêter ce page, et de le remettre entre les mains du frère drapier.

— Pardon, mon père, s'écria Paolo, aux genoux du Grand-Maître.

— Misérable! s'écria celui-ci, en portant la main à son épée. Eloigne-toi de ma présence, imposteur, si tu ne veux

que je m'oublie! Je renonce à te rendre meilleur, mais je veux du moins arracher le dard au scorpion, afin qu'il ne blesse plus personne.

Le chevalier de Montauban ouvrit la porte au page attéré, et Paolo sortit en se cachant le visage de ses mains. — Ah! s'écria le Grand-Maître, en le suivant des yeux, le ciel punit cruellement les fautes de ma jeunesse! Puis, se tournant vers Flamming qui était demeuré sans voix, à la vue de tout ce qui venait de se passer: Je t'ai offensé injustement, mon fils, lui dit-il en lui tendant la main, je te prie de me pardonner.

— Au nom du ciel! Excellence, ne parlez pas ainsi à votre serviteur, s'écria Flamming en baisant avec respect la main de Lascaris, le retour de vos bonnes grâces suffit pour me rendre heureux.

— Tu as risqué ta vie pour défendre mon honneur, reprit le Grand-Maître, et je t'en ai bien mal récompensé. Je veux réparer mes torts. Demande-moi une grâce,

je te promets de l'accorder. Je sais que tu ne me feras qu'une demande digne de toi et de moi.

— Pardonnez à Paolo! s'écria Flamming avec feu.

— Non, non, mon fils, dit le Grand-Maître, ce serait une faiblesse que mon devoir me défend. Réfléchis et compte sur ma tendresse. Le pénible devoir de juge m'appelle. Je te reverrai bientôt.

Il entra dans ses appartemens, et Flamming élevant ses regards vers le ciel, s'écria pieusement : O ma mère, si tu jettes un regard du haut des cieux sur ton fils, ton ombre daignera me sourire. Bénis-moi, j'ai rempli tes vœux et sacrifié mes espérances aux devoirs que tu m'as imposés.

CHAPITRE VI.

Le soleil descendait vers l'Occident, lorsqu'un page vint avertir Flamming que le Grand-Maître le demandait pour sortir à cheval. Les chevaux étaient déjà préparés; Flamming tint l'étrier au Grand-Maître, puis s'élança avec grâce sur son coursier, qu'il retint modestement à quelques pas de celui de son supérieur. Mais un signe amical de Lascaris, l'appela à ses côtés, et ils galopèrent en silence le long du magnifique aqueduc dont les longues arcades régnaient du sud à l'ouest de l'île, et portaient une eau limpide jus-

que dans les murs de La Valette. Le Grand-Maître se dirigea vers le sud, et ils prirent leur route à travers des bois d'orangers, des plantations de citronniers, et des champs de froment, dont la verdure contrastait singulièrement avec les pyramides de pierres blanches, qui servaient de limites.

Bientôt, ils aperçurent les tours de Civita-Vecchia, l'ancienne capitale de l'île, que doraient les rayons du soleil couchant, et ils atteignirent à la petite chapelle de St.-Paul qui se trouve devant la ville. Le Grand-Maître descendit de cheval, sous une porte à quelques pas de l'ermitage. — Nous sommes arrivés au but de notre course, dit-il à Flamming; cette caverne fut jadis la prison de l'apôtre, lorsqu'il souffrait pour la foi.

Ils y pénétrèrent : les murs étaient recouverts d'un ciment blanchâtre, et l'on apercevait au fond de la grotte une belle statue de St.-Paul, en marbre blanc. Flamming demanda au Grand-Maître pourquoi

on avait représenté l'apôtre, une vipère à la main?

— C'est en souvenir d'un miracle de St.-Paul, répondit celui-ci; en débarquant dans l'île, il fut mordu par un de ces reptiles, sans éprouver aucun mal. La légende de Malte rapporte que nul animal venimeux ne s'est montré dans cette île depuis que le saint apôtre les en a bannis. En effet, on n'en pourrait trouver un seul, et des vipères qu'on avait apportées exprès de la Sicile, y sont mortes presqu'aussitôt leur arrivée.

— C'est en effet un miracle admirable, dit Flamming, et j'y crois sincèrement, bien que St.-Lucas n'en ait rien dit dans son histoire des apôtres.

Pendant ce dialogue, le Grand-Maître était tombé dans une profonde rêverie.

— Ah! s'écria-t-il, d'une voix sourde, que ne puis-je ainsi détruire les reptiles qui me dévorent!

En disant ces mots, il s'agenouilla devant la statue de l'apôtre, et se mit à prier

avec ferveur. Puis il se leva, et sortit lentement de la caverne. Flamming le suivit avec une tendre sollicitude, et le trouva occupé à contempler le coucher du soleil, dont l'aspect est ravissant sous cette latitude. Les derniers rayons du soir, coloraient les montagnes; une partie de l'horizon était déjà couvert d'un voile de pourpre foncé, et reflétait sur la campagne de douces teintes violettes qui se rembrunissaient peu-à-peu.

— As-tu pensé à me demander une grâce? dit le Grand-Maître en voyant Flamming s'approcher. La prière que tu m'as faite ce matin, a été exaucée: j'ai puni, parce que je le devais, mais ensuite, j'ai pardonné. Il a été bien doux pour mon cœur de trouver Paolo moins coupable que je ne le pensais. Sa faute est celle qui fit déchoir les anges. Il redoutait tant de te voir lui enlever mes bonnes grâces, que tout lui sembla légitime pour t'éloigner. Il a reconnu sa faute, il s'en repent, et je n'ai pu résister plus long-

temps à ses larmes. Mais, si j'ai tant d'indulgence pour le coupable, comment pourrai-je te récompenser, mon cher Famming ?

— Envoyez-moi contre les infidèles, lui dit Flamming d'une voix suppliante, afin que je gagne vitement ma croix.

— C'est là vraiment ta volonté, lui demanda gravement le Grand-Maître; tu consentirais à renoncer à tous les plaisirs de la vie?

— J'y ai déjà renoncé! s'écria Flamming vivement ému; j'ai déjà terminé tous mes comptes avec ce monde, et mon cœur, demeuré vide, n'aspire plus qu'à acquérir de la gloire en combattant pour le bien de la chrétienté.

— Je trouve tes dispositions bien changées depuis notre première entrevue, dit le Grand-Maître en secouant la tête. Il faut qu'il te soit passé en toi des choses extraordinaires. Ouvre-moi ton cœur, mon fils. La sainte profession à laquelle tu veux te vouer, mérite qu'on ne s'y détermine

qu'avec réflexion, et non par un vain dégoût de la vie, qui n'est que trop souvent le résultat d'un espoir déçu.

— Vous allez me blâmer, mon père, dit le jeune homme en se jetant sur le sein du vieillard; mais je ne puis rien vous taire. J'aime! J'aime la religieuse de l'ordre de Saint-Jean, qui m'apparut hier comme un ange envoyé du ciel. Je vous en conjure, ne me remontrez pas ma folie, mon criminel amour! je le sens moi-même à la douleur qui me déchire; je sais qu'un serment irrévocable me sépare à jamais de la fiancée du Christ, je sais que l'excommunication de l'Eglise et l'épée temporelle menacent le sacrilège qui ose former de semblables vœux, et cependant j'aime encore..... Accordez-moi de grâce le seul bien qui me semble desirable, la croix de votre ordre, dont la puissance étouffera peut-être dans mon cœur les passions qui le dévorent.

— Je ne puis que te plaindre, mon fils! dit douloureusement le Grand-Maître; tu m'offres un miroir fidèle des fougueuses

années de ma jeunesse. Fasse le ciel que ton sort ne soit pas semblable au mien! Je t'assisterai de mes leçons, de mes conseils, et je prierai ardemment pour toi. Ta demande est juste, je te l'accorde.....

Et il détourna la tête pour cacher les pleurs qui coulaient de ses yeux. Ils remontèrent à cheval, et revinrent en silence à La Valette.

CHAPITRE VII.

Une semaine s'était écoulée au milieu des exercices militaires, lorsque Flamming fut appelé auprès du Grand-Maître. Le vieux drapier se trouvait avec Lascaris. Sa tête était couverte d'un heaume, et il portait, par-dessus sa cuirasse, la dalmatique rouge, décorée d'une croix blanche. Il tendit amicalement la main à son jeune ami.

—Ton desir est rempli, Flamming, dit le Grand-Maître, les Barbaresques se montrent en forces dans les eaux de la Sicile, et j'envoie un renfort de croix dans ces parages. Tu vas avoir une occasion de ga-

gner tes éperons sur nos chevaux de bois. J'aurais assisté de grand cœur à tes premiers faits d'armes; mais il faut que je garde l'île, qui est menacée par un convoi turc parti de Candie. Notre vénérable frère drapier prend le commandement de la flotte. Je te confie à ses soins; tu lui obéiras comme à moi-même.

— Soyez sans inquiétude, Excellence, dit le drapier. Flamming est encore un jeune homme de notre temps, où l'on croyait devoir quelque déférence à l'expérience de la vieillesse. Nous serons, je l'espère, de bons compagnons d'armes. Maintenant, Flamming, prenons congé de Son Altesse.

— Un moment! dit le Grand-Maître d'une voix attendrie, et ouvrant une porte. Paolo parut, les yeux baissés et la rougeur sur le front.

— Réconciliez-vous, mes enfans, s'écria le Grand-Maître.

A peine avait-il dit ces mots, que Flamming s'était déjà jeté dans les bras de

Paolo. Lascaris, ému, s'approcha d'eux, et les pressa sur sa poitrine.

— Aimez-vous, jeunes gens, leur dit-il, aimez-vous comme des frères. Par Dieu! vous avez plus de raison de vous chérir que vous ne pensez.....

— Tu pars pour combattre et pour vaincre, mon frère, dit Paolo en gémissant, et moi, je vais reprendre mes fers; cependant je ne conserve contre toi nulle amertume. Adieu, que Dieu conduise ton épée!

— Non, je ne puis le supporter! s'écria Flamming. Si Votre Altesse conserve quelque amitié pour moi, qu'elle lui pardonne, et nous laisse partir ensemble! Je ne goûterais pas un moment de repos, si Paolo gémissait dans une prison, tandis que j'irais recueillir de la gloire.

— Le bon jeune homme, dit le drapier je n'en n'attendais pas moins de lui!

— Qui peut te refuser quelque chose, mon fils? dit le Grand-Maître avec émotion. Allez donc ensemble prendre votre

premier essor, comme deux jeunes aigles; je prierai pour vous!

A ces mots, il s'éloigna. Le drapier se rendit avec les deux pages au port, où la flotille était prête à déployer les voiles. Elle consistait, outre la grande galère qui portait le pavillon amiral, en une galéasse, et en deux scampavias, navires ainsi nommés, à cause de la rapidité de leur course. Le drapier monta sur sa galère avec les deux jeunes gens, et fut accueilli par les acclamations de tout l'équipage. Les bras à demi nus et de couleur jaunâtre, des malheureux esclaves attachés sur les bans, se soulevèrent spontanément, et retombant comme en cadence, firent mouvoir les longues rames. La galère fendit les flots écumeux, et sortit majestueusement du port. Les autres vaisseaux la suivirent, accompagnés d'une multitude de petites embarcations. Tous les bastions étaient couverts de monde, et plus d'une jeune fille placée sur le rivage, agitait, en signe d'adieu, un mouchoir

blanc trempé de ses larmes. La plupart des jeunes chevaliers se tenait sur l'arrière du grand navire, et faisait flotter ses écharpes, pour répondre aux cris du rivage. Un autre adieu se faisait entendre du haut des batteries du fort, et en perdant de vue les rochers de Malte, qui retentissaient des échos répétés du canon, dont le bruit ajoutait à la majesté de ce spectacle, Flamming ne put s'empêcher de s'écrier : — Ah! qu'un amiral doit se trouver heureux le jour d'une victoire !

CHAPITRE VIII.

La flotte laissa derrière elle Comino et Cominetto, petites îles voisines de Malte. On ne voyait plus que les pics les plus élevés du Gozzo qui domine l'île, lorsque les vaisseaux se dirigèrent au nord-ouest pour gagner les eaux de la Sicile. Déjà on en distinguait les côtes à l'horizon, ainsi que les murs de l'antique Agrigente, qui apparaissaient dans un lointain bleuâtre. Tout-à-coup, on entendit quelques coups de canon, et plusieurs voiles tunisiennes, qui semblaient sortir de la mer, voltigèrent sur les ondes à droite et à gauche de la flotte.

Le drapier fit à son escadre le signal de donner la chasse à ces forbans. La galéasse et les scampavias se détachèrent rapidement et coururent sur les barbares qui s'éloignèrent à leur approche, et bientôt on ne vit plus que l'extrémité de leurs voiles poindre à l'horizon.

— Deux tunisiens qui combattent contre un vaisseau de l'ordre, au nord-ouest! cria le matelot qui était de quart dans le hunier.

— Au nom du ciel, secourons nos frères en danger! s'écria le drapier sur le pont en tirant son épée.

Le sifflet du commandement se fit entendre; toutes les voiles furent déployées; les esclaves, animés par les coups de fouet du contre-maître, redoublèrent d'activité, et la galère partit avec la rapidité d'une flèche, en déployant deux larges ailes de rames sur les flots. Le navire signalé appartenait effectivement à l'ordre ; deux frégates tunisiennes le serraient de près entre elles, et le couvraient de leur feu;

auquel il ne répondait que faiblement. Tout-à-coup il baissa son pavillon.

— Ah! quelle honte ineffaçable, s'écria le drapier. Avançons, amis, pour arracher cette prise à l'ennemi. La galère continua de voler sur les flots, et déjà elle se trouvait à portée du canon du vaisseau qu'elle voulait sauver, lorsque retentit le terrible cri d'Allah! Le pavillon de Tunis fut arboré, et le navire faisant une manœuvre subite, s'approcha de la galère, lui lâcha sa bordée, et s'avança pour venir la joindre, tandis que les deux frégates se disposaient à attaquer, de leur côté, les chrétiens.

— Jésus Maria! s'écria le patron du vaisseau amiral, plein d'effroi, la galère que nous venions secourir est déjà prise par les corsaires.

— Que Dieu nous aide donc à mourir en bons soldats! dit le drapier. Songez à sauver l'honneur de l'ordre, frères chevaliers! Des Maltais peuvent mourir, mais jamais se rendre. Nous allons aborder : contre-maître, descendez à la sainte-

barbe avec une mèche allumée. Si nous sommes pris, nous ferons encore sauter quelques centaines de ces chiens de Turcs avec nous! Qu'on cargue les voiles, et que les canonniers soient à leurs pièces!

La galère passa au milieu des vaisseaux ennemis, en vomissant la mort de toutes parts. Les grapins furent accrochés à la nouvelle prise, qui fourmillait de visages africains. Le pont de jonction s'abaissa, et le drapier, qui semblait avoir repris tout le feu de sa jeunesse, s'élança sur l'autre bord l'épée à la main. Flamming, Paolo et une partie des chevaliers le suivirent, tandis que l'autre demeurait pour défendre la galère. Le combat s'engagea avec furie. Le vieux drapier, au milieu des Tunisiens, combattait avec le cœur d'un lion et montrait une vigueur sans égale. Flamming, placé à ses côtés, semblait l'ange de la mort, venu pour exterminer les infidèles, et Paolo s'acharnait sur ses adversaires, avec la cruauté d'un bourreau qui déchire les lambeaux de ses victimes. Au plus fort

de la mêlée, un jeune Tunisien vint se jéter avec rage sur le drapier. Une magnifique pelisse noire, bordée de martre, flottait sur sa robe de brocard d'or, et de l'agraffe de diamant qui ornait son turban vert, s'élevait une brillante aigrette. Son sabre de Damas, fendit l'air avec la force et la rapidité de l'éclair, et le vieux drapier tomba dans son sang.

— Faites emporter l'amiral, Paolo, s'écria Flamming en se jetant au-devant du vieillard, au moment où le Tunisien levait encore une fois son sabre pour l'achever; mais l'épée de Flamming fut plus prompte, et un coup violent sur l'épaule droite renversa l'émir. Flamming se précipita aussitôt sur lui, et le désarma. A la vue de sa défaite, de grands cris se firent entendre parmi l'équipage. — Ne me tue pas, chrétien, s'écria le blessé. Je suis le fils du dey, et il n'épargnera rien pour ma rançon!

— Mettez bas les armes, s'écria le jeune héros aux Tunisiens, en appuyant

le pied sur la gorge de leur chef, où je le poignarde à vos yeux!

— Rendez-vous, musulmans! leur cria le prisonnier, avec la force que donne la crainte de mourir.

Pendant ce temps, les chevaliers, profitant de la terreur des pirates, s'étaient jetés en foule sur le vaisseau et les massacraient sans pitié; et, lorsque Flamming s'écria une seconde fois : Mettez bas les armes ou vous êtes morts! tous les sabres tombèrent à-la-fois et les Tunisiens se prosternèrent le visage contre le pont.

— Abattez les planches d'abordage, commanda Flamming, comme s'il n'eût fait autre chose de sa vie; virez de bord et ouvrez l'entrepont! Que les prisonniers soient délivrés et viennent nous aider à attaquer les autres navires!

On obéit aussitôt au vaillant Flamming. Les Tunisiens furent contraints, le pistolet sur la gorge, à tourner les canons contre leurs frères. Le vaisseau amiral soutint vigoureusement cette manœuvre,

et bientôt une des frégates gagna le large, et l'autre, qui faisait une forte voie d'eau, et qui avait perdu tous ses agrès, se rendit sans combattre.

— Commandez maintenant au nom de l'amiral! dit Flamming à un vieux commandeur, que la joie de cette victoire inespérée, semblait avoir épuisé, et qui se tenait appuyé contre le bastingage de la galère. Je me rends auprès de notre vénérable drapier; et il courut au lieu où le vieillard était tombé, comptant trouver Paolo occupé à lui donner ses soins. Mais Paolo avait disparu; et le drapier, pâle et sanglant, gisait sans secours sur le plancher. Flamming le releva, le rappela à la vie par la nouvelle de la victoire, banda sa blessure et le fit porter par quelques soldats maltais à la cabine-capitane où il le remit au chirurgien du vaisseau. Au milieu de ces soins, il entendit un cri lamentable s'élever de la cale, et il se hâta d'y descendre pour prévenir les violences qui suivent d'ordinaire la victoire. Il était à peine

arrivé à la dernière marche, que ses pieds heurtèrent deux créatures qu'il reconnut pour des eunuques blancs; ils baignaient dans leur sang. La porte de la cale était brisée, et il vit Paolo qui retirait son épée fumante du sein d'un troisième eunuque, et qui, les traits animés d'une rage insensée, s'apprêtait à se jeter sur les femmes qui se trouvaient dans cette partie du navire.

Deux jeunes filles turques, vêtues de longues robes de soie et de cafetans bleus, richement parées avec des colliers, des bagues et des bracelets, étaient agenouillées dans un coin de la cale, croisant avec terreur, sur leur sein gracieusement arrondi, de belles mains dont les ongles étaient peints de couleur d'orange, et des regards supplians s'échappaient sous leurs grands cils noirs, environnés d'un large cercle de teinture de Surmeh. Une femme, vêtue de noir, était étendue sans mouvement sur le plancher.

Paolo déchirait avec une impudique

rage, le voile qui couvrait le sein d'une des jeunes filles, lorsque Flamming le saisit et le retint avec violence.

— Que fais-tu au milieu de ces eunuques et de ces femmes sans défense, lui dit-il, lorsque tu devrais être là-haut à faire ton devoir ?

— Te dois-je compte de ma conduite? s'écria Paolo avec fureur. Les trésors des vaincus appartiennent au vainqueur ; c'est l'usage de la guerre, et j'ai résolu de prendre ici ma part!

— Des femmes ne font pas partie du butin, dit Flamming se contenant à peine. C'est encore un vieux reste de ta barbarie natale, qui te fait regarder les femmes comme de viles denrées dont tu peux disposer à ton gré; ce ne sont pas là les principes d'un chrétien et d'un chevalier de Malte.

— N'excite pas ma fureur, lui cria Paolo en décrivant un cercle rapide avec son sabre au-dessus de sa tête, selon l'usage des Turcs. J'ai risqué ma vie pour me pro-

curer les voluptés que je brûle de connaître. La coupe du plaisir est remplie devant moi, et je serais un insensé de ne pas la vider. Partage avec moi, si tu le veux, ce que le sort nous offre, ou va-t'en; car, par le Christ ou Allah, je ne bouge pas d'ici que mes desirs ne soient satisfaits!

— Misérable blasphémateur ! s'écria Flamming plein de rage, et il se jeta l'épée à la main devant les jeunes filles. Tu n'approcheras pas de ces femmes, tant que ma main soutiendra mon épée !

— Maudit Giaour ! murmura Paolo ; je te trouverai donc toujours sur mes pas! va dans ton enfer, puisque tu le veux ! Il se jeta sur Flamming avec furie. En même temps, un cri se fit entendre, et Paolo, se retournant, aperçut le drapier pâle et frémissant, qui se présenta à la porte de la cahute comme un esprit vengeur.

— Désarmez ce page ivre, dit-il aux soldats de marine qui l'accompagnaient.

Paolo voulut encore se défendre ; l'écume à la bouche, il frappait aveuglément autour de lui, mais un soldat se jeta sur son épée et parvint à la lui arracher.

— Qu'on le garotte et qu'on le porte dans ma galère, dit le drapier. Les soldats obéirent, et le vieillard les regardant s'éloigner, ajouta en soupirant : ce misérable est encore Turc dans l'âme, et il prépare de grands chagrins à mon vieil ami. Dieu soit loué, qu'il trouve en toi quelques dédommagemens à ses peines, cher Flamming ! Tu as surpassé les espérances que tu m'avais fait concevoir. Tu es né pour commander, et c'est grâce à ton sang-froid, à ton coup-d'œil, m'a-t-on dit, que nous avons obtenu la victoire. L'ordre t'en récompensera. Pour le service que tu m'as rendu, c'est dans ton cœur seulement que tu en trouveras la récompense. Compte sur toute ma reconnaissance, Flamming ; nous nous reverrons. Je vais rejoindre nos chevaliers ; toi, reste ici pour veiller à la sûreté de ces femmes ;

il y a plus d'un Paolo dans nos rangs!

Il se fit transporter sur le pont, et Flamming, demeuré seul, jeta un regard sur les femmes qui étaient confiées à sa garde. Ses yeux s'arrêtèrent sur celle qui était encore évanouie. A un signe qu'il leur fit, les femmes turques l'aidèrent à la soutenir; en la relevant son voile tomba, et laissa voir la croix de Saint-Jean sur sa poitrine. — Dieu éternel! c'est Célestine s'écria Flamming, et il tomba aux pieds de celle qu'il venait de reconnaître.

CHAPITRE IX.

Les vaisseaux qui faisaient partie de la flottille avaient pris la route de Malte où l'on devait mettre les prises en sûreté. Pendant la traversée, Flamming s'approcha du drapier qui était encore retenu dans son hamac par ses blessures. — Le fils du dey, dit-il, offre cinq mille sequins pour sa rançon. Décidez, vénérable frère, si je dois les accepter ?

— Au nom de l'ordre, répondit le drapier, le prisonnier est à toi, comme la rançon qu'il paye. Plus elle sera considérable, plus je m'en réjouirai. Il est vrai

qu'à ton âge on n'a pas besoin d'argent, mais je suis charmé que tu aies gagné tes finances dans ton premier combat.

— Si votre bonté m'accorde quelque droit sur ce Tunisien, je vais lui répondre de faire parvenir cet argent à Malte, je vous prierai de le prendre, et de verser mes finances dans la caisse de l'ordre, ainsi que de faire distribuer le reste aux blessés et aux veuves de ceux qui ont succombé dans cette affaire.

— Et tu ne te réserves rien? demanda le drapier surpris.

— Non, mon père, dit Flamming. Ne pensez pas que ce soit par orgueil, mais je ne saurais me faire à l'idée d'exposer ma vie pour de l'argent. Les malheureux à qui je le destine, en ont plus besoin que moi. Qu'est devenu le pauvre Paolo?

— J'ai déjà interrogé ce misérable, murmura le drapier; ses excuses ne valent guère mieux que sa conduite. Il avait pris de l'opium pour se donner du cœur, selon

l'abominable usage de son pays, et il en avait usé outre mesure. Il est maintenant fort malade. Je voudrais qu'il n'en pût réchapper, nous serions délivrés de tous les soucis qu'il nous cause. Et ces femmes, où sont-elles?

— Les jeunes filles turques sont déjà tout-à-fait remises de leur frayeur, répondit Flamming. Accoutumées à l'esclavage, elles s'inquiètent peu de savoir qui sera leur maître, pourvu qu'on ne rende pas leur chaînes trop pesantes. Le fils du dey, qui les tenait dans son harem, a aussi offert une rançon pour elles; mais nous ne sommes pas des marchands d'esclaves, et si vous le permettez, nous les rendrons sans condition.

— Agis comme tu le voudras, mon fils, reprit le drapier; mais on m'a parlé d'une chrétienne.....

— Ah! soupira Flamming, et il se mit à parcourir la cahute à grands pas.

— Eh bien! mon fils, dit le drapier. J'espère que tu n'es pas épris d'elle. Il es

vrai qu'aucun serment ne te lie encore, et que même, si tu étais déjà chevalier, tu pourrais t'appuyer malheureusement de plus d'un exemple pour te livrer à ta passion; mais je t'ai vu jusqu'à ce jour si exempt des péchés qui souillent la jeunesse actuelle, que je serais fort attristé de trouver en toi une semblable faiblesse.

—Ne me jugez pas trop précipitamment, dit Flamming. La jeune fille dont on vous a parlé est une sœur de l'ordre de Saint-Jean, qui a été prise par les Tunisiens, en retournant, sur une de nos galères, dans son cloître en Espagne. Mais je crains, hélas! que nous n'ayons pas long-temps à nous réjouir de sa délivrance. Les vicissitudes rapides qu'elle a éprouvées, les dangers qu'a courus journellement son honneur entre les mains de ces pirates, toutes ces choses ont épuisé les forces de la vie, et elle lutte, abattue par ses maux, contre une mort prochaine. Le chirurgien ne donne pas d'espérances; et si Dieu ne fait un miracle, la terre aura

bientôt perdu son plus bel ornement, et le ciel comptera un ange de plus !

En parlant ainsi, des larmes coulaient le long des joues de Flamming. — C'est là plus que de la pitié, mon fils, lui dit le drapier, et mes soupçons n'étaient pas entièrement dénués de vraisemblance. Ton amour pour cette religieuse me semble bien subit, il ne saurait être difficile à déraciner.

Flamming lui avoua qu'il connaissait déjà Célestine, et raconta au drapier toutes les circonstances de son duel, avec un feu qui réchauffa même le vieillard.

—Pauvre jeune homme, lui dit-il plein d'émotion, je n'ose te donner d'espoir, même si cette religieuse ne succombe pas ; car ses vœux s'élèvent entre vous deux, comme une barrière insurmontable : cependant, ne désespère de rien avant que j'aie parlé au Grand-Maître.

Le jeune homme se jeta dans les bras du vieux frère, en le couvrant dans sa joie de larmes et de baisers. En ce moment le

chirurgien du vaisseau s'approcha, et dit à Flamming que la nonne demandait à le voir. La satisfaction se peignit sur son visage, et il demanda au drapier avec une soumission respectueuse, s'il pouvait se rendre auprès d'elle..

— Vas, mon fils, lui dit le vieillard ; c'est le devoir d'un chevalier d'aller au-devant des desirs des dames; je suis certain que tu n'oublieras pas un moment ce que tu dois à la religion et à l'honneur.

Flamming se rendit auprès de la religieuse. Soutenue par deux des jeunes filles turques, Célestine se tenait assise sur sa couche. Une vive rougeur se répandit sur son visage, en apercevant le jeune homme.— Mes rêves étaient prophétiques, lui dit-elle d'une voix faible. Vous m'avez délivrée deux fois des atteintes de ces tigres et de celles d'un furieux qui a conservé toute la férocité de son origine. Je remercie Dieu de la grâce qu'il me fait de pouvoir vous remercier avant que je retourne dans la maison de mon père céleste.

— Non, Célestine, s'écria Flamming, qui s'était agenouillé auprès d'elle, non, vous ne mourrez pas ! vous vivrez pour une vie nouvelle; non, vous ne quitterez pas ainsi celui qui vous aime. Mon amour vous disputera au néant et triomphera de la mort!

— Que les passions sont violentes dans le cœur d'un jeune homme ! dit la religieuse, en souriant douloureusement. Je ne me cache pas que ma mort vous affligera, mais je ne me cache pas non plus que je vais mourir... Depuis que nous nous sommes vus pour la première fois, le sablier du temps a été agité avec tant de violence, que tous mes jours ont passé en peu de momens, et que tous les ressorts de la vie se sont brisés en moi. Tous les secrets de l'art ne prolongeraient plus long-temps ma faible existence; mais je suis heureuse d'avoir pu contempler celui dont le souvenir m'a fait passer les seuls momens heureux que j'aie jamais connus.....

A ces mots, elle retomba inanimée sur sa couche. — Elle meurt! s'écria Flam-

ming, en proie au désespoir; et ses gémissemens se mêlèrent au bruit des canons et aux cris de joie qui annonçaient le retour dans le port, de la flotte victorieuse.

CHAPITRE X.

La flotte avait jeté l'ancre devant La Valette, et les riches captures faites dans cette expédition, avaient été partagées selon l'usage. La sœur Célestine était rentrée dans le couvent des religieuses de St.-Jean, Paolo avait été transporté au lazareth de l'ordre, et le fils du dey s'était racheté avec ses odalisques. Les chevaliers sortaient d'une assemblée qui avait eu lieu chez le Grand-Maître, et, Français, Espagnols, Italiens, Allemands, tous faisaient entendre l'éloge de la valeur de Flamming. Il venait de quitter lui-même

la salle où le drapier était demeuré pour causer secrètement avec le Grand-Maître, et il recevait, le front couvert de rougeur, et avec un modeste embarras, les complimens qu'on lui adressait de toutes parts, lorsque le vieux frère le rappela, et lui dit de demeurer en dehors de la salle, pour apprendre son sort de la bouche du chef de l'ordre lui-même.

— Songes-y mûrement, mon vénérable maître, dit le vieillard en rentrant, Flamming n'a pas encore fait profession; le Saint-Père peut accorder des dispenses à une nonne, et tu as un grand crédit auprès de lui. J'ai vu cette jeune fille, c'est un être angélique, mais St.-Jean me le pardonne! un être angélique que j'aimerais mieux voir dans les bras de Flamming, un bel enfant sur ses genoux, qu'un bréviaire à la main; car elle aime ce jeune homme avec toute l'ardeur qu'elle portait autrefois aux pieds des autels. Pour lui, son cœur appartient tout entier à Célestine. Nous pouvons mettre un

jeune homme si rare, au comble de ses vœux, et nous conserver ainsi un guerrier précieux pour l'ordre, et si nous le forçons à sacrifier son amour, nous éteindrons toute son énergie. Il ne murmurera pas de ton refus, je te suis garant de son obéissance ; mais tu l'auras réduit au désespoir, et peut-être le verrons-nous succomber sous la douleur d'avoir perdu ce qu'il aime.

— Mon cœur parle plus vivement que tous tes discours en faveur de Paul, répondit le Grand-Maître qui pouvait à peine cacher son émotion, mais plus je l'aime, moins je puis me décider à enfreindre nos réglemens en sa faveur. D'ailleurs, de telles dispenses sont d'un exemple funeste dans ces temps d'hérésie, et le Saint-Père se refusera sans doute à les accorder.

— Le pape sait ce qu'il te doit, et ce qu'il en peut encore attendre, répondit le drapier. Tu n'as pas de refus à craindre de lui, ne me refuse pas à ton tour. Tu sais que mes cheveux ont blanchi avec

les tiens au service de la croix, et que je puis me vanter d'avoir fidèlement servi l'ordre, d'avoir fait pour lui maint sacrifice, d'avoir éprouvé maintes souffrances. Tu te souviens que lorsque sous ton commandement je battis et fis prisonnier, dans un combat naval, le pacha Husseïn, et que j'assurai ainsi notre puissance dans la Méditerranée, Vasconcellos me nomma le bouclier de l'ordre, et depuis ce temps-là, je pense que j'ai soutenu ce nom. Eh bien! le jeune homme qui fut le bouclier de Malte, l'ami de ta jeunesse, qui est aussi celui de tes vieux jours, celui qui a relevé l'honneur de la croix, abaissée par les maudites ruses des infidèles, par Jésus! cet homme-là a bien mérité que tu fasses quelque chose pour lui!

— Qui pourrait te résister quand tu emploies ton éloquence ? répondit le Grand-Maître en souriant. Je ne promets encore rien, mais je verrai ce que j'aurai à faire.

— A la grâce de Dieu, s'écria le da-

pier et il courut ouvrir la porte. — Si la guérison de la sœur Célestine, dit-il à Flamming, dépend d'une bonne nouvelle, et que l'espoir d'un bonheur prochain puisse la ranimer, tu peux aller lui dire que le Grand-Maître n'a rien promis, il est vrai, et qu'il verra ce qu'il pourra faire, mais que le vieux drapier répond sur sa tête grise, qu'il saura bien la rendre heureuse.

Avant que Flamming eût pu trouver des paroles pour exprimer sa reconnaissance à son ami, le chapelain de l'ordre, aux soins duquel Célestine avait été confiée, s'approcha d'un air plein de tristesse.

— Sœur Célestine, dit-il, s'attend à mourir dans cette heure. Elle a déjà reçu le corps de notre Seigneur et les saintes-huiles, et elle demande à prendre congé de vous dans ce monde!

— Hors d'état de prononcer une seule parole, en recevant ce message effroyable, qui détruisait toutes ses espérances au moment où elles venaient de se ranimer, Flamming vola, hors de lui-même, au

cloître des Joannites, et tandis que la tourière lui demandait son nom, la prieure venant à lui, les yeux baignés de larmes, le mena dans le parloir où Célestine s'était fait transporter malgré sa faiblesse. Son costume lui prêtait de nouveaux charmes. Une guimpe de toile éblouissante s'étendait sur les plis nombreux de sa longue robe noire, un voile blanc couvrait sa tête et elle tenait à la main un crucifix d'argent. Elle était étendue, vêtue de la sorte, sur un lit de repos, les yeux tournés avec espérance vers le ciel, et semblait une madonne prête à regagner le séjour céleste.

Célestine jeta un regard plein d'amour sur Flamming, qui était demeuré immobile, accablé par sa douleur.—Vous vous rirez peut-être de cette vanité de jeune fille, qui fait qu'elle se pare encore à sa dernière heure, dit-elle en lui tenant la main, mais le jour qui me réunit à Dieu, ne me semble pas un jour d'affliction...

— Non! s'écria le jeune homme, oubliant la présence de la prieure, bannissez

cette idée sinistre; vos sermens ne sont pas irrévocables, et le St.-Père peut encore les briser.

— Votre âme est pleine de noblesse, lui dit Célestine, mais vous êtes encore trop pénétré des idées terrestres. Pensez-vous que Célestine abandonne jamais son fiancé céleste, pour s'abandonner à l'amour d'un mortel! Je vous aime depuis que je vous vis pour la première fois, mais mon amour n'est pas de ce monde, et nous ne pouvons songer à être unis sur cette terre.

Sa main laissa échapper le crucifix, et serrant tendrement celle de Flamming, elle tourna ses regards sur les siens avec un sentiment de tendresse inexprimable, et bientôt ses yeux se fermèrent.—Elle expire! s'écria la prieure, en la reposant doucement sur sa couche.

— Laisse-moi te suivre dans les cieux! s'écria Flamming au désespoir; et le chapelain s'agenouillant, se mit à prier en silence, tandis qu'on sonnait la cloche des morts.

CHAPITRE XI.

A genoux devant le maître-autel de l'église de l'ordre de St.-Jean, le malheureux Flamming, enveloppé d'un long manteau noir, une épée dans une main, un cierge allumé dans l'autre, attendait, entouré d'une foule de chevaliers, qu'on lui conférât la maîtrise de l'ordre qu'il avait sollicitée avec instances. L'aumônier de Malte, s'approcha de lui, prit son épée, l'arrosa d'eau bénite, et la lui rendit en prononçant la formule d'usage : « Recevez « cette épée sainte, au nom du Père, du « Fils, et du Saint-Esprit! Faites-en usage

« pour vous défendre vous-même, ainsi « que la sainte Eglise catholique, et pour « exterminer les infidèles ; mais gardez- « vous de vous en servir pour commettre « l'injustice. Que celui qui vit et règne « éternellement avec le Père et le Saint- « Esprit, vous donne sa grâce. Amen. »

Flamming remit son épée dans le fourreau, et le prêtre la lui ceignit, en ajoutant : « Ceignez ce fer au nom de notre « Seigneur Jésus-Christ, et souvenez-vous « que les saints ont conquis des empires « par une foi robuste et non par le « glaive. »

Puis, le prêtre embrassa le jeune homme, qui, se dépouillant de son manteau, se prépara par une confession des fautes de sa vie entière, et par la communion, aux cérémonies qui devaient avoir lieu. Ensuite, il s'agenouilla de nouveau devant le prêtre, un long cierge décoré d'un écu d'or, à la main, et celui-ci lui demanda, à plusieurs reprises, s'il était disposé à suivre les statuts qui lui seraient enseignés,

non pas seulement de bouche, mais du fond de son cœur ?

Flamming répondit d'une voix haute et solennelle : « Je promets et je jure à Jésus-« Christ qui est Dieu, à la Vierge Marie et « à saint Jean-Baptiste, que je ferai tous « mes efforts pour obéir à ces statuts. »

Le drapier s'approchant à son tour de l'autel, dit au jeune candidat, avec tristesse : « Que demandez-vous ici?

—Le grade de chevalier! répondit Flamming d'une voix ferme.

Et le drapier continua : « L'avez-vous « déjà reçu d'un prince catholique ou de « tout autre qui eût le droit de le dispen-« ser? »

Flamming ayant répondu négativement, il ajouta : « Vous demandez quelque chose « que beaucoup d'autres ont déjà de-« mandé sans pouvoir l'obtenir, parce « que le grade que vous sollicitez, ne s'ac-« corde qu'à ceux qui l'ont mérité par la « noblesse de leurs aïeux, ou qui s'en sont « rendus dignes par des actions glorieuses.

« Mais, comme nous avons reconnu que « vous étiez tel que l'ordre l'exige, nous « vous accordons votre demande, et vous « faisons ressouvenir qu'un chevalier de « Saint-Jean doit défendre l'Eglise, les veu- « ves et les orphelins : promettez-vous de « le faire ? »

— Oui ! répondit humblement Flamming.

Le drapier, lui tendant alors son épée dans le fourreau, ajouta : « Prenez donc « cette épée, afin que vous puissiez le « faire au nom du Père, du Fils et du « Saint-Esprit. Amen. »

Et tirant aussitôt l'épée du fourreau, il la mit dans la main du jeune homme, en disant : « Prenez cette épée, la foi lui a « donné son éclat, l'espérance a aiguisé « sa pointe, et l'amour de Dieu a fait sa « poignée. Vous devrez l'employer à la « défense de l'Eglise catholique, et ne pas « craindre de vous mettre en danger, pour « le nom de Dieu, pour le signe de la « croix, pour la justice et la conservation

101620

« des veuves et des orphelins; car c'est là « vraie foi et le devoir d'un chevalier, c'est « sa vocation, son élection et sa sanctifi- « cation. »

Après avoir prononcé cette dernière formule, le drapier remit l'épée dans le fourreau, et dit : « Comme je remets cette « épée sans tache dans le fourreau, gar- « dez-vous de la ternir ou de la tirer pour « une cause injuste ; mais employez-la « pour répandre la grâce que Dieu vous « a accordée. »

Et ceignant à son tour l'épée à Flamming, qui s'agenouilla devant lui : « Je « vous ceins cette épée au nom du Dieu « tout-puissant, de la glorieuse vierge Ma- « rie, de saint Jean-Baptiste et de monsei- « gneur saint Georges, en l'honneur de qui « nous vous conférons cet ordre. Comme « il a souffert avec patience, et triomphé « par la vraie foi, vous ne devez tirer « cette épée qu'avec l'espoir de vaincre. »

Flamming se leva, tira l'épée, et la brandit trois fois dans l'air, et pendant

ce temps, le drapier lui dit ces paroles : « Ces trois brandissemens signifient que « vous défiez tous les ennemis de la foi « catholique, au nom de la très sainte Tri- « nité. Que Dieu vous donne sa grâce ! « Amen. »

Le drapier prenant alors l'épée des mains du jeune homme, lui en frappa trois fois les épaules, en disant : « Au nom « de Dieu, de la sainte Vierge, de saint « Jean-Baptiste et de monseigneur saint « Georges, je vous fais chevalier ! »

Il remit ensuite l'épée en ceinturon, donna un petit soufflet au récipiendaire, et ajouta : « Veillez, et ne dormez pas au « milieu du danger ; veillez à la foi de « Jésus-Christ, et faites que ceci soit la « dernière insulte que vous souffriez au « nom du Sauveur. Maintenant, que la « grâce du Seigneur soit avec vous. »

Le chevalier de Montauban, qui s'était offert à chausser l'éperon au nouveau chevalier, s'approcha de lui. Le drapier lui montra Flamming, et lui dit : « Comme le

« cheval craint l'éperon lorsqu'il ne fait « pas son devoir, craignez de même de « rompre votre serment, et de vous livrer « au mal. On vous attache des éperons « d'or aux pieds, parce que l'or étant le « métal le plus pur, représente la pureté « de l'honneur. »

Montauban plia un genou devant Flamming, et lui boucla les éperons. Le drapier se jeta d'un air soucieux dans sa stalle, et le Grand-Maître, se levant, s'approcha du maître-autel, et s'adressa avec une dignité royale à Flamming, en ces termes :

« Ce que vous demandez a été refusé à « un grand nombre qui n'étaient pas di- « gnes d'être admis dans notre compagnie; « mais comme nous comptons sur votre « droiture et sur votre valeur, nous avons « résolu de vous accorder votre demande, « dans l'espérance que vous vous emploie- « rez avec zèle et douceur aux œuvres de « charité, et que vous vous donnerez tout « entier au service de cet ordre hospita-

« lier, favorisé par le saint-siège apostoli-
« que; et comme on vous a mis un cierge
« enflammé à la main, de même, vous de-
« vez vous montrer enflammé d'amour
« pour la foi de Jésus-Christ. Et afin que
« vous ne puissiez prétexter d'ignorance,
« je dois vous demander, en présence de
« cette assemblée, si vous avez la ferme
« volonté de suivre les règles de l'ordre,
« si vous êtes prêt, dès cette heure, à en-
« durer les fatigues et les maux que son
« service commande et à obéir à vos supé-
« rieurs en quelque circonstance que ce
« soit? »

— Je le promets! répondit Flamming.

— « Vous promettez donc de vous sou-
« mettre entièrement aux volontés de vos
« supérieurs, de renoncer à votre libre-
« arbitre, et de vous laisser manier comme
« la cire de ce cierge. Il vous faudra jeû-
« ner lorsque vous aurez appétit, et veil-
« ler quand vous aurez sommeil. Il vous
« faudra souffrir encore d'autres choses
« qui sont contraires aux plaisirs et à

« l'esprit du monde. Songez-y donc pen-
« dant que votre volonté est encore li-
« bre, et avant que de vous remettre dans
« les mains des supérieurs de l'ordre. »

— Je me soumets entièrement à leur volonté, et renonce donc à la liberté, s'écria Flamming.

« N'avez-vous fait des vœux dans
« aucun ordre? demanda le Grand-Maître.
« Êtes-vous marié ou fiancé? Avez-vous de
« grandes dettes que vous ne puissiez
« payer? Avez-vous tué quelqu'un injuste-
« ment? Êtes-vous de basse condition? »

— Non! répondit douloureusement le jeune homme.

« Puisque vous nous donnez ces as-
« surances, et que vous êtes préparé et ré-
« solu à défendre l'Eglise de Jésus-Christ,
« et les pauvres de l'hôpital de cet ordre,
« nous vous recevons, selon les honora-
« bles rits de notre ordre, et nous vous
« promettons du pain, de l'eau, de mau-
« vais vêtemens, de la peine et du tra-
« vail. »

Après avoir prononcé ces mots, le Grand-Maître ordonna au récipiendaire d'aller chercher le missel sur l'autel. Flamming l'apporta, posa la main sur le livre, et prononça ce serment : « Je jure et je « promets à Dieu tout-puissant, à la glo- « rieuse Vierge Marie et à saint Jean-Bap- « tiste, notre patron, d'observer l'obéis- « sance que me commandent Dieu et mon « ordre, de vivre sans biens, et d'observer « la chasteté comme il convient à tout hos- « pitalier catholique. »

Et le Grand-Maître ajouta : « Afin que « vous commenciez à remplir votre vœu « d'obéissance, je vous ordonne de repor- « ter ce livre sur l'autel, de le baiser et de « revenir auprès de moi. »

Flamming ayant obéi, le Grand-Maître lui dit : « Nous vous reconnaissons main- « tenant pour un défenseur de l'Eglise ca- « tholique, des pauvres de Jésus-Christ et « de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem. »

Puis, prenant le manteau que lui présenta Montauban, il montra au récipien-

daire la croix à huit pointes, qui le décorait : « Il nous est ordonné de porter cette « croix blanche, dit-il, en signe de la pu- « reté que nous devons conserver, tant « intérieurement qu'extérieurement. Les « huit pointes que vous voyez sont le sym- « bole des huit béatitudes que nous devons « retenir. Vous devrez supporter les souf- « frances avec joie; et, plein de repentir « de vos péchés, être humble, plein de « justice, de piété, de sincérité et de can- « deur d'âme. Les vertus doivent demeurer « au fond de votre cœur; c'est pourquoi je « vous ordonne de porter cette croix du « côté gauche, à la place du cœur, et de « ne jamais la quitter ». A ces mots, le Grand-Maître présenta au jeune homme la croix à baiser, lui mit le manteau sur les épaules, et continuant : « Prenez, au nom « de la Sainte-Trinité, cette croix et ces « vêtemens, sous lesquels vous trouverez « le repos et la paix de l'âme; je mets « cette croix sur votre cœur, afin que vous « aimiez ardemment notre Seigneur Jésus-

« Christ, et je vous ordonne de ne jamais « la quitter, parce que c'est la bannière de « notre ordre, comme de ne jamais vous « éloigner de la société de vos frères. Si- « non, vous serez ignominieusement re- « tranché de notre communauté comme « un membre inutile; le manteau, dont je « vous revêts, est l'image de la robe de « poil de chameau que revêtit saint Jean- « Baptiste dans le désert. En prenant ce « manteau, vous renoncez à l'éclat et « aux vanités du monde. Ne le quittez ja- « mais, et faites qu'on vous y ensevelisse, « afin que vous vous souveniez d'imiter « l'apôtre saint Jean, et de mettre vos es- « pérances dans les maux infinis de notre « Seigneur. »

Le Grand-Maître prit enfin des mains de Montauban le ruban de l'ordre, noir et blanc, parsemé de corbeilles et dès instrumens de la passion du Sauveur, et l'attacha au cou de Flamming en prononçant cette dernière formule :

« Les souffrances du Sauveur sont re-

« présentées par ce cordon avec lequel les
« Juifs l'ont attaché. Ceci est l'image de la
« colonne à laquelle il a été lié; ceci est la
« couronne d'épine; ceci est la lance qu'on
« lui a plongée dans le côté; ces corbeilles
« sont celles avec lesquelles vous devrez
« aller quêter pour les pauvres, lorsque
« votre fortune ne suffira pas pour les se-
« courir; ceci est l'éponge trempée de vi-
« naigre et de fiel; ceci est la croix où
« Dieu a été crucifié. Je l'ai placée sur vos
« épaules, afin que vous vous souveniez
« des souffrances par lesquelles vous ob-
« tiendrez le salut de votre âme. Je vous
« mets ce cordon au cou, en signe de la
« servitude à laquelle vous avez consenti.
« Nous vous ferons part à vous et à vos
« parens de tous les biens spirituels de
« notre ordre. Vous serez tenu de dire
« chaque jour cent cinquante patenôtres,
« ou les litanies de la sainte Vierge, ou
« l'office des morts. Vous direz aussi l'une
« de ces trois prières pour nos frères tré-
« passés. Vous vous tiendrez, la tête dé-

« couverte, jusqu'à ce que le maître vous « ordonne de vous couvrir, et vous irez « embrasser tous vos frères. Puis, vous « vous rendrez à l'hôtellerie où vous les « servirez à table. »

Le prêtre s'approcha de nouveau de l'autel, et dit une prière pour le nouveau chevalier; et, la cérémonie achevée, le Grand-Maître vint se jeter avec effusion dans les bras de Flamming, et lui dit en l'embrassant : Tu l'as voulu, mon fils, que Dieu te préserve d'un tardif repentir!

CHAPITRE XII.

Flamming s'était rendu tout armé, et couvert de sa dalmatique, au cimetière du cloître des Joannites, auprès du tombeau de Célestine, et il y attendait les sons de la cloche qui devaient le rappeler auprès du Grand-Maître pour recevoir l'ordre du départ de sa première caravane, lorsque Paolo, pâle et amaigri, et également armé, s'approcha de lui d'un air sombre.

— Mon père adoptif est toujours irrité contre moi, lui dit-il, et il remet mon sort entre vos mains, sire chevalier: ce n'est qu'à la condition que vous me pardonne-

rez, et que vous me prendrez pour écuyer, qu'il me permet de faire cette caravane et d'aller essayer de gagner mes éperons. J'ai pensé que je vous trouverais plus disposé à la bienveillance sur le tombeau de celle qui eut votre premier amour, et je viens vous supplier d'oublier votre ressentiment et de me prendre pour votre serviteur.

— Un véritable chevalier ne doit pas connaître le ressentiment, répondit Flamming: il se fâche ou il pardonne. Je me suis fâché jadis contre vous, et, si vous pouvez vous rappeler quelques circonstances de votre déplorable ivresse, vous reconnaîtrez que les torts n'étaient pas de mon côté. Comme votre rage ne venait nullement de votre volonté, mais de ce dangereux poison que vous aviez pris, je vous ai pardonné, tout en vous blâmant d'avoir usé d'un semblable moyen pour vous donner le courage qui vous manquait. Ce n'est pas le courage véritable que celui de l'ivresse; il n'excite qu'à la cruauté. Si donc vous voulez venir avec

moi, j'exige que vous me promettiez de ne plus faire usage de semblables moyens, et d'agir loyalement avec moi; alors je vous recevrai, non pas comme mon serviteur mais comme un bon frère d'armes.

Paolo, les yeux baissés, lui tendit la main et lui fit cette promesse; mais sa vanité blessée ne lui permit pas d'ajouter un mot amical. Il se frappa le front avec violence, et disparut parmi les tombes.

L'heure de l'audience sonna. Flamming arracha une fleur de lis sur le tombeau de Célestine, la cacha sous sa dalmatique, et jetant encore un regard humide sur le lieu où reposait celle qu'il avait aimée, il prit le chemin du palais du Grand-Maître. Il le trouva avec le grand-commandeur, le grand-hospitalier, le grand-amiral, le drapier, le grand-bailli et le grand-chancelier. Tous ces chefs de l'ordre étaient assis à l'entour d'une table, les yeux fixés sur une carte de l'archipel grec.

— Vous venez en temps opportun pour recevoir vos instructions, chevalier, de

Flamming, dit le Grand-Maître; mais il vous faut, avant tout, quitter votre armure, car le rôle que vous avez à jouer est celui d'un marchand allemand. L'ordre a concerté avec Venise, une attaque contre l'armée turque campée devant Candie. Vous partirez pour Cérigo, avec une frégate sous pavillon hambourgeois, montée par cinquante soldats de marine. Le chapelain de l'ordre, que vous avez délivré dernièrement, vous accompagnera et vous servira de conseil pour les affaires mercantiles qui sont le prétexte de ce voyage. Les soldats que vous emmenerez, se vêtiront, les uns en matelots, les autres en passagers. Le plan de toute l'expédition, vos instructions et les papiers nécessaires pour la légitimation de votre navire, se trouvent dans ce portefeuille. L'ordre se fie en votre courage, votre intelligence, et surtout en votre prudence. N'oubliez pas que vous n'êtes plus chevalier dans ce voyage, mais un marchand; et gardez-vous de vous laisser pénétrer par les Turcs.

— Et ne regardez pas les belles grecques trop avant dans les yeux, ajouta le drapier. On dit que Cérigo est une île dangereuse.

— Ce dernier avertissement est superflu, répondit Flamming offensé; j'emporte un souvenir qui doit me préserver de toute séduction.

— Allons, allons, ne te fâche pas, lui dit le drapier en l'embrassant paternellement.

— Que Dieu vous accompagne, mon fils, dit le Grand-Maître en le pressant contre son cœur. Justifiez la confiance que l'ordre met en vous, et préservez vos jours autant que l'honneur vous le permettra.

— Que Dieu et la sainte Vierge me prennent en aide! s'écria Flamming en frappant sur son épée; et, s'inclinant respectueusement, il prit congé de l'assemblée.

CHAPITRE XIII.

La traversée fut courte et heureuse, et, dans la soirée de la veille de la Saint-Jean, les passagers de la frégate virent s'élever à l'ouest les côtes orientales de l'île qui servit de berceau à Jupiter, surmontées de hautes montagnes blanchâtres, au-dessus desquelles s'élevait majestueusement la cîme du mont Ida. Flamming, vêtu en marchand européen, se tenait à la poupe du navire, abîmé dans ses réflexions. Auprès de lui, se trouvaient le père Clément, vêtu en arménien, Paolo, sous le costume turc, et le vieux Wulf qui, pour suivre

son compatriote, s'était fait embarquer comme caporal, et occupait la place de patron du vaisseau. On entendait retentir au loin, vers le sud, le canon de Candie, qui résistait toujours contre les Turcs.

— Cette maudite Candie a déjà bu bien du sang chrétien, disait Wulf; fassent les saints qu'il n'ait pas coulé pour rien, et que la pauvre île ne tombe pas à la fin sous les griffes des mécréans!

— Toute la chrétienté, répondit le chapelain, devrait se réunir pour éviter ce malheur. La situation de cette île entre deux mers et trois parties du monde, la rend d'une haute importance. Aristote la regardait déjà de son temps comme le véritable siège d'une monarchie universelle sur le monde connu alors; et, pour lui rendre le nom d'île heureuse qu'elle portait jadis, il ne faudrait qu'un héros qui l'arrachât aux mains des infidèles, et un nouveau Minos qui lui donnât des lois. Sous le gouvernement de ces Turcs fanatiques, orgueilleux, ignorans, barbares,

voluptueux et cruels, les malheureux Candiotes se perdront dans ce monde et dans l'autre, et, avec la dignité de l'homme, s'éteindra l'énergie qui leur faisait défendre leur liberté.

— Mais pourquoi, dit Flamming avec chaleur, pourquoi l'Europe ne s'unit-elle pas pour délivrer la Grèce du joug de ces barbares? Je pensais que c'était à-la-fois le devoir des chrétiens et celui des princes!

— Parce que, l'Europe vit, hélas! d'une façon fort peu chrétienne, répondit le chapelain en haussant les épaules. Chaque puissance craint qu'en abattant la Sublime Porte, l'équilibre de l'Europe ne soit perdu, et que l'une d'elles ne succombe. La jalousie des souverains retient leur épée dans le fourreau, et les Turcs exercent impérieusement leurs cruautés sur les malheureux chrétiens qu'ils nomment leurs sujets, mais qui ne sont vraiment que leurs esclaves. L'Europe ne songe même pas à mettre un frein aux rapines

des barbaresques, les misérables vassaux de la Porte. Soufferts et favorisés en tout, par l'égoïsme de l'Angleterre, ils commettent paisiblement leurs brigandages, débarquent sur les côtes des chrétiens et emmènent des milliers de fidèles en esclavage. Notre saint ordre seul s'oppose à ces pirates; mais il est trop faible pour les détruire entièrement, surtout depuis que l'apostasie de Henri VIII a privé Malte de la langue d'Angleterre *. Charles-Quint avait montré au monde comment il faut en agir avec Tunis; mais ces temps sont passés. Déjà les plus faibles puissances maritimes achètent de ces brigands la liberté des mers, par un tribut qu'ils décorent du nom de présent; et si les choses continuent de la sorte, l'Europe entière sera bientôt leur tributaire.

—Oh! le misérable égoïsme! s'écria Flamming affligé; et Paolo, fatigué de cette

*L'Ordre de Malte était divisé en plusieurs langues; celles d'Auvergne, de France, d'Allemagne, etc.

conversation, montra deux îles qui s'élevaient des flots au nord-ouest, et demanda leur nom.

— La plus grande, répondit le chapelain, celle qui est le plus au nord, est le terme de notre voyage. C'est Cérigo, que les païens nommaient Cythère; la plus petite, qui se trouve plus du côté de Candie, se nomme Cérigotto.

— Cythère, l'ancienne demeure de Vénus, dit Flamming en souriant douloureusement. Je comprends maintenant l'avertissement que me donnait le drapier; mais, je le sens plus que jamais, il était inutile!

— Demeurez dans ces sentimens, sire de Flamming, lui répondit le chapelain. Dans un chevalier de votre âge, ils sont aussi rares que dignes d'éloge.

CHAPITRE XIV.

Le soleil était déjà sous l'horizon, et la lune brillait dans son plein disque, lorsque la frégate jeta l'ancre devant Cérigo. Flamming donna ses ordres, et se rendit, l'épée sous le bras, sur la côte, pour reconnaître le pays. Il trouva bientôt une citerne, auprès de laquelle il s'assit sous un cyprès qui l'ombrageait.

A peine s'y trouvait-il, qu'une femme s'approcha d'un pas léger; elle tenait à chaque main une cruche, et se mit à les remplir à la citerne. Sa longue robe de soie, étroitement serrée sous le menton,

descendait jusqu'au bas de ses genoux et la recouvrait presqu'entièrement. Ses bras étaient ensevelis dans d'énormes manches d'une raideur extrême et bizarrement brodées, qui se terminaient au poignet par de longues manchettes; et cependant, le jeune homme trouvait quelque charme à ce costume si opposé à celui de l'ancienne Grèce, et qui ne semblait destiné qu'à déguiser les formes. Une tête charmante, ornée d'une forêt de cheveux bruns, bouclés avec grâce, et gracieusement ornée, à la manière antique, d'une couronne de roses, s'offrait à ses yeux sous le voile qui complétait l'ajustement de la jeune fille. Pendant que Flamming était occupé à la contempler, l'une des cruches que portait la jeune Grecque avait été remplie; et, comme elle se disposait à puiser de l'eau avec l'autre, Flamming, ne pouvant résister plus long-temps au desir de lui parler, s'approcha de la citerne et lui offrit son aide.

La jeune fille fut d'abord effrayée : elle le regarda fixement, tourna la tête avec

inquiétude, et lui fit signe de s'éloigner.

— Ne crains rien, belle enfant, lui dit Flamming, je n'ai point de mauvais desseins; et, pour te prouver que mes intentions sont pures, je t'accompagnerai jusqu'au logis. Dans le voisinage de ces mécréans de Turcs, une jeune fille risque beaucoup à courir ainsi seule, au milieu de la nuit.

La jeune fille lui fit un signe, en souriant, pour lui témoigner sa reconnaissance, remplit sa seconde cruche, et se disposa à s'éloigner.

— Mais, pourquoi ne pas me répondre? reprit Flamming. J'espérais que mon offre amicale méritait au moins un mot de remercîment.

La jeune fille le regarda d'un air encore plus amical, et, balançant tristement et d'un air sérieux, sa jolie tête, elle lui donna à entendre qu'elle ne pouvait parler.

— Tu ne saurais parler? Pauvre enfant! s'écria Flamming, serais-tu donc muette?

Elle fit un signe négatif. — Tu ne veux pas que je t'accompagne? ajouta le chevalier. Vas donc en paix, et que le ciel te conduise!

La jeune fille posa à terre l'une de ses cruches, offrit sa main au jeune homme, serra celle qu'il lui tendait, contre son corset busqué, reprit sa cruche, et s'éloigna en courant.

Flamming la suivit de loin, et la vit entrer dans le jardin d'une maison sur la terrasse de laquelle deux autres jeunes filles s'entretenaient en riant. Le jeune étranger s'approcha avec précaution de la maison, et, se soutenant sur les aspérités d'une colonne brisée, se plaça de manière à observer ce qui se passait sur la terrasse. Il n'aperçut toutefois qu'un grand vase découvert; et sur le couvercle, qui n'était placé qu'à quelques pas, se trouvaient trois pommes.

— Viendras-tu donc enfin, Dionée? dit l'une des jeunes filles, lorsque celle qu'il avait vue à la citerne, parut sur la terrasse.

Celle-ci versa en silence l'eau que contenaient ses cruches dans le vase; puis, chacune des jeunes filles prit une pomme, l'examina quelques instans, y fit une marque et la plaça dans le vase. Le couvercle fut replacé avec une attention religieuse, et attaché avec soin. Alors les jeunes filles se dirent tout bas : Demain matin, après l'église! et elles disparurent.

Flamming, frappé de surprise, se hâta de regagner le vaisseau.

CHAPITRE XV.

Sans se rendre compte si la curiosité de connaître le secret grec ou le desir de revoir la belle Dionée qui le guidait, Flamming avait eu soin de s'informer dans le port du moment où se célébrait le premier service divin, et il se trouvait, avant l'heure indiquée, auprès de la terrasse, sur laquelle on voyait encore le vase fermé. Enfin, les trois jeunes filles parurent, chacune portant un plat de terre. Les charmes de Dionée, éclairés par le soleil dans tout son éclat, parurent encore plus ravissans que la veille, aux yeux du jeune

homme. Elles s'agenouillèrent toutes trois autour du vase, et se mirent à prier avec ferveur et en silence; puis, elles ouvrirent le vase avec solennité.

— Les honneurs à l'étrangère! dit l'une d'elles à Dionée.

— Ah! dit celle-ci en soupirant, j'aimerais mieux ne rien demander du tout au saint; car, s'il m'accordait ce que je veux, je serais fort embarrassée de lui obéir.

— Cela serait beau! dit la troisième en se fâchant, l'oracle n'entend pas qu'on le joue. Allons, commence.

Dionée puisa avec son plat dans l'eau du vase, en retira une pomme et fit le signe de la croix. — Grand saint Jean, dit-elle, fais que si Léontaras doit m'épouser ce plat se tourne à droite; et à gauche, s'il ne doit pas être mon époux!

A ces mots, elle allongea la main, en élevant ses doigts perpendiculairement. Sa compagne se plaça dans la même posture en face d'elle, et la troisième plaça le plat et la pomme sur les doigts de Dionée.

— Tu remues tes doigts à dessein, lui dit en riant l'autre jeune fille, tandis que l'assiette se tournait vers la gauche.

— Que le saint soit béni, il m'a donné un bon oracle! s'écria Dionée en déposant précipitamment le plat.

— Singulière fille! lui dit sa compagne, tu te réjouis de l'éloignement d'un soupirant que beaucoup d'autres t'envient. Léontaras est beau et riche.

— Il est même allié à l'ancienne famille des Comnènes, dit la seconde.

— Et esclave des Turcs par-dessus tout cela, s'écria Dionée. Plus les musulmans montrent de rudesse envers lui, plus Léontaras rampe devant eux. Non! que les saints me préservent d'un mari qui, par lâcheté, se laisse volontairement fouler aux pieds par nos tyrans!

— Voilà bien la courageuse Sciotine! dit l'autre jeune fille.

— Tu oublies la fin de l'oracle de saint Jean, ajouta la troisième. Il faut maintenant que tu te laves avec l'eau mysté-

rieuse, et que tu descendes dans la rue écouter le premier nom qu'on y prononcera.

— Il serait singulier, dit la seconde, qu'elle entendit maintenant appeler Léontaras.

— Alors le saint se contredirait lui-même, dit Dionée en riant, et s'arrosant le visage et les mains avec de l'eau du vase, et je pourrais choisir de ses deux décisions celle qui me plairait davantage.

— Incrédule! s'écrièrent les deux autres. Allons, descends! Dionée descendit; et, en sortant de la porte, son premier regard tomba sur Flamming. Elle laissa échapper un léger cri en le reconnaissant, et porta sa main à son cœur, comme si elle y ressentait une douleur subite.

Tout-à-coup on entendit crier au loin : Flamming! Flamming! et celui-ci se retourna avec inquiétude. Une charmante rougeur se répandit sur le visage de Dionée.

— Flamming! se dirent les deux jeunes filles qui étaient demeurées sur la terrasse; personne ne se nomme ainsi dans Cérigo.

— Serait-ce vraiment la voix du destin? murmura Dionée; et, jetant encore un regard sur le jeune homme, elle s'élança dans la maison.

Cependant les cris redoublaient, et Paolo accourut hors d'haleine.

— Hâtez-vous de venir au vaisseau, sire chevalier, dit-il à voix basse à Flamming. L'Odabaschi qui commande la garde du port exige, outre l'impôt ordinaire, un présent pour lui et ses janissaires. Wulf le lui a refusé, et ils ont eu une grande querelle.

— Cela est fort affligeant! Dans notre situation, il est surtout important d'éviter une altercation, dit Flamming; et il se rendit en hâte au port.

Le chapelain vint au-devant de lui. — Vous savez déjà tout? lui demanda-t-il.

— Hélas! oui, répondit le chevalier, et je suis bien aise de pouvoir vous demander d'abord votre avis. Ce que le Turc nous demande n'est sans doute d'aucune importance auprès du but de notre mis-

sion; mais, devons-nous nous laisser pressurer de la sorte?

— Je pense comme vous, qu'il faut refuser d'accorder le présent, dit le chapelain. Si nous lui cédons, l'Odabaschi augmentera ses prétentions, selon la manière des Turcs ; et si nous ne voulons que notre désintéressement lui paraisse suspect, il faut rejeter sa demande.

— Je le pensais aussi, reprit Flamming, et j'avais déjà songé à la manière dont je me conduirais avec ce Turc. Ma tranquillité et ma politique le désespéreront. Pendant ce temps ; ayez la bonté d'ordonner à nos gens de se tenir prêts en cas d'attaque.

Le chapelain gagna le vaisseau. Flamming le suivit avec Paolo, et de la digue du port ils virent déjà le vieux Wulf discutant vivement avec un jeune Turc, vêtu de courts pantalons d'une largeur immense, d'un court gilet, orné de quatre rangées de boutons énormes, et la tête couverte d'un turban de forme singulière. Il semblait fort animé contre Wulf, car il agitait souvent

un fouet qu'il tenait à la main, comme signe de sa dignité, portait fréquemment la main au handjar qui était à sa ceinture, et se servait sans cesse du mot de *giaour*, insulte favorite des Turcs contre les chrétiens. Derrière lui, se tenaient une douzaine de janissaires, appuyés, d'un air de curiosité, sur leurs longs mousquets.

Flamming s'approcha avec dignité, et dit au Turc : La paix de Dieu soit avec toi, très vaillant Odabaschi ! Qu'exiges-tu de nous? As-tu trouvé les papiers du vaisseau en règle?

Le Turc baissa la tête en signe d'affirmation.

— Mon patron a-t-il acquitté les droits que chaque navire doit payer à la Sublime Porte, en entrant dans ce port? continua Flamming.

— Tout est payé! s'écria Wulf en colère; mais cet Odabaschi exige encore cinquante sequins pour lui et ses gens!

— C'est peut-être, répondit sérieusement Flamming, un nouvel impôt que le

grand-seigneur a trouvé bon d'ordonner; et, dans ce cas, nous ne pouvons nous refuser à l'acquitter.

— Vois-tu, giaour, s'écria l'Odabaschi, ton maître est plus sensé que toi!

— Montre-nous le hattischérif du refuge du monde *, très noble Odabaschi, dit Flamming, fort civilement; si tes prétentions sont fondées, tu seras satisfait sur-l'heure.

Le Turc se tut embarrassé.

— Ou bien, montre-nous le firman du vizir Assem, ou de l'Aga des janissaires, continua Flamming.

— La parole du Musulman doit suffire aux Francs, murmura le Turc.

— Tu parles sagement, digne et éclairé Odabaschi, dit Flamming, et mon cœur ne doute nullement de la vérité de tes paroles. Je vais donc te faire compter l'argent à l'instant même, et tu m'en donneras un reçu.

* En turc, *alempenah*, c'est un surnom du Grand-Seigneur.

— On ne donne point de reçu d'un présent, dit le Turc irrité.

— Mais, continua fort civilement Flamming, je ne puis me dispenser de cette formalité, car il faut que je rende compte de mon chargement au noble Bostangi-baschi de Stamboul, qui est mon associé dans cette expédition.

— Tu paieras, sans plus de discours, reprit l'Odabaschi; et, quant au reçu, tu banniras cette pensée de ton âme.

— Avec la meilleure volonté, je suis fort affligé de ne pouvoir souscrire à ta demande, répondit Flamming.

— Alors, s'écria le Turc, je vais m'emparer du navire et de la cargaison. Avec vous autres chiens de chrétiens, il n'est pas nécessaire de faire tant de cérémonies.

— Arrêtez! cria Flamming aux janissaires, qui levaient déjà leurs mousquets; arrêtez! Je t'avertis, Odabaschi, que mon équipage est nombreux, bien armé, et qu'il saura repousser la force par la force. Ce jeune musulman me servira de témoin

à Stamboul, et dira avec moi, qu'en résistant, je n'ai fait qu'user du droit sacré de la défense.

— Par grâce particulière, je me contenterai de quarante sequins, répondit le Turc sur un ton beaucoup plus doux.

— Je t'en compte cent, si tu veux m'en donner un reçu.

— Tu en donneras au moins dix, repartit l'honnête serviteur du prophète.

— Pas un aspre, cher Odabaschi. Si tu m'en avais prié, je l'aurais fait sans doute; mais, quand on veut m'arracher quelque chose avec violence, j'ai coutume de bien examiner sur quels droits on se fonde, pour que ma condescendance ne soit point regardée comme de la sottise ou de la lâcheté.

— Garde donc ton or, giaour trois fois maudit, et qu'au jour du jugement Eblis te le coule tout fondu dans la gorge! s'écria l'Odabaschi avec fureur.

— Encore un mot, fidèle Odabaschi: comme tu as renoncé volontairement à tes

prétentions mal fondées, je te prie d'accepter le présent que je t'avais toujours destiné. Et en disant ces mots, Flamming prit des mains d'un matelot une pipe turque de la plus grande magnificence, qu'il avait envoyé chercher dans l'intérieur du bâtiment. Le musulman admirait l'immense tuyau de bois de rose, enrichi d'argent, le morceau d'ambre qui le terminait, et la pipe elle-même, que relevaient des figures d'or.

— Parles-tu sérieusement, chrétien? lui demanda-t-il en fronçant le sourcil.

— Prends-la; cher Odabaschi, et toutes les fois que s'élèvera la fumée du tabac que tu préfères, pense à ton ami, et oublie le mal-entendu qui a eu lieu entre nous.

— Par le prophète, ce chrétien sait vivre! s'écria le Turc; et il partit, les yeux attachés avec complaisance sur sa nouvelle acquisition. Les janissaires le suivirent, en murmurant de ne pouvoir prendre part à ce présent.

CHAPITRE XVI.

Flamming fit décharger ses marchandises. Des Turcs, des Grecs et des Juifs accoururent pour les voir et faire des achats : la vente commença, dirigée par le chapelain, qui faisait honneur à son habit d'arménien. On eût bientôt des nouvelles, sans avoir l'air de les avoir cherchées, sur l'état des choses à Candie, sur la force et la position des assiégeans, enfin sur tout ce qui pouvait intéresser le service de l'ordre.

Une semaine s'était ainsi écoulée, et Flamming s'occupait, dans la cahutte du vaisseau, à écrire ce qu'il avait appris, quand Paolo entra.

— Le négociant Lambro Canzoni, dit-il, le vieux Grec avec lequel nous avons fait le plus d'affaires, vient de nous inviter, aux noces de sa fille, qu'il marie demain.

— Je n'ai guère envie d'accepter l'invitation, répondit Flamming. Bien certainement la fête ne se passera pas sans qu'il y vienne quelque Turc, et ce n'est que le fer à la main que j'aime à me trouver vis-à-vis de ces hérétiques.

— Faites-moi le plaisir d'y venir, répondit Paolo; je n'ai pas encore vu de noces grecques, et j'ai grande envie de les connaître. On parle aussi d'une beauté, arrivée de Scio, la nièce du père, qui doit y assister, et que je serais charmé d'admirer.

— De Scio! demanda Flamming avec chaleur; mais il se remit aussitôt, et continua : Je ne suis pas plus tenté d'y paraître; mais vous pouvez y aller, et je vous souhaite beaucoup de plaisir. Soyez prudent surtout, et n'oubliez pas que nos ennemis nous entourent.

Le chapelain entra dans cet instant, et annonça à Flamming qu'il avait accepté, en son nom, l'invitation de Lambro au mariage de sa fille.

— Vous avez eu tort, vénérable chapelain, s'écria Flamming; j'ai mille raisons pour n'y pas aller.

— Elles ne peuvent pas être aussi bonnes que le sont les motifs qui m'ont fait accepter, répondit le vieillard. Dans l'abandon du plaisir, nous pouvons apprendre bien des choses utiles que nous attendrions vainement d'une autre manière. Le Thorbaschi qui commande cette île y sera; il est arrivé hier de Candie, et doit apporter des nouvelles qu'un homme de guerre saura mieux lui tirer que je ne pourrais le faire.

— Puisque vous me faites voir la chose comme une affaire de mon service, je ne me refuse plus à y aller; mais j'ai quelques pressentimens que je ferais mieux de rester ici; et, s'il arrive quelque malheur, c'est vous qui l'aurez voulu.

CHAPITRE XVII.

Flamming, accompagné de Paolo et du chapelain, se rendit à la maison de Lambro Canzoni, qui se trouvait dans l'intérieur de l'île; Wulf était resté pour garder le vaisseau. Pendant la route, Flamming eut à essuyer plus d'un déplaisir; la nature si belle dans ces contrées, ne pouvait l'en distraire. Les bosquets d'orangers, de citronniers et de myrtes, dont les fleurs embaumaient l'atmosphère; les riches moissons, les coteaux couverts de vignobles et couronnés de figuiers et d'oliviers; les rui-

nes de l'ancienne Grèce, le tableau enchanteur qui s'offrait à lui de toutes parts, ne l'empêchaient pas de penser à l'oppression qui pesait sur cette île, et à son état d'abrutissement.

On voyait de loin en loin s'élancer dans les airs la tour d'un minaret couronnée d'un croissant, symbole de la doctrine fanatique des musulmans qui dominaient dans ces lieux. Dans les champs nouvellement récoltés, on apercevait, au milieu des gerbes, le malheureux propriétaire, accompagné du plus ancien du village, qui venait chercher la dîme destinée à former le miry du grand-seigneur. Les plus vils bestiaux s'abreuvaient dans des sarcophages antiques devenus des auges; les pierres funéraires des cimetières turcs laissaient voir, malgré la façon grossière qu'on leur avait donnée, qu'elles étaient les débris de quelque monument dorique; un chapiteau magnifique était renversé, et servait de mortier à des femmes turques qui y pilaient leur riz; mais, ce qui causa

La plus vive douleur à Flamming, ce fut l'aspect d'un temple naguère consacré à la riante déesse de cette île, à Vénus. Un collecteur turc avait trouvé avantageux d'en abattre la moitié pour faire servir les pierres à lui construire une maison dans l'autre partie. L'édifice était à moitié brisé et couvert de boue ; les magnifiques bas-reliefs, qui sortaient à demi des fondations du mur du jardin, faisaient voir quels trésors la barbarie et l'ignorance avaient anéantis. Sous le portique encombré du temple, était assis le mauvais génie de ces lieux, les jambes croisées sous lui, sa longue pipe à la bouche, et rendant des signes de mépris aux humbles saluts des paysans grecs qui tremblaient de passer devant lui.

— Voyez ! dit Flamming au chapelain, voilà ce qui fait disparaître à mes yeux, tous les charmes que peut avoir cette île ; le Turc, devant lequel rampent les véritables souverains de ces lieux, dans le temple même où il a pris la place du dieu

qui l'occupait autrefois, se présente à moi, comme le symbole affreux de la domination des musulmans sur la malheureuse Grèce, et ce n'est pas seulement les arts et les sciences qui ont disparu, mais la liberté, la dignité et la conscience de l'homme.

— Plût au ciel, répondit le chapelain, que les infidèles se contentassent de porter leurs mains pesantes sur les monumens des arts et de la gloire; et de jouir des humiliations de leurs esclaves; mais que les chrétiens soient hors la loi, pour ainsi dire, parmi eux, que ces chrétiens ne soient pas maîtres de ce que la dîme, la capitation et le charadj leur laissent de leur moisson, et qu'ils soient forcés de la vendre, au compte du grand-seigneur, à des prix dérisoirement arbitrés; qu'ils soient abandonnés à la cupidité des officiers, aux oppressions des collecteurs; qu'un Turc, avec deux témoins qu'il achète, puisse, devant le cadi lui disputer et lui ravir sa fortune et celle de sa fa-

mille, tandis qu'eux, chrétiens, n'ont pas de témoignage contre les musulmans; que la marine turque les pille régulièrement et impunément, que le janissaire n'ait rien à craindre s'il lui plaît de porter la main sur leurs femmes ou leurs filles, voilà ce qui fait de ce malheureux pays, une prison plus terrible que toutes les prisons, de ces maîtres, des geôliers, et des Grecs, de malheureux esclaves.

Ils arrivèrent enfin à la maison où devait avoir lieu la noce. Au-dehors, elle ne présentait que l'aspect de la misère; mais elle répondait mieux dans l'intérieur aux richesses de son propriétaire, contraste né, pour les Grecs, de la nécessité de cacher, autant que possible, à leurs tyrans le bien-être dont ils pouvaient jouir.

Les personnes invitées étaient déjà réunies en grand nombre; c'étaient des Arméniens, des Grecs et des Italiens, tous parés, pour ce jour de fête, de leurs plus somptueux habits. Quand Flamming entra, sa bonne mine fit sur l'assemblée un effet

presque magique. En effet, le costume solennel d'un riche habitant des villes anséatiques, costume qu'il avait pris dans l'esprit de son rôle, ne servait pas peu à relever ce qu'il avait de vraiment remarquable dans la taille et la figure; son pourpoint de velours noir lui donnait quelque chose de majestueux sans rien cacher de ses formes élancées, et faisait ressortir avec éclat le col rabattu de superbe dentelle autour duquel se jouaient avec grâce ses beaux cheveux blonds. Une barette, également de velours noir, surmontée de plumes noires; un manteau de même étoffe, une chaîne d'or autour du cou, et une riche épée, complétaient son costume, et donnaient à son attitude fière et martiale quelque chose de la majesté d'un prince.

— Voilà ce Flamming dont tu as entendu prononcer le nom, dit tout bas une des jeunes filles à sa compagne.

— Ah! qu'il est beau! répondit celle-ci. Au moment où Flamming allait s'occuper

à faire connaissance avec les visages des différens personnages qui se présentaient à lui, il fut interrompu par le personnage chargé des fonctions de maître des cérémonies, qui vint le prendre pour lui assigner son rang. On allait se rendre à l'église; il fut placé auprès d'un jeune Grec de la plus belle figure, dont les larges pantalons bleus, les pantoufles rouges, la ceinture de soie rouge et l'habit vénitien, formaient contraste avec le costume du prétendu négociant allemand. Le cortège partit: il était ouvert par un danseur qui portait un drapeau de mille couleurs; d'autres danseurs venaient ensuite, cadençant leur marche d'après les sons des flageolets et des tymbales. Deux enfans portaient des flambeaux, et leur présence semblait rappeler les deux divinités du paganisme, l'Amour et l'Hymen. Les deux époux suivaient; leurs mains étaient unies par des chaînes d'or et de fleurs; de riches ornemens couvraient leur tête, et le visage de la mariée était couvert d'un voile enrichi

d'or. Aussitôt qu'ils parurent, ils furent salués par une pluie de graines de cotonnier, symbole d'un nombre égal d'années heureuses. Lambro avait cru devoir y ajouter des parcelles d'or et d'argent, signe non moins poétique des richesses qui attendaient les nouveaux époux. Les parens et les conviés venaient ensuite deux à deux, et dans le plus grand ordre. On arriva enfin à l'église. Le vénérable papas vint jusqu'à la porte recevoir les époux, et les conduisit à l'autel où commencèrent les cérémonies de la bénédiction, aussi curieuses que compliquées.

Après avoir enlevé les liens de fleurs qui enlaçaient leurs mains, le prêtre bénit deux couronnes ornées de rubans et de dentelles, et deux bagues, l'une d'or, l'autre d'argent; il plaça les couronnes sur la tête des deux époux, et les bagues à leur doigt. Alors il récita, avec une vitesse incroyable, les prières consacrées; et, tout en parlant, il changea les bagues plusieurs fois : celle d'or demeura enfin

au mari. La mère de la jeune femme s'avança ensuite, se plaça entre elle et son mari, et, les mains appuyées sur leurs couronnes, elle récita une courte prière, pendant laquelle le papas posa cinq cachets sur cinq parties du corps de l'épouse, pour indiquer que désormais elles appartenaient exclusivement à son mari.

Ensuite, suivirent la bénédiction et l'encensement; et pendant ces cérémonies, tous les parens vinrent baiser la mariée au front, tandis que le papas, accompagné par quelques diacres, chantait l'hymne des fiançailles. Enfin, il termina la solennité en coupant un morceau de pain par parcelles, et en les jetant dans un bocal de vin. Le papas en prit le premier une cuillerée, distribua le reste aux deux époux et à tous les assistans, et le cortège reprit le chemin de la maison où se faisait la noce, dans l'ordre où il était venu. Flamming, qui avait reconnu dans la paranymphe, sa belle Dionée, demanda à son voisin qui était cette jeune fille?

Il paraît que cette demande fut faite avec un peu trop de chaleur et de vivacité, car le jeune Grec le regardant d'un œil défiant, lui répondit avec humeur : Dionée est la fille unique de l'opulent Ducas de la vieille race des Cantacuzène de Scio; elle est de mon pays, et dans peu de lunes, elle sera mon épouse.

—Vous avez donc déjà obtenu son consentement, heureux Léontaras, dit Flamming, qui se rappelait l'entretien de la terrasse, et qui n'était pas fâché de mortifier un peu la vanité du riche insulaire.

—Il paraît que je suis aussi bien connu de vous que vous me l'êtes peu, s'écria Léontaras avec humeur, et vous semblez prendre à cette jeune fille un intérêt trop vif, pour qu'il ne vous attire pas quelques désagrémens. Un noble Grec, fier de la gloire immortelle de ses aïeux, ne doit pas souffrir que l'on porte la moindre atteinte à l'innocence de celle qui doit devenir son épouse, et un Pâris trouverait ici son Ménélas.

« — Vous tenez là des discours superflus, ami Léontaras, lui dit Flamming s'échauffant autant que le lui permettait son costume de marchand. D'abord, si j'étais un Grec moderne, courbé sous le joug des Turcs, je me garderais de jamais faire mention de mes glorieux ancêtres, afin que personne ne s'avisât de comparer le passé au présent; puis, j'aimerais mieux réserver mon courage contre un pacha ou un aga despote, que d'en faire un vain étalage devant un marchand paisible, qui est, comme vous, l'hôte de cette maison.

Léontaras se mordit les lèvres; et avant qu'il eût trouvé quelques mots à répliquer à l'audacieux Hambourgeois, le cortège nuptial s'arrêta devant la maison, et la fiancée sautant à pieds joints sur un crible placé sur le seuil de la porte, le déchira, pour faire preuve d'une vigueur virginale. Des félicitations lui furent adressées de toutes parts sur cet acte héroïque, et les conviés se précipitèrent dans la grande salle de la maison, où le festin des noces était pré-

paré. Au milieu du tumulte et de la confusion que faisait naître le choix des places, Flamming se trouva inopinément auprès de la belle Dionée.

— Serez-vous moins silencieuse aujourd'hui que l'autre nuit à la citerne, charmante fille? lui demanda-t-il en riant. N'avoir pas daigné répondre à mon salut amical!...

La jeune fille baissa les yeux en rougissant. — Croyez-moi, seigneur, lui dit-elle, je n'en ai pas éprouvé moins de regret que vous; mais j'étais forcée de garder le silence: quand on va chercher l'eau mystérieuse, on doit se garder de parler.

— Et l'oracle a-t-il été conforme à vos vœux? reprit Flamming d'un ton enjoué; avez-vous entendu retentir le nom que vous desiriez entendre?

— Vous parlez vraiment comme si vous nous aviez écouté sous la terrasse, s'écria Dionée dans un aimable embarras; si je le savais, je ne vous regarderais de ma vie!

En ce moment, le maître des cérémo-

nie, appela la paranymphe, pour prendre place auprès des époux. Léontaras et Paolo accoururent de deux côtés différens, pour la conduire, et gagner ainsi une place auprès d'elle; mais elle saisit vivement la main de Flamming, et s'en empara, comme pour chercher auprès de lui un asile contre l'ardeur de ses deux soupirans. Celui-ci, passant d'un air triomphant entre ses deux rivaux, la conduisit à la place d'honneur qu'on lui réservait, et se mit, plein de ravissement, auprès d'elle.

— Ne m'accusez pas de légèreté, parce que je vous ai, en quelque sorte, forcé d'être mon voisin de table, lui dit-elle à voix basse, après une longue pause, et lorsque la joie du festin eut commencé à devenir bruyante; mais Léontaras m'est devenu odieux par ses prétentions sur moi, et pour le voisinage d'un Turc, que mon saint patron m'en préserve!

— Ainsi, je dois mon bonheur à la répugnance que vous éprouvez pour eux? répondit Flamming en riant.

— Que dites-vous donc là! s'écria-t-elle en rougissant de nouveau, et en s'efforçant de se montrer fâchée.

— Mais non, ajouta Flamming en se reprenant, je dois plutôt le choix dont je suis fier à un motif généreux. Vous avez senti que vous me deviez quelque dédommagement du silence que vous avez gardé à la citerne.

— Comment une pauvre Sciotine pourrait-elle se flatter de récréer par sa conversation un négociant venu de si loin, et si répandu dans le monde, dit Dionée en badinant.

— Une Sciotine? s'écria Flamming avec chaleur, une fille de la vieille Chios, la patrie du divin Homère!

— Ah! dit amicalement Dionée, en lui prenant la main; vous connaissez donc et vous aimez notre vieux père Homère?

— On n'est pas encore très d'accord parmi les savans, dit le chapelain, que son costume d'Arménien avait fait reléguer à l'extrémité de la table, s'il a jamais existé

un Homère, et si ce qu'on nous donne pour ses ouvrages, n'a pas plutôt été rassemblé d'après des traditions orales, par quelques rhapsodes.

— Faites-nous grâce de ces tristes suppositions, s'écria Flamming. Eussent-elles quelque vérité, je refuserais encore d'y ajouter foi, car elles me priveraient d'une illusion délicieuse, en séparant le divin vieillard que nous nous représentons, des belles scènes qu'il a chantées.

— Et ces suppositions ne sont nullement fondées, répliqua vivement Dionée. Sur les rochers qui bordent le rivage de notre île, on voit encore un petit mausolée de pierre, supporté par quatre lions, qu'on nommait déjà dans les temps les plus reculés, le tombeau d'Homère, et nous avons encore à Chios aujourd'hui, une ancienne famille qu'on nomme les Homérides.

— Voici la meilleure preuve que Chios nous fournisse ! s'écria le joyeux père Lambro, en plaçant devant le chapelain

une bouteille de vin de Chios, soigneusement cachetée. Ce vin se nomme encore maintenant dans l'île, la boisson d'Homère, et vous verrez qu'il fait honneur à son nom.

— Vous êtes vaincu, mon ami, dit Flamming au chapelain; il faut vous rendre. Mais avant que d'en venir là, faites connaissance avec le généreux compatriote de la belle Dionée, vous ne pourrez résister à son éloquence muette.

— C'est à vous de commencer, généreux défenseur de notre gloire, dit Dionée, en prenant la bouteille, et versant le liquide doré qu'elle contenait, dans la coupe de Flamming. Il l'éleva et s'écria avec enthousiasme : Au souvenir du divin chantre des héros et des Grâces! Rendez-moi raison, belle Dionée, reprit-il, avec feu. Vous aussi, vous êtes une preuve de l'existence du vieil aveugle, car vous semblez posséder cette ceinture que Junon emprunta un jour selon lui, à Vénus, pour vaincre l'amour du père des dieux!

La jeune grecque confuse, prit, les yeux

baisés, la coupe que lui présentait le jeune homme, y posa ses lèvres vermeilles, et la lui rendit avec grâce. Flamming la vida d'un trait, avec une ardeur qui déplut au chapelain et à Paolo, mais par des motifs bien différens.

Personne toutefois ne sembla plus irrité de l'action de Flamming, que Léontaras, qui, s'approchant de lui, lui dit d'une voix que la colère rendait tremblante : il est extraordinaire, seigneur marchand, que vous prisiez autant le chantre des héros grecs auquel vous ne sauriez prendre aucun intérêt, car les marchandises de l'archipel et non pas sa gloire, font partie de votre négoce.

— L'homme, répondit sérieusement Flamming, l'homme, seigneur Léontaras, doit se réjouir de tout ce qui ajoute à la gloire de ses semblables. Permettez-moi donc d'honorer la mémoire du Maconide, bien qu'il soit votre compatriote, et non le mien. Au reste, je ne suis pas aussi étranger aux armes que vous semblez le

croire. Dans ces temps orageux, le citoyen doit se tenir toujours armé, pour défendre la ville qui lui prête un refuge; et le marchand qui parcourt le monde, se trouve souvent parmi des peuples où il est bon de savoir manier une épée. Aussi n'est-ce pas par vanité que la mienne pend à mon côté, comme quiconque en doute, pourra aisément s'en convaincre!

Lambro remarquant la tournure hostile que prenait cette conversation, donna le signal de quitter la table. Flamming se tourna alors vers sa belle voisine pour lui offrir sa main, mais elle avait disparu, et il trouva à sa place, le vieux chapelain, qui lui dit d'une voix sévère : si vous ne maîtrisez pas mieux votre penchant pour le beau sexe, la colère et l'irritabilité qui sont vos péchés capitaux, je vous prédis des scènes de violence telles que le but de notre voyage à Cérigo, sera totalement manqué, et que nous aurons peine à échapper nous-mêmes.

— Calmez-vous, mon père, répondit

Flamming, et souvenez-vous, que connaissant ma faiblesse, j'avais refusé de venir à cette fête, où vous m'avez forcé de me rendre.

— Ce n'est pas à éviter l'ennemi que consiste le courage, reprit le chapelain. Il faut le chercher et le vaincre. Et si vous avez besoin de vous tenir en garde contre la séduction, songez à Célestine, à cette Célestine qui n'a pas mérité d'être si tôt oubliée, et dont vous sacrifiez l'amour pur à un amour terrestre.

— Vous vous entendez fort bien à éteindre une joie innocente, messire chapelain, répondit Flamming mécontent, je suis redevenu tout-à-coup aussi sérieux que l'ordre peut le desirer, et tout prêt à le servir.

— Je suis charmé de ces dispositions, mon jeune ami, lui dit le chapelain en cherchant à l'adoucir; car voyez, voici venir les Turcs pour lesquels nous sommes ici, et que vous allez tâcher de confesser.

En effet, le Thorbaschi que l'on atten-

dait, arriva dans toute la *grandezza* musulmane, avec son grand bonnet de feutre, dont le revers quadrangulaire lui couvrait les épaules, et son cafetan blanc; son tablier orné de franges d'or, et brodé d'une multitude de perles et de graines de corail, tombait jusqu'à ses genoux, et à sa ceinture brillaient un handjar * et un attaghan **, chargés de pierreries. Il était suivi de l'Odabaschi portant sa nouvelle pipe, du receveur des impôts et de deux marchands turcs qui avaient été invités à cette fête, par le motif qui fait que l'on allume un cierge en l'honneur des méchans esprits. Les Grecs interdits s'empressaient avec une politesse inquiète, autour de ces hôtes orgueilleux, et leur présentaient à-la-fois, des coussins, des pipes, des sucreries, du café et du sorbet; mais le Thorbaschi, refusant toutes ces choses, prit des mains d'un esclave more,

* Sorte de poignard.

** Long sabre turc.

une petite cassette richement ornée, s'approcha de la mariée, et l'ouvrit devant elle. Elle contenait de l'opium en tablettes.

— Il est assaisonné de canelle, lui dit-il, avec le rire d'un faune, et très bon pour deux nouveaux mariés.

— Insolent! murmura à voix basse le vieux Lambro, qui comprit cette ignoble plaisanterie; et, à l'exemple du Thorbaschi, tous les conviés mirent leurs présens sur les genoux de la mariée. Chacun d'eux reçut d'elle, en retour, conformément à l'usage, une rose liée par du clinquant d'or, avec cette devise: « Allez, et imitez-nous. »

Pendant ce temps, Dionée s'était débarrassée de son bizarre accoutrement. Elle reparut vêtue d'une robe légère, convenable à la danse, et se trouvait, tout en jouant avec sa rose, auprès de Flamming. Léontaras s'approcha d'elle, avec la fleur qu'il venait de recevoir, et la supplia, avec tout le feu de la passion, d'échanger ces deux gages symboliques.

— Comment auriez-vous mérité une semblable faveur, lui demanda-t-elle sévèrement? Peut-être par les propos piquans que, sans respect pour les saintes lois de l'hospitalité, vous avez lancés contre ce marchand étranger? J'ai bien deviné la source de votre humeur, et je vous le dis pour que vous en fassiez votre profit à l'avenir quand vous voudrez gagner le cœur d'une jeune fille : la jalousie d'un amant qui n'est pas aimé, est de toutes les choses du monde la plus ridicule, la plus insupportable.

Tout en parlant ainsi, elle avait plusieurs fois, en jouant, jeté sa rose en l'air et l'avait reçue dans ses mains; elle la lança une nouvelle fois, et la fleur prit, par hasard peut-être, sa direction vers Flamming. Recevez-la! lui cria-t-elle d'un ton badin. — Il obéit, et baisa la rose avec autant d'ardeur que si c'eût été la bouche de Dionée. Elle le vit, se mit à rougir en souriant, et s'enfuit avec vitesse. Léontaras la suivit des yeux, plein de rage. On

entendit tout-à-coup retentir au-dehors une musique plus bruyante qu'agréable; elle se composait de trois lyres et d'une sorte de cornemuse.

—La zamboria nous appelle à la danse! se dirent les jeunes filles, et, se prenant la main, elles coururent au jardin se placer devant la terrasse de la maison. Les autres convives de la noce les suivirent, et les Turcs eux-mêmes, qui ne prennent guère part qu'aux plaisirs dont ils peuvent jouir assis, se laissèrent placer sur des coussins de soie, où ils se mirent à aspirer gravement la fumée de leurs pipes, en regardant la danse. Flamming se plaça près du Thorbaschi, et la danse d'Ariadne, nommée aussi le Labyrinthe, véritable reste de l'antique Hellade, commença. Conduites par la belle Dionée, vingt charmantes filles de l'île de Cythère, se tenant les mains, formèrent une guirlande autour d'une colonne de marbre, qui s'élevait au milieu du lieu de la danse. Bientôt, leurs pas s'animèrent; Dionée s'élança dans le

cercle avec l'une de ses compagnes, et, tandis qu'elle agitait en l'air un châle brodé, les autres dessinaient, par leurs danses gracieuses, mille figures pittoresques. Flamming était demeuré comme attaché à sa place, les yeux fixés sur ce spectacle enchanteur; et, les relevant, il aperçut en face de lui Paolo, dont les regards étincelans lui rappelèrent la scène dont il avait été témoin dans la cale de la galère tunisienne. Dionée céda sa place à une autre jeune fille; et Flamming, pour lequel tout l'attrait de la danse avait cessé, trouva le loisir de s'approcher du Thorbaschi, qui goûtait silencieusement et en se caressant la barbe, le plaisir que lui inspiraient les attitudes voluptueuses des jeunes filles.

—Tu sembles trouver du plaisir à cette danse, très puissant Thorbaschi, lui dit Flamming, en s'accroupissant, non sans difficulté, à la manière des Turcs, sur les coussins de soie.

— Ces filles ne sautent pas mal, répon-

dit le Turc en souriant; mais ce n'est rien auprès des cabrioles des petits garçons grecs devant les cafés de Stamboul. Ces petits chiens d'infidèles sont habillés en filles, et savent si bien se tourner de toutes les façons, que nous leur donnons souvent des poignées de sequins, en récompense de leur agilité.

—Oh! les misérables Turcs! se dit Flamming, et, parlant au Thorbaschi : Au reste, lui dit-il, ces jeux doivent te distraire des souffrances de la guerre, que tu as eu sans doute à essuyer devant Candie.

— Par ma barbe! s'écria le Turc irrité à ce seul souvenir; les giaours nous ont mal menés, mais nous le leur rendrons bien; car, avant que le croissant de la lune se remplisse, Candie sera à nous, et des tours de ses églises, le muezzin appellera les vrais croyans à la prière.

— Cela coûtera beaucoup de sang, sans doute? demanda vivement Flamming.

— Le sang qui doit couler, d'après les

décrets éternels, ne saurait demeurer dans les veines *, répondit le Turc avec une résignation tranquille.

— Fasse le ciel que tes prédictions soient vraies, très excellent Thorbaschi! dit Flamming. Me fiant en la vaillance des musulmans, j'ai calculé sur la chute de Candie pour les affaires de mon négoce, et si elle tient encore cette année, je serai dans un fâcheux embarras.

— Sois tranquille, Franc, lui répondit le Thorbaschi, Candie ne tiendra pas un mois, je te le prédis, et j'en suis sûr; car je connais les mesures qui ont été prises. Il y a dans l'armée peu de fidèles mieux instruits de tout cela que moi, qui suis honoré de la confiance du très noble et vaillant aga des janissaires, que conserve Allah!

— Jamais confiance ne fut mieux placée qu'en toi, dont le regard annonce un

* *Akaschak kan damarda durmaz*, dit la doctrine de la prédestination musulmane.

trente-troisième *, répondit Flamming d'un ton flatteur. Qu'il doit être agréable et profitable en même temps d'écouter les leçons d'un guerrier tel que toi! Si ta sagesse daignait, très redoutable Thorbaschi, me communiquer quelques détails sur le siège de Candie, tu obligerais éternellement ton serviteur.

Le Turc, pris par son côté faible, ne put s'empêcher de s'étendre avec complaisance sur son propre mérite.

— Le grand Abubeker, dit-il, écrivait à Omar : « Répands la science jusqu'à ce que « chacun sache ce qu'il ignorait, car la « science ne se perd que par le mystère ». Tu sauras donc tout ce que je sais, jeune Franc.

— Vois, j'ai justement sur moi une carte de Candie, s'écria Flamming, se hâ-

* La trente-troisième Oda ou chambrée des janissaires, qui était destinée au service maritime était la plus célèbre; et le surnom de trente-troisième était le titre le plus flatteur que l'on pût donner à un homme de guerre.

tant de profiter de la sotte vanité du Turc, et il la déploya devant le Thorbaschi. Si tu veux me montrer les points dont il sera question, je te comprendrai plus facilement.

— Tu es un jeune homme de bonnes dispositions, dit le Thorbaschi en lui pinçant amicalement la joue, et il se mit à s'entretenir avec lui des prochaines dispositions du siège, dans un si grand détail, qu'il ne resta à Flamming presque plus rien à apprendre.

Pendant ce temps, la Romaïca et la danse de Floro avaient succédé à celle d'Ariadne, et les jeunes filles, épuisées de fatigue, s'étaient assises sur le gazon, et se reposaient de leur lassitude tout en chantant des ballades, des *kotsakias* et des romances nationales. Le triste Léontaras s'approcha d'elles, et, pour apaiser sa bien-aimée, il prit le luth au long manche, et, en frappant les cordes, il se mit à chanter cette complainte fort connue dans la Grèce :

Finis mes maux,
Arbuste sombre,
De tes rameaux
Prête-moi l'ombre!
Deux mots d'amour,
En ce séjour,
Je veux te dire;
Deux mots d'amour,
Dans mon martyre,
Je veux te dire,
Et puis finir,
Et puis mourir. *

Léontaras continuait de chanter, lorsque, la malicieuse Dionée, se faisant donner un tambour phrygien, interrompit cette romance en chantant cette parodie non moins connue :

Du vaste ciel, si le rideau
Servait de papier à ma plume;

* Κυπαρισακι μου όψηλο,
Σαυψε να σε λαλήσω
Εχω δυο λογια να ωσε πα
Κί απε να ξεψυκησω.

Si l'Océan grossi d'écume,
Comme encre me donnait son eau;
J'écrirais sans fin mes malheurs:
Du retour des nuits, à l'aurore,
J'écrirais mes longues douleurs
Et n'aurais pas tout dit encore. *

Le rire des jeunes filles accompagna cette joyeuse parodie; mais Léontaras se leva furieux, jeta le luth à terre, et s'élança hors du jardin.

* Του ούρανον καμυωχαρτι,
Την θαλασαν μελανι,
Να γραφω τα πισματικα
Κον παλα, δεν με φανα.

CHAPITRE XVIII.

— Je te suis grandement obligé de ta bonté, très vénérable Thorbaschi, dit Flamming en reployant sa carte. Je dirigerai toutes mes entreprises selon les conseils que tu m'as donnés, et je me réserve de te donner, dans la suite, des preuves palpables de ma reconnaissance.

Quelqu'un le tira par son habit; il se retourna, et vit son fidèle Wulf, qui le prit à part. — Le chevalier de Montauban est ici, déguisé en Juif, et veut vous parler, lui dit-il à l'oreille.

— Conduis-moi sur-le-champ auprès de lui, s'écria Flamming, et il rentra dans la maison avec le caporal, où le joyeux Montauban se présenta à lui, vêtu en Juif turc.

— J'ai à traiter d'une importante affaire de négoce avec ce juif, dit Flamming au vieux Lambro qui se trouvait sous ses pas. Ayez la bonté, ajouta-t-il, de nous indiquer un lieu retiré et tranquille. Lambro ouvrit la porte d'un cabinet de plain-pied, dont la fenêtre donnait sur une partie peu fréquentée du jardin. — Garde la porte! cria Flamming à Wulf, et il y entra avec Montauban.

— Au moins, dit Montauban en examinant Flamming de la tête aux pieds, au moins votre costume est-il supportable. Vous pouvez, sous ces habits, faire la conquête d'une douzaine de jolies grecques, et il me semble que vous avez bien commencé. Mais, moi, je me suis laissé bénévolement ensevelir dans cette robe de Juif, et je me fais horreur à moi-même,

avec ce bonnet jaune et ces pantouffles bleues.

— Laissons-là ces folies, mon cher compagnon d'armes, répondit Flamming, et donnez-moi vos dépêches.

— Elles ne sont què verbales, lui dit Montauban. Le grand-amiral est arrivé à Cérigotto, il y a trois heures. La bataille devant Candie aura lieu cette nuit même. Il faut que, pendant ce temps, vous vous empariez de Cérigo; c'est un point qu'il nous importe d'occuper, près des côtes de Morée, si le plan général réussit. Avez-vous pu vous procurer les renseignemens qui nous étaient nécessaires?

— En voici la première partie, dit Flamming en lui remettant ce qu'il venait d'écrire; les renseignemens les plus importans ne sont encore que dans ma mémoire; mais je les déposerai sur le papier, si vous avez la patience d'attendre.

— Sans doute, dit le chevalier en souriant, et pour ne pas trouver le temps trop long, je vais aller essayer auprès des belles

grecques, si l'amabilité française pourra triompher du dégoût qu'inspire une barbe israélite.

Il s'éloigna en sautillant, et Flamming, s'approchant d'une table sur laquelle il plaça la carte de Candie, se mit à écrire tout ce que l'honnête Thorbaschi lui avait révélé, avec une application si grande, que la sueur découlait à grosses gouttes de son front, et qu'il n'aperçut pas Léontaras, qui l'observait du jardin à travers la fenêtre, avec une vive curiosité.

Enfin Flamming secoua sa plume, Léontaras disparut, et le Juif revint prendre les papiers; puis Flamming appela Wulf, et lui ordonna d'aller au port avec le chevalier, avertir les gens de l'équipage de se tenir prêts à combattre.

— Tout est bien disposé sur les deux champs de bataille, s'écria le Juif en riant.

Flamming prit congé de lui, et retourna dans le jardin. A peine s'y fut-il rendu qu'il aperçut la robe de Dionée flotter derrière un buisson; il s'approcha doucé-

ment, et vit la jeune grecque repoussant Paolo, qui, le visage animé et les yeux étincelans, cherchait à la retenir dans ses bras.

— Que vous soyez un Turc, comme votre vêtement l'annonce, ou un chrétien, comme vous le dites, vous ne sauriez me plaire, lui disait-elle. Vos yeux parlent un langage qu'une honnête fille ne doit pas entendre. Laissez-moi, et ne me forcez pas à appeler le secours du maître de cette maison, contre un de ses hôtes!

Elle s'échappa, et Paolo demeura anéanti. Flamming suivit les pas de Dionée, qu'il apercevait dans une allée de cyprès. Avant qu'il l'eût atteinte, Léontaras, paraissant tout-à-coup, s'était déjà jeté aux genoux de la jeune grecque, et tandis qu'elle s'efforçait de se débarrasser de ses instances, un troisième personnage vint augmenter le nombre de ses soupirans.

L'Odabaschi, qui avait oublié dans la joie de la fête, les sévères défenses du Prophète, et qui avait fait un usage assez peu

modéré du vin de Chios du vieux Lambro, dans un kiosque du jardin, où il s'était retiré avec le receveur des impôts, revenait en ce moment avec son compagnon, cachant une bouteille à demi-vidée sous sa large veste, et plein du dieu qu'il avait fêté. Le hasard le conduisit sur les pas de Dionée, dont les charmes lui parurent alors plus séduisans que jamais. L'ivresse augmentait son insolence, et il fit connaître aussitôt ses desseins, en véritable Turc, en criant au Grec agenouillé : Allons, va-t'en, giaour, les plus belles filles de ce pays appartiennent aux musulmans! En même temps, il repoussa Léontaras, et s'empara de la main de Dionée.

— Tu vas te convaincre, Odabaschi, s'écria Léontaras à-la-fois rempli de crainte et de colère, qu'il n'est pas convenable d'agir ainsi envers un jeune homme d'une des plus nobles familles grecques.

— Bah! s'écria l'Odabaschi, vous autres Grecs, vous pouvez vous honorer entre vous, et vous estimer tant qu'il vous plaira,

mais devant les Turcs, vous êtes tous esclaves, et vos filles sont trop heureuses quand elles attirent les regards d'un croyant.

Dionée continuait à se débattre entre les mains du Turc, et Léontaras, faisant un dernier effort, dit à l'Odabaschi : — Si tu ne laisses cette jeune fille, insolent musulman, je porterai mes plaintes à l'aga des janissaires, et même, s'il le faut, au grand-seigneur, qui ne laissera pas vexer ainsi de fidèles sujets de la Porte.

— Maudit giaour, tu oses menacer un mahométan! lui cria le Turc en tirant son handjar. A la vue de l'acier brillant, Léontaras s'enfuit à toutes jambes, abandonnant sa bien-aimée au ravisseur, qui se disposait à employer la violence pour l'emmener, lorsque Flamming accourut, et repoussant rudement l'Odabaschi, délivra la jeune fille de ses mains.

— N'as-tu pas honte, lui cria-t-il d'une voix de tonnerre, de violer l'hospitalité, la seule chose qui soit encore sacrée pour

vous autres Turcs! Tu es invité à prendre ta part de la joie de cette famille, et tu te conduis comme un klephte des montagnes envers cette jeune fille, qui est proche parente de la mariée!

— Veux-tu encore m'apprendre ce que j'ai à faire, maudit Franc! répondit l'odabaschi, dont l'ivresse augmentait la colère. Eloigne-toi sur l'heure, ou je te fais donner sur la plante des pieds une bastonnade dont tu parleras à tes petits-enfans!

— La bastonnade! s'écria Flamming avec tout l'orgueil chevaleresque, et son épée brilla aussitôt dans sa main. En un clin-d'œil, le poignard du Turc tomba sur la terre, et Flamming le saisissant par les épaules, le frappa impitoyablement, à coups redoublés, du large plat de son épée.

— Au secours! Hassan! mugissait le malheureux Odabaschi, qui s'efforçait en vain d'échapper au bras vigoureux de son adversaire.

Hassan, le receveur des impôts, accou-

rut à ses cris; mais apercevant la ferme contenance du jeune chrétien, il se contenta de dire froidement, tandis qu'une grêle de coups tombait sur les épaules de son compagnon d'orgie: — Je ne saurais te secourir, ami; car je vois bien le Franc qui te bat seul, et je ne doute pas qu'à nous deux, nous n'en puissions avoir bon marché: mais qui me répond que les esprits invisibles ne sont pas avec lui, et ne viendront me saisir à mon tour*? Tout ce que je puis faire pour toi, en cette affaire, c'est d'aller avertir le Thorbaschi de ce qui se passe. A ces mots, il partit sans se hâter, et Flamming, las de battre, abandonna l'Odabaschi, qui s'éloigna en poussant des cris plaintifs.

Dionée se jeta, encore tremblante d'effroi, dans les bras du jeune homme, et ses beaux yeux exprimaient sa vive reconnais-

* C'est d'après cette superstition répandue dans l'Orient, que les Musulmans ne se décident à attaquer les Chrétiens, qu'en nombre infiniment supérieur.

sance. — Oui, oui, vous êtes un homme, lui dit-elle d'un accent langoureux. J'ai cru voir le bel Achille, tel que nous le peint Homère, enflammé de colère quand on voulut lui ravir Briséïs. O que Dionée est fière de vous devoir sa délivrance!

Enivré par ces douces paroles, Flamming serra avec ardeur la belle Sciotine contre son sein, et oubliant tous ses sermens, il pressa sa bouche contre ses lèvres de rose.

Léontaras, qui s'était caché derrière un buisson de lauriers, se précipita avec rage sur le couple amoureux : — Mes soupçons ne m'avaient donc pas trompé, s'écria-t-il; mais ne te réjouis pas encore de ton triomphe, Franc orgueilleux!..... Puisque tu m'as ravi toutes mes espérances, j'appellerai tout l'enfer pour consommer ta ruine.

A peine avait-il disparu, que le vieux Lambro, le chapelain et Paolo accoururent en toute hâte.

— Au nom de tous les saints, qu'avez-

vous fait? s'écria Lambro tremblant. Le receveur et l'Odabaschi ont élevé des plaintes graves contre vous, auprès du Thorbaschi; il est plein de fureur, et vient d'envoyer chercher sa garde de janissaires. Une prompte fuite peut seule vous sauver.

— La fuite gâterait tout, répondit Flamming, après quelques momens de réflexion. Je préfère m'expliquer avec ce Thorbaschi qui m'a semblé assez raisonnable pour un Turc. Et dans le cas le plus désespéré.... dites-moi, combien comptez-vous à peu-près de janissaires à Cérigo?

— Environ deux cents, répondit Lambro; cinquante d'entr'eux sont dans la citadelle du port.

Flamming prit alors Paolo à part. — Courez au port, lui dit-il. Que Wulf m'envoie ici vingt hommes, que vingt autres restent dans le port, et que l'artillerie du vaisseau, soit pointée sur la ville. La soirée est déjà commencée, il peut être ici

dans une heure. Vous avancerez à la faveur de la nuit, et, en silence, tout proche de la maison. Vous me ferez connaître votre arrivée par un roulement de tambours. Si vous ne recevez pas de nouvel ordre, vous vous emparerez de la maison, et vous tuerez tout ce qui fera résistance. — J'envoie Paolo au port, dit alors Flamming au chapelain. Il y aura sans doute, cette nuit, une affaire chaude. Le lieu le plus sûr sera toujours le vaisseau, je vous engage à vous y rendre.

— J'espère que vous ne ferez pas de nouveau quelque coup de tête ? lui demanda le défiant chapelain.

—Soyez sans craintes, reprit Flamming. Je puis exposer légèrement mes jours; mais ceux des guerriers qui me sont confiés, sont sacrés pour moi, et je serai toujours prêt à en rendre compte au chapitre de l'ordre.

— Mais, sire de Flamming, répliqua le prêtre, ne serait-il pas plus prudent que vous retourniez avec nous au port ?

— N'accusez pas ma confiance, d'imprudente audace, mais je ne saurais me résoudre à fuir devant ces Turcs, dit Flamming. La belle Dionée, ajouta-t-il, a besoin d'un protecteur, et je ne l'abandonnerai pas à la fureur de ces barbares. Pour vous, je vous engage à faire diligence; car plus vous tarderez à m'envoyer une partie de l'équipage, plus j'aurai de danger à courir.

Le chapelain approuva cette dernière raison, et prit le chemin du port avec Paolo, en marchant avec autant de vitesse que le lui permettait sa longue robe d'Arménien.

— Et qu'allez-vous devenir, mon pauvre ami? demanda Dionée inquiète.

— Je reviendrai sans crainte parmi ces Turcs, répondit le jeune homme, et je vous ramenerai auprès de vos compagnes, si vous ne préférez vous cacher en lieu sûr, pendant les premiers momens de l'orage.

— Vous oubliez que je suis de Chios! s'écria fièrement la jeune grecque, de

Chios, le dernier refuge de la vieille énergie hellénique : je suis résolue à partager le mauvais sort qui vous attend, si je ne puis le détourner de votre tête.

A ces mots, Dionée regagna la maison, d'un pas ferme, suivie de Flamming et du vieux Lambro.

CHAPITRE XIX.

Le Thorbaschi se promenait à grands pas dans la salle basse de la maison de Lambro, tandis que l'Odabaschi et le receveur, succombant sous leur double ivresse, s'étendaient sur les coussins du sopha qui régnait le long de la muraille, lorsque Flamming ouvrit la porte.

— Lumière de la foi! dit le jeune chevalier en s'approchant du chef des janissaires, je viens te demander justice de ton subordonné l'Odabaschi.

Le turc s'arrêta, la bouche béante, et fixant avec étonnement ses grands yeux

sur le franc audacieux, qui changeait le rôle d'accusé en celui d'accusateur.

— La querelle que nous avons eue ensemble, continua Flamming, feignant de ne pas s'apercevoir de l'étonnement du musulman, concerne cette question! savoir si toi, très sage Thorbaschi, tu es le maître de cette île, ou si c'est cet Odabaschi que voilà. S'il est le maître, j'ai, sans contredit, poussé les choses trop loin; mais ta clémence me pardonnera une précipitation qui ne vient que d'un trop grand attachement pour ta vénérable personne.

— Je ne comprends pas encore où tu veux en venir, Franc, dit le Thorbaschi avec impatience. Qui peut donc douter que je sois maître dans cette île, et que l'Odabaschi n'est ici que pour obéir à mes ordres.

— Hélas continua Flamming d'un air hypocrite, cette prétention n'a été que trop élevée, et c'est aux efforts que j'ai faits pour la combattre, que je dois les mauvais traitemens dont je suis l'objet.

Déjà, à mon arrivée à Cérigo, cet Odabaschi a exigé de moi cinquante sequins outre les droits ordinaires.

— Qu'entends-je! s'écria le Thorbaschi d'une voix tonnante, en se tournant vers l'Odabaschi, qui se releva effrayé, et retomba presqu'aussitôt dans son sommeil bachique.

— Je n'ai pas refusé de m'acquitter de ce payement, continua Flamming, car j'étais résolu de faire un petit présent, comme il est convenable, au commandant en chef de cette île; mais afin qu'il lui parvînt, j'exigeai un reçu, que l'Odabaschi me refusa, préférant abandonner ces cinquante sequins plutôt que de te les offrir, et se bornant à se faire donner une pipe qui est justement celle qu'il tient à sa main, en cet instant.

Le Thorbaschi fit une seconde exclamation, et ses yeux s'animèrent d'une colère nouvelle.

— Il y a un quart d'heure, reprit tranquillement le narrateur, je surpris cet

Odabaschi dans le jardin, comme il maltraitait une parente du maître de cette maison, et menaçait de percer le futur de cette jeune fille, d'un coup de son handjar. Je m'approchai, et lui arrachant le poignard qu'il tenait levé, je le priai poliment de se modérer, et lui remontrai que, toi, source de sagesse, tu ne verrais pas de bon œil un tel oubli des lois de l'hospitalité, dans une maison que tu honores de ta présence.

— Par le prophète, ce Franc parle bien! s'écria le Thorbaschi.

— Malheureusement, ajouta Flamming, l'Odabaschi ne fut pas de cet avis, car il se mit à s'écrier qu'il était le maître dans l'île, que nul n'avait le droit de lui tracer des règles de conduite, et qu'il me ferait châtier comme je le méritais, pour avoir eu l'audace de le contredire.

— Quoi! il a dit cela? cria plein de rage, le Thorbaschi, en portant la main à la poignée de son sabre.

— Ne te mets pas en colère contre ce

jeune homme, dit Flamming d'un ton suppliant : il est vrai qu'il s'est montré mon ennemi, mais je dois à la vérité d'ajouter, pour sa justification, qu'il était ivre à ne pas être maître de sa raison. Il ne se serait sans doute pas permis de semblables assertions à jeûn.

— Ivre! s'écria le Thorbaschi. Parles, Achmet, es-tu ivre?

L'Odabaschi se souleva avec peine sur son coussin, murmura qu'il était à jeûn, comme au ramazan *, et retomba sur le sopha.

— Mais j'espère au moins que c'est d'opium? dit en suspendant sa colère, le Thorbaschi qui était un rigide observateur des préceptes du Coran.

Flamming s'avança vers l'Odabaschi, tira avec civilité de dessous la veste du musulman la bouteille qu'il y tenait cachée, la plaça devant le Thorbaschi, et répondit avec une simplicité affectée : Je

* Carême des Turcs.

dois malheureusement conclure de la présence de cette bouteille, que l'honnête Odabaschi a goûté quelque peu du bon vin de Chios.

— Du vin! s'écria le rigide musulman, en se frappant les mains au-dessus de sa tête. Un enfant du prophète, un de mes subordonnés, boire du vin! boire du vin dans ma compagnie, presque sous mes yeux!... Allons Franc, continue; tu n'as pas encore fini, sans doute; car Achmet a porté aussi des plaintes contre toi.

— J'ai fini, répondit Flamming avec audace.

— Quoi! dit le Thorbaschi en fronçant ses noirs sourcils. Tu nies d'avoir tiré ton épée contre l'Odabaschi, et d'avoir cherché à le tuer.

— S'il a dit cela, c'est le vin qui parle en lui, et trouble sa mémoire.

— Mais Hassan qui est là, en dit autant, reprit le Thorbaschi, en secouant la tête.

— Pour Hassan, dit Flamming, il n'a fait que parler durant toute cette querelle

avec de mauvais esprits qui l'obsédaient, et ce peut être en lui, une déception du démon. Au reste, il était également ivre, et je ne crois pas qu'un musulman puisse être entendu en témoignage, lorsqu'il est en état de péché devant son prophète.

— Toutes ces paroles sont assez bonnes, Franc, murmura le Thorbaschi; mais elles ne suffisent pas pour me convaincre de ton innocence.

— Alors, fais appeler en témoignage les sujets de la sublime Porte, Dionée et Léontaras.

— Si j'étais un Thériaki*, et que le népenthès ** m'eût privé de ma raison, répliqua le Thorbaschi de mauvaise humeur, je ferais ce que tu me conseilles : ne sais-je pas qu'ils diront comme toi!

* On nomme ainsi les Orientaux qui se privent de leur raison à force de faire un usage inconsidéré de l'opium.

** C'est un des noms grecs de l'opium.

— Alors, mes raisons sont épuisées, dit Flamming; mais, j'ai confiance en la bonté de ma cause, et en toi, fontaine de justice. Écoute ma dernière parole: Si j'ai attaqué l'Odabaschi, l'épée nue, comme il le prétend, il doit être blessé; mais je ne vois pas de sang sur ses vêtemens.

— Ni moi non plus, s'écria le Thorbaschi en regardant attentivement l'accusateur. Eh! Achmet, es-tu blessé?

L'Odabaschi se débarrassa de nouveau de ses coussins, ouvrit les yeux, se fit répéter deux fois cette question, et, se tâtant partout, il gronda quelques mots qui équivalaient à une réponse négative; puis, il se laissa retomber sur le sopha.

Convaincu par cet argument *ad hominem*, le Thorbaschi, s'adressant à ses deux officiers avec toute la gravité d'un magistrat turc, leur dit : Vous avez entendu les paroles de ce Franc; musulmans, qu'avez-vous à répondre?

Les deux ivrognes gardèrent le silence, car leurs yeux s'étaient déjà refermés, et

Flamming triomphait de ses accusateurs, lorsque la porte s'ouvrit tout-à-coup, et Léontaras parut, suivi de six janissaires armés de longs bâtons, signes de leur autorité.

— Jetez au cachot ces misérables, qui ont enfreint les lois du Coran et maltraité des sujets de la Porte, commanda le Thorbaschi aux janissaires, en leur montrant Achmet et Hassan.

Les janissaires se regardèrent étonnés; et Léontaras sembla tomber des nues, mais le Thorbaschi, frappant du pied avec colère, leur ordonna d'exécuter ses ordres sans délai, et ils obéirent aussitôt.

— Et les cinquante sequins que tu as refusés avec raison à ce coquin d'Achmet? demanda le Thorbaschi d'un air amical à Flamming, après que les janissaires se furent éloignés.

— Mon facteur arménien te les portera demain en pièces de bon aloi, répondit Flamming.

— Tu es un chrétien d'un grand sens,

lui dit gracieusement le Turc, et tu serais digne d'appartenir à la sainte loi de l'islamisme.

Il quitta la salle, et Dionée, qui avait écouté de loin tout cet entretien, vint se jeter avec joie dans les bras de Flamming. Léontaras les regarda quelques instans avec colère, et s'échappa sans bruit.

— Tu étais tantôt le vaillant Achille, lui dit-elle; mais tu viens de te montrer un véritable Odysséus, par la manière adroite dont tu as joué ces musulmans.

— Odysséus n'a jamais été mon héros, répondit le jeune homme, et j'ai presque honte d'avoir eu recours à la ruse. Je ne sais d'où m'est venu tout-à-coup tant de duplicité : il faut que ce soit l'air de Cérigo!

— Railleur! reprit Dionée. Qui a pu donner à ces pauvres Grecs un si mauvais renom parmi vous? Pourriez-vous, reprit-elle avec chaleur, pourriez-vous blâmer un peuple, courbé depuis tant d'années sous un si rude esclavage, d'a-

voir enfin appris, par une adroite connaissance de la faiblesse de ses tyrans, à soulager son malheureux sort?

— Voici une aimable défense de la ruse, dit Flamming en riant: si vous appliquez aussi ces principes à la domination conjugale, malheur à vos futurs époux!

— Vous me blessez vivement, s'écria la jeune fille les yeux remplis de larmes.

— Chère Dionée! pardonnez-moi, dit Flamming d'un ton suppliant, en s'emparant de la main de la jeune Grecque qu'il baisait avec ardeur, lorsque le Thorbaschi rentra d'un air furieux dans la salle.

— Qu'est-il encore arrivé, mon vénérable ami? demanda le jeune homme étonné.

— Choisis mieux tes expressions, giaour, lui dit le Turc en le regardant avec mépris. Un vrai croyant ne saurait être l'ami d'un espion franc.

— Ainsi, ennemis! s'écria Flamming en reculant deux pas et en portant la main à son épée.

— Quel usage, lui cria le Turc; quel usage as-tu fait des renseignemens que tu m'as arrachés avec tant de ruse?

— Je les ai pris en note, afin de m'en servir pour mes propres affaires, répondit Flamming d'une voix calme.

— A qui les as-tu communiqués après les avoir reçus? continua le Thorbaschi.

— A mon courtier, le juif Samuel de Cérigotto, dit Flamming.

— Et, si je puis te prouver que cet homme n'est ni un juif ni un courtier, s'écria le Turc plein de furie. Tu crois pouvoir me tromper encore impunément; mais cela ne te réussira pas cette fois, giaour! ajouta-t-il. J'ai des témoins qui ont entendu le juif se plaindre de son travestissement, qui l'empêchait de courtiser, comme tu le fais, les filles de l'île.

— Fais-moi connaître les témoins qui avancent ce mensonge, répondit le jeune chevalier avec tout l'orgueil d'une mauvaise conscience.

—Tu es incorrigible, s'écria le Thorbaschi : allons, faites entrer le Grec.

Léontaras entra dans la salle, accompagné d'une forte troupe de janissaires, qui, cette fois, avaient tiré leurs sabres.

—Parle donc, Grec! s'écria le Thorbaschi; ce chien de Franc nie ce que tu avances.

— Léontaras! s'écria Flamming frappé de surprise : le chrétien se joint aux mécréans contre le chrétien!

Comme Léontaras ouvrait la bouche pour répéter son accusation, on entendit retentir les tambours au-dehors. Flamming, reprenant aussitôt son courage, tira un pistolet de sa poche, et en plaça la bouche sous la barbe du Thorbaschi, en s'écriant : Rendez-vous, infidèles! où je fais feu avant que mes gens ne donnent l'assaut.

Les janissaires se regardèrent effrayés, et semblaient interroger le Thorbaschi qui, n'écoutant que sa fureur, tira à demi son sabre du fourreau.

— Rends ton sabre, Thorbaschi, lui cria Flamming, où je me verrai forcé de te brûler la cervelle.

— Ce maudit giaour a fait son apprentissage auprès d'Éblis lui-même, s'écria le Turc en détachant son sabre de sa ceinture, et le jetant aux pieds de Flamming.

En ce moment, les soldats de Malte, encore vêtus en matelots, et ayant Paolo à leur tête, pénétrèrent dans la salle. Le Thorbaschi les regarda avec mépris : Par le Prophète, s'écria-t-il, comment avons-nous pu nous rendre à cette canaille!

— Ne t'afflige pas de cela, lui dit Flamming; demain tu sauras à qui tu t'es rendu, et je te promets que tu n'auras pas à en rougir.

Léontaras, qui cherchait à s'échapper dans le tumulte, avait déjà gagné la porte extérieure; mais il fut arrêté par les Maltais, à l'insu de Flamming, et conduit au port avec les autres. Le reste de la troupe se remit en marche, et le jeune chevalier, secouant cordialement la main du vieux

Lambro, lui demanda pardon du désordre qu'il avait occasioné dans sa maison.

— Fassent les saints, s'écria le vieillard les yeux brillans de joie, que vous occasioniez des désordres semblables dans toute la Grèce, et que vous puissiez nettoyer un jour avec des balais de fer, toute cette fange musulmane qui souille notre belle patrie!

— Adieu! belle Sciotine, dit Flamming à Dionée. Je ne t'oublierai jamais; songe aussi quelquefois à ton ami.

— Dieu puissant! c'est donc un adieu pour la vie! et elle se jeta en pleurant dans ses bras.

Le chevalier, trop ému pour répondre, serra Dionée contre son sein, déposa un baiser sur son front, et, la remettant dans les mains du vieux Lambro, courut rejoindre ses guerriers.

FIN DU TOME PREMIER.

ROMANS HISTORIQUES

DE

C. F. VAN DER VELDE,

TRADUITS DE L'ALLEMAND, ET PRÉCÉDÉS DE NOTICES,

PAR A. LOÈVE-VEIMARS.

PAUL DE LASCARIS,

OU

LE CHEVALIER DE MALTE.

ASMUND

THÝRSKLINGURSON.

GUNIMA.

TOME SIXIÈME.

La 1re *Livraison, déjà publiée, contient :*

Les Patriciens. . . . . 1 vol.
Les Anabaptistes. . . . . 1 vol.
Arwed Gyllenstierna. . . . . 2 vol.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

PAUL

DE LASCARIS,

OU

LE CHEVALIER DE MALTE;

PAR

C. F. Van der Velde.

TOME SECOND.

A leurs mâts, sur les mers, flottait la blanche croix ;
Et le Turc effrayé, se cachait à leur voix.

PROLOGUE DU CHEVALIER.

A PARIS,

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,
RUE DE TOURNON, N° 6;

ET CHEZ Ch. GOSSELIN, LIB. DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BORDEAUX.
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M. DCCC. XXVII.

PAUL DE LASCARIS,

OU

LE CHEVALIER DE MALTE.

CHAPITRE PREMIER.

Le jour suivant, Flamming, équipé en chevalier, la damaltique de Malte par-dessus sa cuirasse, se trouvait dans la citadelle de Cérigo qu'il avait emportée d'assaut dans la nuit. Il se tenait auprès d'une fenêtre de la grand'salle écoutant avec attention le grondement du canon qui ébranlait les airs de moment en moment, dans la direction du sud-ouest, lorsque Paolo s'approcha de lui, cherchant

en vain à dissimuler l'orage qui se peignait sur ses traits.

— J'ai quelque chose d'une grande importance à vous communiquer, sire chevalier, lui dit-il, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme. Ayez donc la bonté de m'écouter patiemment, et de ne pas m'interrompre avec votre violence ordinaire. Vous direz et vous ferez ensuite, ce qui vous semblera convenable.

— Parlez, Paolo, répondit Flamming, surpris de ce début, et il l'écouta appuyé sur le pommeau de son épée.

— Nous aimons tous deux la belle Sciotine, dit Paolo. Comme toujours, lorsqu'un destin ennemi nous a rendus rivaux, vous l'avez emporté sur moi. Dionée vous aime avec une ardeur, qu'elle a laissé éclater hier en se séparant de vous. Mais vos sermens vous empêchent d'en faire votre épouse, et pour votre maîtresse, j'espère que vous ne sauriez nourrir cette idée. Pour moi, je suis libre, et je compte m'unir à elle aujourd'hui même.

Je suis certain que mon père adoptif approuvera mon mariage, car il veut mon bonheur. Mais je desire que vous me promettiez d'abandonner vos prétentions sur Dionée, qui sont d'ailleurs en opposition avec les saintes lois de l'ordre. Si vous consentez à m'engager votre foi de gentilhomme et de chevalier de St.-Jean, que vous respecterez vos vœux, je jure d'être votre ami jusqu'au tombeau, sinon, que Dieu juge entre nous par l'épée, car je ne puis vivre sans Dionée, et je préférerais tous les tourmens de l'enfer à vous savoir en possession de son cœur!

— Remerciez ma propre expérience, qui m'a appris que l'amour prive de la raison, et surtout le respect que je porte à notre noble Grand-Maître, si je ne vous réponds comme vous le méritez, Paolo, reprit Flamming, ainsi, je ne vous le dis, que comme un avis salutaire, il ne convient pas que j'écoute le défi d'un page qui doit gagner ses premiers éperons sous moi, encore moins a-t-il le droit de m'a-

dresser des remontrances, fût-il le neveu du Saint-Père. Je n'ai pas à renoncer à mes prétentions sur Dionée, car je n'en ai point sur elle; et quant à respecter la femme d'un autre, je n'ai pas besoin de donner ma parole de chevalier de le faire, car ce serait manquer à l'honneur, et je n'ai encore donné lieu à personne de m'accuser de félonie. Si, après ces déclarations, il vous reste encore quelque envie de me défier, allez m'attendre dans la ruelle de Malte. Je commande ici pour le service de l'ordre, et si vous osez méconnaître mon autorité, le cachot me répondra de votre obéissance.

— Vous le voulez! s'écria Paolo plein de rage; vous répondrez des suites. A ces mots, il s'échappa, et le vieux Wulf vint demander ce qu'il fallait faire du Grec qui avait été pris la veille avec les Turcs dans la ville de Lambro, et qui avait été renfermé dans la citadelle.

— Quel Grec? demanda Flamming.

— Il est là dehors, dit Wulf, en ou-

vrant la porte; Léontaras, blême et tremblant d'effroi entra dans la salle, et, reconnaissant dans le chevalier de Malte, le marchand de Hambourg, il vint se jeter à ses genoux, en lui demandant grâce.

— Vous n'avez pas été arrêté par mon ordre, répondit Flamming avec calme. Le chrétien qui trahit ses frères pour des infidèles, a sans doute mérité la mort, car c'est à des misérables de cette espèce que ce malheureux pays doit sa servitude; mais mon mépris vous préserve de ma colère; vous êtes libre, et vous quitterez avant une heure cette île, où je ne dois pas souffrir d'espion des Turcs. Veilles à cela, Wulf.

Flamming lui fit signe de s'éloigner, et lorsqu'il fut seul, ses regards s'abaissèrent douloureusement sur la croix de sa dalmatique, et il demeura plongé dans ses tristes réflexions.

CHAPITRE II.

Vers le commencement de la nuit, Flamming se retrouva près de la croisée de la grand'salle, écoutant, les yeux fixés sur la mer, le grondement éloigné du canon, pensant de temps en temps à Dionée, et s'épuisant en conjectures sur une clarté douteuse qui s'élevait à l'horizon vers le sud-ouest où il était impossible que la lune se levât.

Wulf entra. — Les deux officiers de janissaires que nous avons fait prisonniers, dit-il, demandent à parler au com-

mandant, pour traiter avec lui de leur rançon.

— Fais-les entrer, dit Flamming.

Les deux Baschis furent introduits dans la salle, par la garde, et leur étonnement fut extrême en retrouvant dans le nouveau commandant de l'île, une ancienne connaissance.

— N'avais-je pas raison, ami? dit Flamming au Thorbaschi : on n'a pas à rougir d'être prisonnier de l'ordre de Malte.

— Si je n'étais pas prisonnier, répliqua celui-ci, je pourrais te répondre.

— Qui t'empêche! parle! s'écria Flamming.

— Je m'en garderai bien, dit le Turc. Ne suis-je pas en ta puissance? si mes discours te déplaisaient, je courrais de grands risques.

— Fi donc! s'écria Flamming, c'est là votre usage, mais non pas le nôtre. Parle sans crainte, un prisonnier ne saurait m'offenser.

— Sache donc, lui dit le Turc, que ma

captivité te couvrira de honte. Tu as abusé de ma longanimité, du goût que je prenais à ta personne, pour me dérober ma confiance et me tromper avec une rare audace. Ce n'est pas ainsi qu'agit un véritable homme d'épée, et cela vous convient moins qu'à tout autre, vous moines-chevaliers qui parlez tant de scrupules et de loyauté. Nous ne combattons pas avec de semblables armes, nous autres Turcs, et tu dois aussi peu te glorifier de ta victoire que la maudite femme juive, qui empoisonna notre divin prophète, pouvait le faire de son meurtre.

— Mon ordre m'avait prescrit cette conduite, répondit Flamming un peu embarrassé, et il ne m'était pas permis de choisir mon rôle ; d'ailleurs, ces ruses sont permises et usitées dans les guerres. Mais une voix secrète me dit que tes reproches ne sont pas entièrement injustes ; aussi me vois-tu prêt à te donner toutes les satisfactions que tu pourras raisonnablement exiger.

— Eh bien ! rends-moi libre ! s'écria vivement le Thorbaschi.

— Je ne puis te rendre la liberté, répondit Flamming ; tu es prisonnier de l'ordre, et c'est à mes supérieurs à décider de ton sort. Mais pour ce qui dépend de moi, tu me trouveras disposé à le faire, et je suis prêt à me battre avec toi.

Sur un signe que fit le chevalier, on apporta un sabre au Thorbaschi..

— Comment l'entends-tu ? lui dit celui-ci, étonné.

— Tu t'es plains de moi personnellement, répondit Flamming, et je veux t'en rendre raison, en exposant ma personne contre toi. Si je succombe, mes soldats attesteront que tout s'est passé selon les lois de la chevalerie, et je t'engage mon honneur, que tu n'auras rien à craindre de la part de mes frères.

— C'est donc un combat singulier que tu me proposes, s'écria le Thorbaschi. Non, Franc; ce fol usage est bon entre vous autres chrétiens, les vrais croyans ne

connaissent rien de tout cela, et il faudrait que je fusse entièrement fou, si, parce que tu m'as trompé, je m'exposais encore à ce que tu m'abattisses la tête.

Il rendit le sabre à Flamming, et celui-ci le présenta à l'Odabaschi qui avait gardé jusque-là, le silence. — Et toi, as-tu aussi à te plaindre de moi, lui dit-il. Faudra-t-il que nous mesurions nos lames?

— Je sais déjà comme tu manies la tienne, murmura l'Odabaschi : grand merci de l'honneur!

— Vous n'entendez rien aux lois de l'honneur, leur dit Flamming; retournez à votre prison, et gardez-vous de vous plaindre, puisque vous ne savez pas vous faire justice.

Au moment où l'on emmenait les Turcs, le chevalier de Montauban, complètement armé, entra dans salle. — J'apporte de mauvaises nouvelles, dit-il à Flamming, en l'embrassant.

— Ciel! s'écria le jeune homme, notre plan, si bien concerté, serait-il manqué?

— Ruiné de fond en comble, répondit le Français. Le Grand-Hospitalier ignorait que l'armée de siège avait reçu de nombreux renforts, et un misérable espion a trahi nos projets.

— Et mes dépêches? demanda Flamming.

— Elles sont arrivées en même temps que nous à Candie, lorsque le Grand-Bailli avait déjà commencé son attaque; elles nous ont servi à faire passer des hommes frais à Suda et à nous retirer la peau sauve, ce dont nous devons une grande reconnaissance à St.-Jean, car les Turcs étaient en forces considérables. L'affaire a été chaude. Ces maladroits bombardiers turcs ont enfin visé juste, et vous pouvez voir Candie brûler là-bas.

— Et quels ordres m'apportez-vous? dit Flamming.

— Il faut que vous fassiez pendre les Turcs que vous avez fait prisonniers, dit tranquillement Montauban, que vous fassiez sauter vitement la citadelle, et que

vous rejoigniez la flottille du grand-amiral devant Cérigotto, avec tout le butin que vous pourrez rassembler. Si vous ne pouvez la retrouver, il vous est enjoint de faire voile directement pour Malte.

— Les Turcs se sont rendus prisonniers de guerre, dit Flamming d'une voix sombre; il ne saurait donc être question de leur mort.

— C'est un procédé par trop délicat pour ces chiens d'infidèles, dit Montauban.

— Et si j'avais donné ma parole au diable, je la lui tiendrais, s'écria Flamming avec chaleur.

— Avez-vous fait beaucoup de butin? demanda Montauban détournant la question.

— On a trouvé peu de chose dans la citadelle, et il n'existe pas de propriétés turques dans l'île, répondit Flamming.

— Il faut alors imposer une petite contribution de guerre aux Grecs les plus riches, dit le Français en se frottant les mains.

— Opprimer nos co-réligionnaires sur lesquels pèse déjà un joug si pesant! vous n'y pensez pas, sire chevalier?

— Si brave, si adroit, et si timide! dit Montauban en riant. Pardieu! on voit bien que vous êtes encore neuf au métier. Cela viendra avec le temps!

— Que Dieu m'en préserve jamais! s'écria le jeune homme.

— Comme vous voudrez, dit Montauban; vous commandez ici, c'est à vous d'agir comme vous l'entendrez. Vous m'hébergerez cette nuit; et demain nous ferons voile ensemble pour Cérigotto.

— Je viens vous annoncer, sire chevalier, dit le vieux Wulf qui accourait, que messire Paolo, accompagné de quelques soldats, vient de porter une jeune femme dans une cabane de pêcheur sur la côte. Il m'a donné cette bourse pour lui fréter une barque qui doit le transporter cette nuit même à Cérigotto; j'ai voulu vous prévenir avant que de remplir son message.

— Une femme! s'écria Flamming frappé

d'un vague pressentiment. Il s'élança hors de la salle : Montauban et Wulf le suivirent; et bientôt ils parvinrent tous trois à la hutte du pêcheur, devant laquelle se trouvait un soldat en sentinelle. Il se retira respectueusement en reconnaissant le chevalier; et Flamming pénétra, avec ceux qui l'accompagnaient, dans la cabane. Ils distinguèrent avec peine, à la clarté douteuse d'une lampe, une jeune fille d'une pâleur extrême, s'efforçant de se défendre contre les attaques de Paolo qui, les yeux ardens et le teint animé, proférait mille menaces.

— Dionée! s'écria Flamming en se précipitant vers elle. Est-ce là, la manière dont vous comptiez gagner le cœur de cette jeune fille, Paolo? ajouta-t-il d'une voix terrible; c'est peut-être ainsi qu'on en use parmi vos compatriotes, mais non chez les chrétiens. Remettez votre épée à Wulf, et rendez-vous prisonnier au vaisseau. Je vous ferai juger dans un conseil de guerre.

— Je te remercie de cette haine ouverte, Flamming! s'écria Paolo. Tu veux ma mort? Je mourrai content, si tu me précèdes dans la tombe. A ces mots, il se jeta, un poignard à la main, sur Flamming; mais Wulf le désarma en un clin-d'œil, et l'entraîna, avec le secours du soldat, vers le vaisseau. Montauban les suivit, et Flamming demeura seul dans la cabane avec Dionée qui se jeta en gémissant à ses pieds.

— Lève-toi, Dionée! s'écria-t-il; et il pressa contre son armure la jeune fille effrayée.

— Dieu! c'est sa voix! s'écria la jeune Grecque; elle le regarda une seconde fois, et ses regards se portant sur la croix de sa dalmatique, elle se cacha les yeux de ses jolies mains, comme pour éviter la lumière de l'horrible vérité; et s'écria en pleurant: Homme perfide, vous m'avez trompée! Ah! que cette croix n'a-t-elle aussi préservé la pauvre Dionée contre vos séductions.....

Flamming baissa les yeux en rougissant,

à-la-fois charmé et confus de la tendresse de ces reproches. — Dionée, dit-il, vous ne pouvez rester ici. Permettez que je vous conduise au château; vous y demeurerez sous la sauve-garde de mon respect, jusqu'à ce que le jour me permette de vous remettre à vos parens.

Dionée le regarda d'un air défiant. — La femme du pêcheur pourra-t-elle me suivre? lui dit-elle.

— Cette défiance m'afflige, dit Flamming; mais je dois vous obéir. Ils gagnèrent la citadelle, suivis de la vieille habitante de la chaumière.

CHAPITRE III.

Agité par mille sentimens divers, et accablé de fatigue, Flamming avait été long-temps sans pouvoir trouver le sommeil; mais il s'était enfin endormi profondément, lorsque de tristes songes vinrent s'emparer de son âme. Il lui semblait qu'il était enchaîné, et que tous ses ennemis, le Tiorbaschi, le receveur, Léontaras et l'Odabaschi, l'entouraient avec des ris moqueurs. Il se réveilla, l'esprit encore occupé de ce pénible rêve, et se disposa à quitter aussitôt sa couche; mais un obstacle douloureux s'opposa à ses efforts.

Flamming ouvrit les yeux avec effroi, et s'aperçut que ce qu'il prenait pour un rêve, n'était que la fâcheuse réalité. Ses ennemis étaient tous assemblés autour de lui, et le bruit des armes, ainsi que des coups de fusils répétés retentissaient au-dehors.

En vain, Flamming voulut-il se débarrasser de ses liens; le Thorbaschi, qui riait de sa vaine fureur, s'approcha de lui, et lui frappant le front du doigt : — Ne vois-tu pas, rusé giaour, lui dit-il, que tu es maintenant notre prisonnier?

— C'est une trahison! s'écria Flamming bouillant de colère.

— Nommez cela comme vous voudrez, sire chevalier, dit Léontaras. Vous m'avez accordé hier ma liberté d'une façon si honorable et si amicale, que je ne pouvais faire moins que d'aller chercher, à Cérigotto, une galère du Capoudan-Pascha, et d'amener, à la citadelle, le reste de l'oda du commandant, par un chemin secret. Cette déconvenue peut vous servir de leçon. Quand vous ferez grâce à un ennemi

faites-le de manière à gagner sa reconnaissance; autrement, mieux vaudrait le détruire : une grâce qu'accompagne le mépris, est plus qu'une offense.

— Voyez donc ce sot Grec qui perd son temps à instruire un homme qui, dans une heure, ne sera plus parmi les vivans, dit le Thorbaschi.

— Quoi ! ce chien qui nous a tous trompés, vivrait encore une heure ! s'écria l'Odabaschi mécontent.

— Personne n'a plus à se plaindre de lui que moi, reprit Léontaras. Il a enlevé ma fiancée de la maison de Lambro Canzoni, et elle doit se trouver dans la citadelle.

— A quoi bon tous ces petits comptes ? dit le receveur. Nous n'avons qu'à mettre tout ensemble, à tirer une raie rouge sous le total, et l'affaire sera expédiée.

Un baïractar de l'oda entra en ce moment, et annonça qu'une grande partie de la garnison, ayant un chevalier à sa tête,

avait gagné le port, et s'était réfugiée sur le vaisseau chrétien.

— C'est votre maudite idée de prendre ce giaour pendant son sommeil, qui est la cause de tout ceci, s'écria le Thorbaschi frappant la terre du pied avec colère. Si la galère était entrée, dès son arrivée, dans le port, il ne se serait pas échappé une fourmi.

— Qu'importe, dit l'Odabaschi, le principal était de le tenir; car, sans cela, nous n'aurions jamais remporté la victoire.

— Mes frères d'armes sont sauvés! s'écria Flamming plein de joie; je ne crains plus rien pour moi.

Tout-à-coup, on entendit retentir au-dehors une voix de femme, dont les accens, qui exprimaient la terreur, devenaient à chaque instant plus distincts; elle laissait échapper ces mots : Flamming! Flamming! sauve-toi!... les ennemis sont partout! et Dionée se précipita dans la salle. L'Odabaschi se saisit aussitôt d'elle, comme le tigre d'une gazelle, et la belle Grecque,

apercevant le chevalier enchaîné, tomba évanouie dans les bras de son ravisseur.

Léontaras s'approche vivement de l'odabaschi; arrêtez! lui dit-il d'une voix tremblante, cette fille est ma fiancée.

— Qu'elle soit ce qu'elle voudra, s'écria le Turc; elle est à moi maintenant. C'est pour elle que ce giaour m'a maltraité; et il faut, avant qu'il ait quitté ce monde, qu'il me voie dans ses bras. Après cela, tu pourras l'épouser, si tu veux.

— Je réclame la promesse que tu m'as faite, lorsque je t'ai délivré de ta prison, Thorbaschi ! s'écria Léontaras, dont la frayeur croissait avec la rage; mais le Thorbaschi lui tourna le dos.

— Tu es bien stupide, lui dit le receveur, d'imaginer qu'un Thorbaschi prisonnier et un Thorbaschi libre, ne sont pas deux personnes différentes; le second n'est nullement obligé de tenir les promesses du premier.

— Ainsi, on m'a trompé, dit Léontaras, en grinçant des dents. Malédiction sur ma

folie! Mais dût-il m'en coûter la vie, je ne céderai pas Dionée à ces barbares!

A ces mots, rassemblant toute sa résolution, il se jeta sur l'Odabaschi, le renversa d'un coup dans la poitrine; et lui arrachant la jeune fille évanouie, il la prit dans ses bras et gagna la porte de la salle. Mais le Turc se releva plus promptement qu'il ne l'avait espéré; porta la main sur sa ceinture, et poursuivit le Grec, son handjar à la main. Celui-ci ne tarda pas à tomber sur le seuil de la porte, avec son charmant fardeau, qu'il couvrit de sang.

— Que se passe-t-il ici? s'écria une voix tonnante; et un Turc, richement vêtu, parut tout-à-coup. Sa main gauche reposait sur la poignée de son sabre, enrichie de pierreries, et sa droite jouait avec les cordons de son tespi, dont les boules, symbole des différens noms de Dieu, étaient autant de grosses perles. Un lion, auquel les dents avaient été limées, était à ses côtés: derrière lui, se montrait une troupe en armes.

— Le Capoudan-Pascha! s'écrient tous les Turcs effrayés, en se prosternant jusqu'à terre.

—Qui a frappé cet homme? demanda le Capoudan d'une voix sombre, en montrant Léontaras qui rendait le dernier soupir. Tous gardèrent le silence. L'amiral se baissa, arracha le handjar de la blessure du mourant, et ses regards, parcourant tout le cercle, s'arrêtèrent sur le fourreau vide qui pendait à la ceinture de l'Odabaschi.

— C'est toi! s'écria-t-il avec fureur: quels étaient tes motifs?

Les Turcs gardèrent de nouveau le silence; mais Flamming se soulevant sur sa couche, lui cria: — L'Odabaschi voulait faire violence à cette fille, et ce Grec la sauver.

— Qui parle là? demanda le Capoudan-Pascha, et il s'approcha de Flamming.

— Le chevalier de Saint-Jean, Paul de Flamming, répondit celui-ci avec orgueil.

—Un chevalier de Saint-Jean? s'écria le

Capoudan-Pascha. Je viens d'apprendre à les connaître. Ce sont de braves guerriers, avec lesquels il y a plaisir à se battre. Qui t'a lié de la sorte?

— Ces Turcs, répondit Flamming; ils m'ont surpris dans le sommeil.

— Ce sont là de vos faits d'armes à vous autres musulmans, s'écria le pacha irrité; qu'on détache ce chevalier!

Les Turcs obéirent.

—Vous avez commis mille rapines, leur cria-t-il d'une voix terrible, et compromis mon autorité dans cette île; et tandis que vous ne songiez qu'à exercer vos exactions sur des gens sans armes, vous laissiez échapper un navire rempli de chrétiens armés. Conduisez ces hommes en prison, dit-il à sa suite. Je prononcerai aujourd'hui sur leur sort.

Les chaînes de Flamming tombèrent, et il s'approcha du Capoudan-Pascha, tandis que les janissaires emmenaient les deux Baschis, et que l'on emportait le corps de Léontaras.

— Je te remercie de ta clémence, lui dit-il, et je te prie de fixer ma rançon.

— Ta demande est prématurée, répondit le Capoudan-Pascha; et l'examinant avec complaisance : — On ne laisse pas aller des jeunes gens comme toi, surtout dans une guerre où à peine une main est détachée, qu'elle empoigne de nouveau le sabre. Dès que Candie sera prise, je t'emmenerai à Stamboul, et je te présenterai au Grand-Seigneur, pour qu'il voie à quels gens nous avions affaire. Jusque-là, tu demeureras à ma suite.

— Renvoie du moins cette jeune fille à son parent, le Grec Lambro Canzoni de Cérigo, à qui elle a été enlevée, dit d'un ton suppliant Flamming, en montrant Dionée qui tomba à genoux.

— Cette fille? s'écria le Capoudan-Pascha en l'examinant avec un œil de connaisseur; non, elle est belle; je la garde pour mon harem.

— Grand Capoudan-Pascha, dit Dionée d'une voix touchante, que la frayeur ren-

dait moins timide, tu as montré déjà tant de noblesse; achève ton ouvrage, renvoie-moi à mes parens : je prierai Dieu tous les jours qu'il te couronne de joie et de bonheur, et te donne la victoire sur tes ennemis.

— Les prières des infidèles ne sont pas des prières, mais des erreurs, répondit gravement le Pascha en citant un passage du Coran. Il fit un signe, et plusieurs esclaves accoururent, portant des coussins brodés d'or et de soie. Il prit place, porta à sa bouche la pipe qu'on lui présenta, et se mit à fumer assez long-temps avec un grand calme, sans que sa suite osât troubler le silence par le plus léger soupir. Le lion, couché à ses pieds, ronflait paisiblement.

L'Aga qui avait emmené les prisonniers, revint parler à l'oreille de son maître. Pour toute réponse, le Capoudan-Pascha secoua négativement la tête, et fit de la main un léger mouvement horizontal de gauche à droite. L'Aga se prosterna profondément, croisa ses bras sur sa poitrine, porta l'une

de ses mains à son turban, en signe d'obéissance, et quitta la salle.

Quelques momens après, on entendit retentir au-dehors l'ezann de l'iman, qui suivait en tous lieux le dévôt Pascha; il appelait à la prière du lever du jour:—Oh! grand Dieu! disait-il, il n'est pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète! Venez à la prière, venez au temple du salut; prier est meilleur que dormir. Dieu est grand, et il n'est pas d'autre dieu qu'Allah!

Le Capoudan-Pascha déposa aussitôt sa pipe, et se leva. Un esclave lui présenta une aiguière d'or, ornée de pierres précieuses; tandis qu'un autre lui versait de l'eau sur les mains, d'un vase du même métal. Le musulman fit ponctuellement le nombre d'ablutions légales, depuis l'index jusqu'au coude, et se retira dans un cabinet voisin, pour y dire solitairement son ricat. Aucun de ses serviteurs n'osa le suivre; le lion seul se leva, et le rejoignit lentement.

CHAPITRE IV.

— Ma dernière espérance est donc éteinte, dit tristement Flamming en jetant un regard plein de pitié et d'amour sur la pauvre Dionée. Celle-ci était restée à genoux, les mains jointes, ses beaux yeux inondés de larmes, et le sein agité par une inquiétude cruelle. — Que fais-je? s'écria-t-il tout-à-coup avec une fureur concentrée; je pourrais exterminer ce Turc, et me faire déchirer par ces barbares; mais que deviendrait la pauvre Dionée, qui perdrait en moi son protecteur! Ah! la mort semble redoutable, lorsqu'il faut abandonner

un objet chéri. Si mon cœur était libre, je renoncerais à la vie plutôt que de me laisser honteusement traîner comme esclave, dans la superbe Constantinople.

— Ullaloh! ullaloh! entendit-on retentir devant la porte de la salle, avec des mugissemens aigus, assez semblables à ceux d'un troupeau de chacals. Place, place aux saints derviches! s'écriait la suite du Pascha, en se reculant respectueusement devant trois visages jaunâtres, terminés d'un côté par de hauts bonnets pointus, et de l'autre par de longues barbes noires. Ils s'avancèrent hardiment jusqu'aux riches coussins du Pascha, s'y assirent sans façon et attendirent son retour.

Il parut enfin, accompagné de son lion. Les derviches se levèrent, le saluèrent solennellement, et l'un d'eux commença une danse sacrée, en pivotant avec une rapidité extraordinaire sur un de ses pieds, de manière à ce que sa longue robe, gonflée par l'air qu'il agitait, formât un énorme

volume, tandis que les deux autres l'accompagnaient en battant la mesure, et en répétant un chant discord. Le lion ne parut pas prendre goût à ce spectacle. Il frappa de ses griffes le plancher de la salle, d'une telle force, qu'il en fit voler les éclats, et ses rugissemens firent retentir la voûte. Mais le Pascha, qui contemplait avec dévotion cette danse religieuse, posa sa main sur la tête de l'animal, qui se coucha aussitôt à ses pieds.

Cependant, l'un des derviches s'était approché du lion avec précaution, et lui avait offert une pièce de viande. L'animal l'engloutit avec voracité, et quelques momens après, il bailla, étendit ses larges pattes, et mourut.

—Que vois-je! s'écria le Pascha, et son cimeterre brilla au-dessus de la tête du derviche. Mais aussitôt, le second de ces religieux tirant un poignard de sa robe, le frappa si vigoureusement, qu'il retomba sur les coussins de soie, inondés de son sang.

— Vengez ma mort! s'écria le Pascha expirant, et vingt sabres furent aussitôt tirés pour obéir à ses dernières paroles.

— Arrêtez! s'écria le meurtrier, tenant dans une main le poignard sanglant, et levant de l'autre un parchemin revêtu d'un large sceau; arrêtez, au nom du Grand-Seigneur! Le Capoudan-Pascha a été exécuté par son ordre : voici le hatti-schérif de l'ombre de Dieu*! Je suis le capidschi-baschi.

— Le capidschi-baschi! murmurèrent quelques-uns de la suite, en s'éloignant avec terreur de cet homme redoutable. Mais les plus hardis s'écrièrent avec colère : — Malheur au padischa qui fait périr sans ordre de l'uléma, le plus brave pascha de l'armée! et leurs sabres le menacèrent de nouveau.

— Le padischa a consulté l'uléma! s'écria le capidschi-baschi : voici le feftah du mufti.

* *Zill-Ullah*, un des surnoms du Grand-Seigneur.

— Lis-le, si tu veux qu'on te croie, s'écria l'aga des janissaires. Le capidschi-baschi lui tendit le second parchemin, et l'aga lut :

« Que doit-il arriver au pascha qui, par « lâcheté ou trahison, laisse une impor- « tante forteresse dans les mains des infi- « dèles, méprise les ordres de la Porte, et « porte, par orgueil, une fourrure de re- « nard noir, ce qui n'appartient qu'au « Grand-Seigneur?

« Qu'il meure! que sa voix s'éteigne « dans la communauté des fidèles, car Al- « lah est tout-puissant!

« Le pauvre émir,

« MAHMOUD ABDALLAH. »

Un silence profond régna dans toute l'assemblée. L'aga baisa respectueusement cet arrêt de mort, le rendit au capidschi-baschi, remit son sabre dans le fourreau, et dit : — Qu'Allah soit loué, ainsi que son prophète Mahomet et son ministre visible

sur la terre, le Grand-Seigneur! Te plaît-il, très puissant capidschi-baschi, de recevoir les trésors du criminel condamné, pour les remettre dans les caisses impériales, ton esclave est prêt à te les livrer.

Le capidschi-baschi baissa la tête en signe d'adhésion, et sortit majestueusement. L'aga et la suite du Capoudan-Pascha sortirent avec lui.

Flamming et Dionée demeurèrent auprès du général expirant et du cadavre de son dernier ami, le lion fidèle. Le Capoudan-Pascha s'efforça de se relever, plaça sa main gauche devant sa plaie saignante, et de la droite, fit signe au jeune homme d'approcher.

— Ote cet anneau de mon doigt, chrétien, lui dit-il en balbutiant, conserve-le en souvenir d'un homme qui te voulait du bien,..... et retourne dans ta patrie. Ton bras vaillant me vengera de ces despotes..... qui récompensent de loyaux services par des coups de poignard.....

Flamming prit l'anneau, sur lequel étin-

celaient des diamans d'une grosseur démesurée, et lui demanda avec émotion : — Infortuné, ne puis-je rien pour toi?

— Tourne-moi la tête vers la Mecque, dit l'agonisant avec un râlement pénible, en rassemblant ses dernières forces pour montrer du doigt la partie du ciel sous laquelle se trouve la sainte Caaba.

Flamming obéit. Le Capoudan-Pascha le regarda encore une fois d'un air reconnaissant, retomba sur les coussins, ferma les yeux, et mourut.

Le vieux Lambro Canzoni arriva dans la salle, au moment où il rendait le dernier soupir.

— Les saints soient bénis! je vous trouve enfin, dit-il; suivez-moi promptement; je sais un moyen de vous sauver.

Il entraîna Flamming et Dionée dans une salle voisine, ouvrit une porte cachée, et leur fit descendre quelques marches de pierre.

— Ne craignez-vous pas que nous rencontrions nos ennemis mortels, les deux

baschis, que la mort du Capoudan-Pascha aura sans doute délivrés? demanda Flamming, craignant le danger une fois en sa vie, parce qu'il ne songeait qu'au salut de Dionée.

— Les malheureux ont vécu, répondit Lambro. Quand on les emmena dans la prison, les janissaires murmurèrent, et menacèrent de les délivrer. La chose ayant été rapportée au Pascha, il les fit décapiter sur l'heure. Leurs têtes sont déjà plantées sur la porte de la citadelle.

Flamming, saisi d'horreur, garda le silence. Ils s'avançaient toujours dans la galerie souterraine. Bientôt ils revirent la lumière du jour; ils se trouvaient dans une caverne, placée sur le bord de la mer, à l'entrée d'une petite anse. Une corvette s'y trouvait à l'ancre.

— Ce bâtiment porte pavillon gênois, dit Lambro, c'est le seul que les Turcs respectent en ce moment. Votre passage est déjà payé auprès du patron; il vous conduira en Sicile, et vous débarquera à

Noto, d'où vous pourrez facilement regagner Malte.

— Que Dieu vous récompense! s'écria Flamming surpris. Voici ce qui s'appelle secourir dans le danger, mon vieil ami. Je n'ai rien à vous donner en échange d'un si grand service, que cet anneau; prenez-le en signe de ma reconnaissance, et en souvenir de votre généreuse action.

— Vous ne savez pas ce que vous m'offrez, sire chevalier, dit Lambro en repoussant le présent que Flamming voulait lui faire. Avec chaque pierre de cet anneau, vous pourriez acheter une comté d'Allemagne. Mais ce n'est pas avec des présens que l'on récompense Canzoni d'avoir fait son devoir de chrétien; si vous vous croyez mon débiteur, acquittez-vous par la fidèle protection que vous accorderez à la pauvre fille de ma sœur.

— Quoi! Dionée m'accompagne? demanda Flamming étonné.

— Je n'y consens qu'à regret, répondit Lambro avec franchise; mais je cède à la

nécessité. Dionée est belle, elle a joué un rôle trop important dans les évènemens de cette journée, pour ne pas attirer les regards des Turcs. Elle est aussi peu en sûreté ici qu'à Chios. Je la confie à votre honneur de chevalier, et je suis sûr que vous ne trahirez pas ma confiance.

—Non, je ne la trahirai pas, mon père, s'écria Flamming ému, en serrant affectueusement la main que lui offrait le vieux Grec. — Adieu ! vis heureux !..... Viens, Dionée; viens, ma sœur!

Et il gagna le vaisseau d'un pas rapide, emmenant la jeune fille baignée de larmes. Le vieux Lambro, demeuré seul, fit le signe de la croix, et s'écria avec ferveur : — Que le bon Dieu vous bénisse, et que son ange gardien protège votre fuite!

CHAPITRE V.

A son retour à Malte, Flamming trouva dans son cabinet, le Grand-Maître, pâle, amaigri et le visage sillonné par des soucis rongeurs. Le vieillard le regarda d'un œil éteint, et lui dit d'une voix sévère : L'ordre vous est redevable de ce que vous avez fait à Cérigo; mais vous avez à vous justifier d'une accusation grave avant qu'il soit question de récompense.

— Je reconnais, à cet accueil sévère, la main de mon ennemi Paolo, répliqua Flamming; mais je prie Votre Altesse d'écouter le chevalier de Montauban avant que de

me condamner ; il fut témoin du dernier attentat de ce misérable incorrigible.

— Comment peux-tu te montrer si cruel, Paul, dit le Grand-Maître douloureusement affecté. Je te pardonne, car tu ne soupçonnes pas à quel point tu déchires mon cœur. J'ai entendu Montauban, et Paolo gémit dans un cachot. Mais ses attentats ne vous justifient pas d'avoir vécu publiquement avec une jeune Grecque que vous avez enlevée, ajouta sévèrement Lascaris. Qu'est devenue cette fille infortunée?

— Elle est ici, répondit Flamming avec calme.

— Ici! s'écria le Grand-Maître plein de colère, et vous osez me le dire! Je puis pardonner des faiblesses humaines; mais l'audace du coupable provoque ma justice.

— Le calme de mon âme doit vous prouver mon innocence, dit Flamming. Accordez-moi quelques momens d'attention, et je vous prouverai que je n'ai pas mérité ces cruels reproches.

— Parle donc, mon fils, dit le Grand-Maître d'une voix faible, et que Dieu permette que je puisse te pardonner.

Et Flamming raconta, avec toute la force que donne la vérité, ce qui lui était arrivé.

— Et quels sont tes desseins maintenant? demanda le Grand-Maître, qui avait écouté ce récit avec une émotion visible.

— Je ferai mon devoir, répondit Flamming; il m'ordonne de renoncer à Dionée, de souffrir et de mourir.

— Pour me prouver que cette résolution est sérieuse, chevalier, dit tout-à-coup le Grand-Maître avec une froideur glaciale, je vous ordonne de conduire sur l'heure cette jeune fille dans le monastère des Joannites de Saint-Jean, et j'exige votre parole que vous ne lui parlerez, que vous ne lui écrirez, et que vous ne la verrez pas, sans ma permission.

Flamming joignit les mains effrayé, et regarda quelques momens, d'un air de douleur, ce vieillard inflexible. Puis s'appro-

chant lentement : — Je promets de vous obéir, dit-il. A ces mots, il posa sa main dans celle du Grand-Maître, la baisa, et s'éloigna, après s'être incliné avec respect.

— Cette épreuve a été cruelle, dit Lascaris ; mais l'or me semble pur. Dieu de pitié, fais que je le rende heureux !

CHAPITRE VI.

Flamming revenait, par une soirée sombre, du monastère des Joannites, où il avait déposé l'inconsolable Dionée, et reprenait la route du palais du Grand-Maître, sans remarquer qu'une longue figure, enveloppée d'un manteau, le suivait de loin.

Son chemin le conduisait par la ruelle dont la vue réveillait en lui tant de souvenirs, et il se trouvait déjà vers le milieu de ce passage, lorsqu'un autre personnage, couvert également d'un manteau, se présenta devant lui. L'inconnu se débarrassa de son vêtement incommode, et tira son épée: c'était Paolo.

— Arrête, Flamming! dit-il avec un sang-froid menaçant. Cette place boira ton sang ou le mien, ce qui m'est assez indifférent.

— Eloigne-toi, malheureux! s'écria Flamming, et il tira son épée pour se défendre. Si j'avais voulu te perdre, je l'aurais pu depuis long-temps; mais je respecte en toi notre digne Grand-Maître. Tu n'as aucune raison pour me provoquer, car Dionée gémit dans un cloître, et les lois me défendent d'ailleurs de me mesurer avec un coupable.

— Cette fois, tes beaux discours ne te sauveront pas, dit Paolo avec rage. Toi et ton digne Grand-Maître, vous avez espéré m'enterrer, moi et mon amour, dans une captivité éternelle; mais le pauvre Paolo a encore des amis, et c'est grâce à leur secours qu'il vient s'offrir à toi, comme le noir fantôme devant Brutus, la nuit de sa défaite. Ces amis sont plus nombreux et plus puissans que ton Grand-Maître ne pense, et vous ne tarderez pas à trembler devant eux.

— Trève de bravades, misérable! s'écria Flamming enfin courroucé, agis plutôt en homme, et comme ta conscience te dit de le faire.

— Oui, j'agirai; défends-toi, Flamming, cria Paolo se jetant sur lui avec fureur. Mais tout-à-coup, un troisième personnage se jeta entre les combattans. — Le Grand-Maître, s'écrièrent-ils tous deux, et ils demeurèrent pétrifiés.

— Caïn, homicide Caïn, pourquoi persécutes-tu mon pieux Abel? dit le vieillard à Paolo d'une voix terrible.

— Je suis perdu! s'écria celui-ci; mon destin m'appelle à tout tenter: cours donc enfin à la vengeance, cœur ulcéré, avant que tu sois frappé de la foudre!

Il s'échappa plein de rage. Flamming, effrayé des paroles sinistres qu'il avait prononcées, regarda le Grand-Maître avec étonnement; mais celui-ci s'appuyant sur lui, lui dit à voix basse; — Ramène-moi au palais, mon fils; je sens que mes forces m'abandonnent.

CHAPITRE VII.

Le bruit des tambours, le retentissement des trompettes, mêlés aux coups de feu, réveillèrent Flamming dès le lever de l'aurore. Il s'élança à la fenêtre. La garde du Grand-Maître se rangeait en bataille devant le palais, les chevaliers accouraient un à un, vers la place du rassemblement, et le cri de « rebellion ! » retentissait de toutes parts.

Flamming endossa promptement son armure, et se rendit en toute hâte, dans la salle du chapitre. Le Grand-Maître s'y trouvait déjà, assis sur son trône; quel-

ques chevaliers l'entouraient et le vieux drapier parcourait la salle à grands pas.

— Ces misérables ont bien choisi leur temps! s'écriait-il. Toutes nos forces sont disséminées devant Candie, ou croisent dans les mers contre les barbaresques, et ils ont espéré qu'ils auraient bon marché de l'ordre.

Le vieux Wulf entra, couvert de sang.

— Les rebelles se sont emparés du château Saint-Elme, dit-il. Ils avaient surpris une sentinelle; et les postes ont été égorgés.

— Oh! Malte! s'écria le Grand-Maître d'une voix touchante, est-ce donc là la récompense de mes soins paternels.

— Mais, caporal, dit le drapier, qui sont donc enfin ces misérables qui taillent ainsi de la besogne au bourreau de l'ordre?

— A ce que j'ai pu voir, répondit Wulf, ce sont des prisonniers turcs, des esclaves des galères, et quelques-uns de nos soldats de marine qui ne valent guère

mieux. A cela, il peut s'être joint quelque canaille de l'île, car la troupe est assez forte et peut s'élever à environ six cents hommes. Un prêtre est à leur tête, et si je ne savais que messire Paolo est au cachot, je jurerais que je l'ai vu dans cette bande.

— Il n'est pas possible, s'écria le drapier; ce serait le démon en personne!

— David, David! s'écria le vieux Lascaris, en s'arrachant ses cheveux blancs!

Le chevalier de Montauban arriva à son tour, couvert de sang et de poussière. — Les rebelles ont arraché la bannière de l'ordre, et arboré un étendard vert avec un croissant d'argent! s'écria-t-il. Ils tournent les canons vers la ville. Faites de promptes dispositions, Excellence, ou l'ordre est entièrement perdu!

— Wulf, fais fermer toutes les portes du palais, dit le drapier. Que personne n'entre ou ne sorte sans un sauf-conduit de l'ordre. Tous les chevaliers qui se trouvent à La Valette, sont-ils rassemblés?

— Oui, ils sont tous là, répondit Montauban, en regardant par la fenêtre. Mais on n'en compte pas quarante, et hors les gardes du Grand-Maître, nous n'avons pas un soldat.

Un coup de canon, parti du château Saint-Elme, se fit entendre, et une croisée de la salle, frappée par le boulet, tomba en mille pièces.

— C'est là le salut de mon enfant, s'écria le Grand-Maître presque égaré; je veux lui répondre. Saisissant avec délire, la bannière de l'ordre qui flottait dans un coin de la salle, et l'élevant de sa main gauche, il tira son épée : rangez-vous à ma suite, frères chevaliers! Allons assiéger le château.

— Non, digne Grand-Maître, dit le drapier qui commençait à soupçonner l'horrible vérité, permets que je commande l'assaut. La tête doit conseiller, et les membres agir. Si mes prières ont encore quelque accès près de toi, tu demeureras dans ce palais; tandis que

nous irons combattre, sous la garde de Dieu.

— Va, mon vieil ami, et que tous les saints te conduisent, répondit le Grand-Maître, retombant épuisé sur son siège.

— En avant, mes frères, s'écria le drapier en prenant la bannière; et les chevaliers s'élancèrent sur ses pas, l'épée à la main.

Le Grand-Maître demeura seul dans la vaste salle, sous le dais de pourpre, et renversé sur son fauteuil doré. Le vieillard pleurait amèrement, et priait avec ferveur.

CHAPITRE VIII.

Le drapier passa en revue, devant le palais, sa petite troupe de fidèles. Elle se composait de cinquante chevaliers, et d'environ deux cents hommes de la garde du Grand-Maître, bien disposés à le seconder. Environ soixante soldats d'un régiment de l'ordre, s'étaient joints à ses défenseurs.

—Je vous confie la bannière de Malte, Montauban, dit le drapier. Vous escaladerez le premier bastion avec les plus jeunes chevaliers et la moitié de nos trabans. Dès que vous serez engagé avec

l'ennemi, j'attaquerai sur un autre point. Saint-Jean est notre cri de guerre. Songez à vos sermens, frères chevaliers. Soldats, songez à votre devoir, et en avant! à la grâce de Dieu!

Les deux troupes se partagèrent. Montauban, ayant Flamming auprès de lui, s'avança vers le bastion, sans tirer un coup de feu, et l'escalade commença. Les jeunes chevaliers et les trabans animés par l'exemple de leurs chefs, s'élancèrent à leur suite avec ardeur. Les rebelles se défendaient avec le courage du désespoir; et bientôt le vieux Wulf, atteint d'un coup de mousquet, tomba dans son sang. Une batterie de fauconneaux tonnait du haut de l'ouvrage principal, et un boulet vint frapper le brave Montauban. — Marchez par dessus mon corps à l'ennemi, s'écria-t-il en mourant. Flamming prit la bannière qu'abandonnait sa main défaillante, et s'élança plein de fureur sur le rempart, où il la planta vigoureusement, tandis que son épée moissonnait autour

de lui, tous ceux qui tentaient de l'arracher. Tout-à-coup on entendit retentir sur une autre partie du rempart les cris de St.-Jean! Jésusalem et St.-Jean! Les rebelles effrayés, se mirent à fuir de tous côtés.

Flamming sauta du rempart, dans le bastion. Sa troupe le suivit, et la mêlée commença avec une horrible furie. Le drapier avait pénétré, de son côté, dans le bastion, et les rebelles, se voyant entourés de toutes parts, jetèrent bas les armes et crièrent merci. Le drapier les fit garrotter deux à deux, et transporter au château San Emmanuel.

—Bien commencé! cria-t-il à Flamming. Maintenant il faut marcher sur le château: mais où est votre capitaine, sire de Flamming.

— Il a payé cette victoire de sa vie, répondit tristement le jeune homme. Montauban est demeuré couché au pied du rempart que nous avons escaladé.

— Prenez sa place, et qu'on apporte les échelles! reprit le drapier, avec

sang-froid d'un vieux guerrier. Il faut que ces scélérats nous payent le sang du brave chevalier.

Les échelles furent dressées, et les chevaliers commencèrent à les franchir. Tout-à-coup un cri d'effroi retentit sur le rempart, et un drapeau blanc flotta dans les airs. Un prêtre parut sur la muraille, et s'écria que les assiégés demandaient à capituler.

— Capitulez avec Satan, pour la réception de vos âmes, lui cria le drapier; quant à vous, il faut vous rendre à merci.

— S'il faut mourir, s'écria le prêtre en arrachant le drapeau blanc, nous ne mourrons pas sans avoir vendu chèrement nos vies! Et presqu'en même temps, le rempart se couvrit de gens armés, qui tirèrent encore quelques coups de mousquet parmi les assaillans.

— En avant frères, dit le drapier; que pas un de ces misérables n'échappe!

Le drapeau blanc reparut sur la muraille, et les assiégés annoncèrent qu'ils

allaient se rendre. En effet, le pont s'abaissa, et l'on vit le reste des rebelles à genoux dans la cour du château. Le prêtre était seul debout au milieu d'eux, un pistolet dans chaque main, qu'il déchargea avec rage sur les chevaliers, mais il n'atteignit personne.

— Jetez à bas ce misérable! dit le drapier. Un trabant fit feu, et le prêtre tomba sur le pavé, la tête fracassée.

— Grand Dieu! un serviteur de la parole, s'écria Flamming.

— Ce n'était pas un prêtre, dit un vieux chevalier en examinant le cadavre. Je le reconnais maintenant! Il s'échappa, étant encore novice, de son cloître, passa en Turquie, et ayant été pris comme renégat sur un vaisseau de la Porte, l'ordre le condamna aux galères. Il n'a sans doute pris cet habit que pour obtenir du crédit sur l'esprit de ses compagnons.

— Mais où est donc ce misérable Paolo? demanda le drapier, en regardant autour de lui.

— Je l'ai vu sur la tour du nord, dit un des prisonniers. Il est sans doute mort à présent, car il jurait qu'il ne survivrait pas à la reddition du château.

— Je veux chercher ce malheureux, dit Flamming.

—Toi! reprit le drapier. Non, non, mon fils, j'irai moi-même.

Et le drapier monta la tour, accompagné de deux chevaliers. Il trouva Paolo sur la plate-forme. Ses regards étaient arrêtés sur un poignard qu'il tenait à la main, et qu'il leva pour se percer. Mais le drapier se jeta sur lui, le lui arracha, et les chevaliers lui lièrent les mains derrière le dos avec leurs écharpes.

— Cruels! s'écria Paolo, vous voulez donc m'empêcher de mourir.

— Si je n'écoutais que mon sentiment, je te ferais poignarder sur l'heure, misérable, dit le drapier; mais puisque tu es chrétien, je ne veux pas prendre sur moi de t'envoyer en enfer sans que tu te sois confessé et que tu aies reçu l'absolution.

Qu'on l'emmène avec ses dignes camarades !

Et le malheureux Paolo fut entraîné, malgré ses cris, avec les autres prisonniers.

CHAPITRE IX.

L'enquête contre les rebelles était terminée, trois des chefs furent pendus, et les prisonniers turcs ainsi que les esclaves des galères, resserrés plus étroitement. Les autres furent absous par le chapitre de l'ordre, et le sort de Paolo fut remis à la décision du Grand-Maître qui arrivait d'un voyage qu'il avait été faire à Rome.

Ce fut peu d'heures après son retour, que le drapier entra dans la chambre de Flamming. Il le trouva assis auprès d'une table, la tête penchée sur une de ses mains, et les yeux fixés sur la devise de

la rose de mariage que lui avait donnée Dionée. Le jeune chevalier tendit la main au vieillard, et la lui serra cordialement.

— Es-tu malade, mon fils? lui dit le drapier en prenant place auprès de lui.

Flamming garda le silence. Le drapier aperçut la rose, la prit et lut la devise. — Je connais cet usage grec et... ta maladie, dit-il. Tu suivrais volontiers le conseil que donne cette devise, mais tes vœux s'y opposent. Ne te souvient-il plus de ce que tu disais, lorsque tu pris l'habit, sans vouloir écouter mes conseils : Tu le veux, m'écriai-je, que Dieu te préserve d'un repentir tardif!

— Je sais tout ce qu'on peut me dire là-dessus, vénérable frère, dit Flamming impatient; je sais que le repentir que j'éprouve est une faute nouvelle, et je me soumets à toutes les pénitences que l'ordre m'imposera. J'espère qu'une mort prochaine....

— Voilà bien l'égoïsme de la jeunesse, s'écria le vieux frère, qui, dans la fleur de

la vie, ne desire que la mort, parce qu'elle n'a pas le courage de supporter ses souffrances ! N'as-tu donc pas d'autres devoirs à remplir auprès de tes semblables ? Le seigneur de la vigne t'a-t-il confié une livre pour la garder seul ? Ne dois-tu pas la faire profiter pour le bien de tes frères ?

— Vous avez raison mon père, s'écria Flamming. Je connais mes devoirs, je les remplirai non pas seulement en souffrant avec résignation, mais en agissant avec courage. Envoyez-moi là où il y aura à combattre pour le bien de la chrétienté, et vous n'aurez qu'à vous louer de moi.

— Je t'écoute avec plaisir, dit le drapier, tu es tel que je le pensais ; un homme plein de faiblesses, mais énergique, bon et sincère comme on l'est peu. Pardonne-moi mes reproches. J'ai voulu sonder ta plaie avant que d'y appliquer le topique. Tu vas me suivre chez le Grand-Maître, où tu verras comme il punit et comme il récompense. Mais, comme il veut auparavant que tu connaisses les motifs qui

l'ont fait agir, et la cause de sa longue clémence pour un grand coupable, il me charge de te remettre ce paquet de lettres: il est scellé de ses armes. Je n'en connais pas moi-même le contenu; mais je le soupçonne. Il t'ordonne de le décacheter toi-même en ma présence, puis de le refermer avec ton sceau, et de me le remettre après l'avoir lu. Ce que ces lettres t'apprendront doit être sacré pour toi; le Grand-Maître défend que tu en parles à qui que ce soit, fût-ce à lui-même: à ces conditions, il te permet de rompre ce cachet.

Flamming brisa le scel sans hésiter, et lut les lettres suivantes, écrites les unes en langue turque, les autres en allemand.

Ire LETTRE TURQUE.

AJESHA, ODALISQUE DU KISSLAR-AGA A STAMBOUL, A PAOLO LASCARIS.

. . . . . 1638.

« Soleil de mes yeux, source de mon « bonheur, étoile de mes desirs! comment

« as-tu pu affliger la pauvre Ajesha par « une si longue absence ? J'ai mouillé de « mes larmes, pendant neuf longues nuits, « ma couche solitaire ; attendant, de mo- « ment en moment, ta présence bienfai- « sante, et payant sans cesse mon erreur « par de nouvelles larmes. Comme la prai- « rie desséchée soupire pour une pluie « d'orage, comme la rose soupire pour « son amant le rossignol *, Ajesha soupire « pour toi, ô homme incomparable !

« Peut-être la douce nouvelle que j'ai à « t'apprendre, te ramenera plus tôt sur « mon sein. Je porte en moi le germe d'une « tendre vie. Dis-moi, n'éprouves-tu pas, « à ces mots, un feu nouveau pour ton « Ajesha ? Ne crains rien pour les suites de « ma situation. Si tu ne peux réussir à me « tirer des mains de l'eunuque noir que je « nomme mon maître, la surveillante des « Odalisques est mon amie, et elle m'aidera

* Les amours du rossignol et de la rose, sont une fable orientale bien connue. *(Le Trad.)*

« volontiers à tromper ce vieillard jaloux.

« Oh! viens encore dans cette nuit, fais « que je ne la passe pas solitaire! Tout est « disposé: tu n'auras plus rien à craindre. « La femme juive qui te porte cette lettre « me dira ta réponse.

« Tu viendras, n'est-ce pas, lumière de « ma vie! Aujourd'hui. Ajesha est sûre « que tu n'as plus rien à lui refuser. Oh! « tu viendras, sans nul doute. »

IIe LETTRE TURQUE.

LE CAPI-AGA DU HAREM DE SA HAUTESSE, ALI-MUSTAPHA, A PAOLO LASCARIS.

. . . . . 1638.

« Tu as peut-être déjà oublié, Franc, « ce que tu m'as promis, il y a deux lu- « nes, dans l'Atméïdan, sous les Tophaï- « ques des trois Arnautes, qu'Allah mau- « disse! Le vieux Ali-Mustapha ne t'a pas « oublié, et il te renvoie cette lettre, qu'il « a surprise dans les mains de ta messagère

« d'amour, afin que tu ne t'exposes plus à « laisser ta tête sur le mur du sérail. Le « sort de ta bien-aimée Ajesha a bien « changé depuis cette lettre. Le Grand- « Seigneur, qu'Allah conserve et bénisse, a « daigné venir visiter son indigne esclave, « le Kisslar-Aga : il a vu sa belle Ajesha, « et elle a trouvé grâce devant ses regards « lumineux. Il l'a fait aussitôt porter dans « son harem, où elle remplacera la jeune « Cadin aux yeux noirs, qui est allé dernière- « ment rejoindre les Houris. J'apprends « aujourd'hui qu'Allah a béni son ventre, « ce dont Sa Hautesse a grande joie ; et, « comme l'héritier du trône, sultan « Mahmoud, est d'une santé délicate, il « se pourrait qu'avant un an, Ajesha de- « vînt sultane Hasseky.

« Tu vois, Franc, qu'elle est perdue pour « toi à jamais. Je te dis, pour te consoler, « qu'elle a bientôt oublié le chagrin qu'elle « éprouvait de se voir séparée de son « amour; je l'ai vue très tendre et pleine de « joie dans les bras du Grand-Seigneur,

« ce que je trouve aussi fort naturel. Tu te
« consoleras sans doute aussi vite qu'elle,
« car on retrouve d'autres beautés, aussi
« bien dans ce pays où règne la vraie foi,
« que dans toute la terre.

« Au reste, si mes conseils ont quelque
« poids auprès de toi, je t'engage à quitter
« Stamboul au plus vite. Le Musulman
« est inexorable pour tout ce qui regarde
« son harem. Il est vrai que, pour ton
« salut et pour le mien, j'ai fait poignarder
« bien secrètement ta juive; mais la trahi-
« son ne sommeille jamais: et, si le chien
« de Kisslar-Aga venait à apprendre ton
« crime, tu serais perdu ainsi que moi.
« Brûle cette lettre en présence de mon
« muet qui te la remettra, et envoie-moi
« les cendres, afin que je puisse dormir en
« paix. Que le grand prophète t'éclaire et
« te préserve long-temps de la faux venge-
« resse de Monkir, l'ange de la nuit! »

IIIe LETTRE TURQUE.

LE MÊME AU MÊME.

. . . . . 1644.

« Si tu es encore le même qu'il y a six « années, très sage et très éclairé Grand- « Maître ; vaillant prince et glorieux père « d'un très glorieux empire, cette lettre « semblera plus douce à tes yeux, que la « plus précieuse conserve de roses à ton « palais.

« Je suis las du métier de Capi-Agi, las « des intrigues que noue sans cesse contre « moi mon vieil ennemi le Kisslar-Aga, las « d'en nouer d'autres pour lui nuire et de « craindre sans cesse le cordon de soie. « C'est pourquoi j'ai résolu de venir me « remettre sous ta protection, avec les « trésors qu'Allah a daigné répandre sur « moi.

« Il s'offre une occasion précieuse pour « mes desseins. La belle Ajesha, qui n'est « pas devenue sultane Hasseky, mais qui

« est encore l'Odalisque favorite du Grand-
« Seigneur, commence, dans deux mois, son
« pélerinage de la Mecque. Son enfant,
« Sultan Osman, dont les traits ressemblent
« beaucoup aux tiens, l'accompagnera, et
« l'on m'a nommé son Micmandar.

« Si tu croises vers ce temps entre Can-
« die et Scarpantho, notre vaisseau ne pour-
« ra t'échapper; j'aurai soin qu'un palam-
« pore blanc et noir flotte à la poupe, afin
« que tu le reconnaisses. Tu nous donneras
« la chasse, et je te promets que tu n'éprou-
« veras pas grande résistance de la part de
« nos galiongis. Tu nous prendras, et tu
« nous conduiras à Malte. Ta sagesse déci-
« dera du sort d'Ajesha et d'Osman. Pour
« moi, je ne te demande qu'un petit coin
« tranquille dans ta résidence, où je puisse
« fumer paisiblement ma chibouque, et
« humer mon scherbet, jusqu'à ce qu'Al-
« lah-le-Miséricordieux dispose de son ser-
« viteur.

« Si ce plan te convient, envoie-moi par
« le patron grec du navire qui te portera

« cette lettre, une caisse d'oranges rouges « de Malte, sinon une cassette remplie de « cette terre blanche qui ne vient que dans « votre île, et qu'on dit bonne pour les « blessures. Ne m'écris point, il pourrait « m'en coûter la vie.

« Qu'Allah t'éclaire !

IVe LETTRE TURQUE.

AJESHA A PAOLO LAŞCARIS.

. . . . . 1644.

« Près de passer le pont terrible de l'Al- « sirat, où les deux anges de la mort m'at- « tendent, j'éprouve encore le besoin de « m'entretenir avec toi, homme cruel.

« Tu as trouvé autrefois, dans mes bras, « toutes les délices de l'amour, et, en récom- « pense, tu as détruit, par un coup digne « d'un Maugrabis, tout mon bonheur sur « la terre, et tu veux m'enlever les joies du « Jannat-el-Eden, le séjour d'éternité !

« Il y a à peine sept jours, j'étais adorée « du monarque le plus puissant de la terre, « honorée par tous les croyans comme la « mère de son fils, nageant dans toutes les « jouissances, dans toutes les somptuosités; « et que suis-je maintenant par toi! La « plus misérable des mortelles.

« Je ne puis devenir ta femme. L'épouse « du commandeur des croyans s'abaisse- « rait-elle à devenir ta concubine, état que « ton peuple méprise?

« Veux-tu me renvoyer à Stamboul? De « quel front me présenterai-je à Ibrahim, « sans son enfant favori Osman, et après « avoir été si long-temps dans ta puis- « sance?

« C'est pour me faire chrétienne, et non « par amour pour moi, que tu m'as ravie. « Cette horrible vérité s'est découverte à « moi depuis que je t'ai vu, que tu m'as « engagée à abandonner la sainte loi de « l'Islamisme, pour passer à celle de ton « Messie. Ton affreux dessein était d'ense- « velir la femme de ton amour dans un

« cloître, si tu avais pu la convertir à ta foi.

« Qu'Allah me préserve de ce malheur, « ainsi que son grand prophète, qui nous « annonce, dans le Coran, que le Seigneur « précipitera, au jour du Jugement, dans « le feu éternel, tous les peuples qui croient « à l'ancienne loi.

« Pour moi, je veux m'écrier trois fois « qu'Allah est le vrai Dieu, et que Maho- « met est son prophète, c'est pourquoi je « sortirai du chemin de ta tentation et de « celui de la vie.

« Le Masch-Allah *, qui a procuré déjà « tant de bienheureux extases et de doux « sommeils aux fidèles, m'aidera à dormir « du long sommeil de la mort et à gagner « le paradis céleste.

« Tu as enlevé de grands biens à ton fils, « Lascaris, une mère tendre, un sort bril- « lant sur la terre, et peut-être un trône. « Dédommage-le par ton amour paternel, « et garde-lui les trésors du traître Ali-

* *L'ouvrage de Dieu*, nom turc de l'opium.

« Mustapha, qu'Allah a jugé. Je les ai payés
« de ma vie.

« Que ta fin soit sainte *, Lascaris! »

Ve LETTRE TURQUE.

LE GRAND-SEIGNEUR IBRAHIM 1er A LASCARIS.

. . . . . 1645.

« Le tissu de mensonges, dont tu as en-
« veloppé le conseil de ton ordre de ca-
« loyers, ne me trompe pas, Lascaris.
« L'enfant que tu m'as enlevé, n'était pas
« le fils adoptif du Capi-Aga, mais le fils
« de mon Ajesha qui vient de mourir à
« Malte, d'une façon si subite. Jusqu'à ce
« jour, je le regardais comme le fruit de
« mes entrailles; mais mon Kisslar-Aga
« m'a dévoilé une trame infernale, dont
« mon Capi-Aga a été l'agent. Je vois main-
« tenant que tu regardes cet enfant comme

* *Ahbetin hayr ola*, c'est le salut des Turcs orthodoxes envers les infidèles.

« ton fils, et que tu le retiens pour en
« faire un chrétien.

« Ainsi tu as profané, il y a six ans, avec
« une audacieuse rage, le harem du sou-
« verain des deux mondes, et tu lui as fait
« une injure qui ferait hérisser la barbe du
« dernier des Musulmans. Qu'Allah te
« maudisse! que la guerre soit désormais
« entre nous, et si le prophète bénit mes
« armes, et que tu tombes en ma puis-
« sance, ma vengeance sera terrible, comme
« le fut ton injure. »

Ire LETTRE ALLEMANDE.

BERTHA DE FLAMMING AU CAPITAINE PAOLO GOZZO.

. . . . . 1639.

« Lorsque je t'avouai hier en pleurant,
« les joues couvertes de rougeur, le se-
« cret de notre amour, je vis tes traits se
« rembrunir. Ce n'était pas la douleur d'un

« amant à la vue des peines de sa bien-
« aimée; j'y lus le remords, la colère, et
« presque le mépris. Tu restas, là devant
« moi, comme un criminel condamné. Tu
« tremblais en m'embrassant, et tes lèvres
« froides semblaient se refuser à me don-
« ner le baiser d'adieu. Que dois-je penser,
« Paolo? d'affreux pressentimens s'empa-
« rent de mon âme. Pourrais-tu trahir celle
« qui t'aime si tendrement, qui a tout
« sacrifié pour toi? Suis-je trompée? ré-
« ponds-moi, Paolo, suis-je trompée? »

IIe LETTRE ALLEMANDE.

LA MÊME
AU COMMANDEUR PAUL DE LASCARIS.

Trois jours plus tard.

« Je me suis levée aujourd'hui, pour la
« première fois, du lit de douleurs où
« m'a jetée votre lettre, afin de vous ré-
« pondre.

« Vous êtes bien coupable envers moi, « commandeur. Comment un chevalier à « qui ses sermens interdisent le bonheur « conjugal, que ses vœux obligent à se- « courir les faibles, a-t-il pu abuser une « pauvre orpheline, en déguisant son nom « et son état, lui ravir son innocence, le « bonheur de sa vie, la paix de son cœur? « La pitié n'a-t-elle donc jamais pénétré « dans votre âme, tandis que je reposais « avec confiance, dans vos bras... Mais je « ne voulais vous faire aucun reproche. « La douleur qui règne dans vos aveux, « me prouve que vous sentez au moins « toute l'étendue de votre faute.

« Je me serais abandonnée au désespoir, « et peut-être le meurtre ou le délire « eussent mis fin à mes peines, si je ne « m'étais attachée à la dernière ancre qui « nous reste dans le malheur, à la sainte « religion.

« Je vous pardonne. Que ce mot vous « donne des forces, pour expier par de « grandes actions, le mal que vous m'avez

« fait. Puissent Dieu et votre conscience « vous pardonner également! Vous deviez « attendre de moi une semblable réponse; « je devrais repousser vos vœux. Le ser- « ment que vous avez prononcé devant « l'autel, s'élevera à jamais entre nous. Je « vous aimais de toutes les forces de mon « âme; je vous aime encore: mais je ne « pourrais devenir votre épouse, en vous « arrachant à la fiancée céleste à laquelle « vuos avez juré de consacrer votre vie.

« Vous osez me proposer la fuite en « pays étranger! Ah! Lascaris, que vos « passions vous égarent, priez, priez, « pour que vous ne retombiez pas dans « de telles tentations.

« Je mets encore assez de confiance en « vous, pour croire que vous ne repous- « serez pas ma dernière prière. Ne faites « aucune tentative pour me revoir, ne « m'écrivez plus, soyez sans inquiétude « sur le gage d'un amour si malheureux; « je remplirai tous mes devoirs de mère. « L'espoir de donner à mon enfant quel-

« ques vertus, soutiendra mon courage.
« Adieu. Que Dieu vous accorde le repos
« que vous m'avez ravi! »

IIIe LETTRE ALLEMANDE.

LA MÊME AU GRAND-AMIRAL PAOLO DE LASCARIS.

. . . . . 1642.

« Vous n'avez pas eu égard à ma der-
« nière prière, Lascaris. Votre lettre a
« réjoui et affligé mon cœur.

« L'ordre, auquel vous avez rendu tant
« de services, veut vous nommer son
« Grand-Maître, et vous voulez sacrifier
« cette dignité pour racheter vos vœux
« et me donner la satisfaction que vous
« croyez me devoir? cela est noble, mais
« cela ne serait ni juste ni sage.

« Alors même que le Saint-Père rom-
« prait vos vœux, vous ne seriez pas
« moins obligé de servir comme chrétien

« la chrétienté qui est si vivement mena-
« cée par les infidèles. Quel autre que
« Lascaris, peut la protéger et la secourir?
« Dans quel état pourrait-il mieux le faire,
« qu'en qualité de Grand-Maître d'un or-
« dre institué pour faire une guerre éter-
« nelle à ces mécréans?

« Non, Lascaris, restez chevalier de la
« sainte Eglise. Vous ne pourriez plus être
« le mien. Votre renommée viendra jusque
« dans ma solitude, et je remercierai Dieu,
« avec des larmes de joie, d'avoir eu la
« force de renoncer à vous pour sa cause.

« Mon fils a justifié toutes mes espé-
« rances. Mon excellent frère l'a adopté
« avant de mourir, et lui a donné ainsi un
« rang dans le monde. La fortune de sa
« mère le mettra en état de vous faire
« honneur. Je vous l'enverrai dès qu'il
« pourra vous servir. Si Dieu m'appelle à
« lui avant ce temps, il ira vous annoncer
« ma mort.

« Ne m'écrivez plus, pour ne pas trou-
« bler de nouveau le calme que m'ont

« donnê tant de souffrances. Je prie tous « les jours pour vous. Que le ciel bénisse « vos jours! »

IVe LETTRE ALLEMANDE.

LA MÊME AU GRAND-MAÎTRE PAUL DE LASCARIS.

. . . . . 1657.

« Quand vous lirez ces lignes, je ne « serai plus... Mon fils vous les portera. Il « ignore la faiblesse qui lui procura le « jour... je l'ai élevé comme mon neveu. « Paul a fait le bonheur de sa mère... Re- « cueillez ce que j'ai soigneusement semé, « et pensez quelquefois à celle qui, dans « quelques momens, priera pour votre « bonheur, au pied du trône céleste. Nous « nous reverrons un jour, alors aucun « serment ne nous séparera.... »

CHAPITRE X.

Flamming avait achevé sa lecture en versant un torrent de larmes. Il recacheta le paquet, le rendit au drapier, et se jeta à son cou avec la plus vive effusion.

— Viens, mon fils, dit le vieillard. L'heure à laquelle nous attend le Grand-Maître, est arrivée.

Ils se rendirent ensemble dans la salle du chapitre, où ils trouvèrent le Grand-Maître et le prieur du monastère des Dominicains de La Valette. On venait d'amener Paolo, garotté et entouré de turbans. Ils lui ôtèrent ses liens et s'éloignèrent.

— Bien que ton cœur soit endurci, lui dit majestueusement le Grand-Maître, tu dois cependant reconnaître que tu as mérité trois fois la mort. Cependant, je ne puis me résoudre à prononcer l'arrêt sur ta tête coupable. C'est à mon ancienne faiblesse pour toi, que tu dois cette indulgence. Tu as arraché jusqu'aux dernières racines de l'amour que j'avais pour toi, mais il me reste encore quelque espoir, que la solitude et l'impossibilité de pécher de nouveau, te rendront à la vertu. Tu finiras le reste de tes jours dans le cloître, pour y expier tes fautes dans le repentir, la pénitence, la contemplation et la prière. Le St.-Père ayant accordé la dispense du noviciat, tu prononceras tes vœux aujourd'hui même, dans le monastère des Dominicains. Reconnais-tu la grâce que je te fais, et es-tu disposé à prendre le froc.

Paolo, pâle et les yeux baissés, articula avec peine son consentement.

— Je vous le remets donc, vénérable

prieur, dit le Grand-Maître au Dominicain. Vous savez les moyens de l'empêcher de nuire de nouveau. Faites, digne serviteur du Christ, que ce malheureux revienne à de meilleurs sentimens.

Le prieur posa sa main sur son scapulaire, et fit signe à Paolo, qui le suivit en silence.

En ce moment, le Grand-Maître sentit son cœur se briser. Il s'élança sur ses pas, et le pressa encore une fois sur son sein en s'écriant: Paolo, je te pardonne! que Dieu te protège et t'améliore, et peut-être nous verrons-nous un jour!

Paolo s'arracha aux embrassemens du vieillard, comme s'il sentait qu'il n'en était pas digne, et, embrassant ses genoux, il se précipita hors de la salle. Le prieur le suivit.

Un long silence régna dans la salle. Le Grand-Maître ayant enfin repris quelque calme, dit à Flamming: Chevalier, avez-vous tenu la promesse que vous m'avez

faite, de ne pas revoir la jeune Grecque qui vous avait été confiée?

—J'avais donné ma parole de chevalier, vénérable Grand-Maître, répondit Flamming ému.

— Vous nous jetez dans un grand embarras, Flamming, reprit Lascaris. Tandis que l'ordre songeait à acquitter sa dette envers vous, vous lui rendiez encore de si grands services, par votre sang froid et votre vaillance, que les moyens lui manquent pour vous récompenser. J'avais le dessein de vous offrir la riche commanderie de Franconie qui se trouve vacante, mais j'ignore si cette offre vous sera agréable.

— Tous mes desirs se bornent à rester auprès de vous? répondit le jeune homme.

— N'as-tu donc rien autre à desirer sur la terre? mon fils, dit le Grand-Maître, avec tendresse. Tu n'es pas sincère, Paul, ajouta-t-il. Mais il est contre la dignité de l'ordre de te rester redevable. C'est à moi qu'il est réservé de te récompenser.

Tu vas te convaincre qu'il n'a pas tenu à mon cœur paternel que tu ne trouves le bonheur.

A ces mots, il lui remit deux parchemins, scellés, l'un de l'anneau du pécheur, et l'autre de la croix de l'ordre. Flamming les déploya, et en crut à peine ses yeux, lorsqu'il y lut une dispense du pape relativement à ses vœux, et sa nomination au grade de colonel du premier régiment des troupes de Malte.

Tout-à-coup, les portes de la chapelle, qui se trouvait près de la salle, s'ouvrirent. Le chapelain de l'ordre se tenait en habit pontificaux, devant l'autel, paré comme aux solennités de l'Eglise, et Dionée, couronnée de myrtes, et accompagnée du vieux Lambro, vint se jeter sur le sein de l'heureux Flamming.

— Dionée! mon père! s'écria-t-il, et il vola dans les bras du vénérable vieillard.

— Oui, ton père, dit le Grand-Maître, en serrant contre son cœur le jeune couple. Oui, tu es mon fils, et j'ai acheté

par de longues années de douleurs, le droit de te donner ce nom. Mais ta vertu a triomphé de tous les obstacles, et maintenant Lascaris finira ses jours en paix, au milieu de vous et de vos enfans.

FIN DE PAUL DE LASCARIS.

ASMUND

THYRSKLINGURSON,

HISTOIRE

DE LA FIN DU XVII^e^ SIÈCLE.

ASMUND

THYRSKLINGURSON.

CHAPITRE PREMIER.

Le vaisseau qui portait le grand-bailli Tordenskiold, récemment nommé pour résider en Islande, s'avançait à la hauteur de l'île, lorsqu'un cri de joie du timonier, Islandais de naissance, réveilla la jolie Dina, nièce du nouveau Minos, de l'assoupissement dans lequel l'avait plongée l'ennui de cette traversée sans fin. Elle s'élança de son hamac sur le pont. Un pays désert, ceint de rochers noirs et escarpés, couronnés de pics de formes merveil-

leusement bizarres et couvert de neiges éternelles, s'offrait à ses yeux. Dans l'extrême lointain, se montrait une haute montagne, dont l'aspect était à-la-fois terrible et majestueux, et de laquelle s'élevait une sombre colonne de fumée. Le soleil couchant éclairait de ses feux rougeâtres, ce triste et magnifique spectacle.

— Allons-nous donc faire eau dans cette vilaine île? demanda Dina à son oncle qui examinait son nouveau gouvernement, à l'aide d'une lunette d'approche.

— C'est l'Islande, le but de notre voyage, le lieu de notre résidence, répondit celui-ci, sans changer de position.

La jeune fille jeta un cri d'effroi, se cacha les yeux de ses deux mains, et dit au gouverneur en pleurant : Vous m'avez trompée bien affreusement, mon oncle!

— C'était pour ton bien, ma nièce, comme il faut quelquefois s'y résoudre avec les enfans, répondit froidement Tordenskiold.

— Voilà donc pourquoi, continua Dina en gémissant, voilà pourquoi il se trouvait une grande déchirure vers la gauche du pole-nord, sur notre carte d'Europe, et que notre vieux ministre, que je croyais plus loyal, ne m'a jamais parlé de cette latitude dans mes leçons de géographie! C'est pour cela, que résistant à toutes mes instances, vous avez refusé de me conduire à Copenhague, et qu'il nous a fallu partir de nos terres pour le port où nous attendait le navire, tant vous craigniez que quelque âme charitable ne me prévînt de la disgrâce qui m'attendait ici.

— Tel fut, en effet, le motif de ma conduite, répondit le grand-bailli en conservant tout son sang-froid. Si tu avais eu quelques notions sur cette île; il m'eût été, sans doute, impossible de te déterminer à t'y rendre. Et cependant, je n'aurais pu m'éloigner sans toi; car, tu le sais, j'ai promis à ton père mourant, de le remplacer auprès de toi, et de t'emmener avec moi, partout où m'appelleraient mes

fonctions. J'aurais pu te contraindre, il est vrai, et m'épargner ainsi de déchirer ma belle carte d'Europe; mais cette violence eût trop coûté à mon cœur. Je te connais, Dina, tu t'accoutumeras à cette île ; elle offre de grandes beautés, et, après tout, comme le dit le proverbe norwégien : le monde est partout la terre du Seigneur.

— Mais mon cousin payera pour vous, dit la jeune fille avec dépit; tant que je languirai dans cette île, je n'aurai pour lui qu'une mine aussi maussade que celle que m'offrent ces hideuses roches : L'hypocrite! Il ne m'a entretenu, toute la traversée, que du sol classique de l'île, de sa situation pittoresque, de l'esprit poétique de ses habitans, mais, de ces montagnes de neige, de ces roches noircies, il s'est gardé d'en rien dire.

— Ton cousin, dit le vieux bailli, a été trompé comme toi; il a plus consulté les vieilles légendes de l'Islande que les voyages, et il s'est figuré qu'il trouverait tout au moins l'île de Calipso dans l'Océan Bo-

réal. Je parie qu'il ne connaît pas mieux ce pays que son ignorante cousine.

Le chambellan Guldenring, le jeune enthousiaste dont il était question, parut en ce moment sur le pont. Dina s'avançait déjà vers lui pour l'accabler de reproches; mais elle recula, effrayée de la stupéfaction avec laquelle son cousin contemplait l'île, dont les côtes se développaient, de moment en moment, sous des formes plus terribles et plus fantastiques, et qui, s'étendant en amphithéâtre, semblait un géant dont les bras noircis sortaient de la mer, pour embrasser le vaisseau.

— Est-ce là?..... demanda Guldenring à son oncle. Le nom de l'île expira sur ses lèvres.

— L'Islande, reprit celui-ci, achevant sa demande, et riant de voir le pauvre chambellan frapper aussitôt ses mains avec désespoir.

— Oui,... oui! dit-il, essayant avec peine de se remettre, et se rappelant tous les

éloges qu'il avait faits de cette terre; oui, l'île est fort majestueuse, et j'oserai presque dire horriblement belle. Mais au nom du ciel, reprit-il à demi-voix, je ne vois pas un brin de vert, et cependant nous sommes dans le cœur de l'été.

— Il ne manque pas de belles plaines en Islande, dit le bailli d'un ton doctoral; mais la hauteur et les saillies aiguës des côtes empêchent de les apercevoir.

— Et point de maisons! interrompit Dina en soupirant.

— Nous ne tarderons pas à apercevoir le port Holm, lui dit son oncle, qui cherchait à la consoler; les rochers nous le cachent encore.

— Je voudrais donc que tous ces maudits rochers fussent au fond de la mer! s'écria le chambellan en colère; et Dina promena de nouveau ses regards d'un air inquiet : — Mais des arbres, des arbres? dit-elle, on pourrait en apercevoir quelques-uns, et je ne vois pas une branche.

— Il est vrai, dit Tordenskiold, que le

climat froid et variable de l'île ne permet pas qu'il y pousse de grands arbres,..... et même qu'il en vienne beaucoup; mais.....

Dina ne daigna pas l'écouter davantage, et se retira, les yeux troublés par ses larmes, sur l'arrière du navire, où le vieux Thyrsklingur tournait la barre du gouvernail, en fredonnant une chanson islandaise.

— Pourquoi pleurez-vous, noble demoiselle? lui dit le vieillard d'un air plein de bonté. Soyez joyeuse, car nous sommes en bonne route. Nous naviguons, vent arrière, vers ma patrie chérie. Voyez là-bas, au Nord, cette longue presqu'île, c'est le Sneefield-Ness, une partie du quart d'Ouest, et cette montagne qui fume, c'est un grand glacier.....

— Ah! bon Dieu! c'est sans doute l'Hécla, s'écria Guldenring en accourant.

— Vous voulez dire l'Heklufiall, répondit le vieux marin, rectifiant le dire de l'étranger; non, celui-là est au Sud-Ouest; il fume un peu aussi, c'est un assez mauvais

signe; pour celui-ci, c'est le Sneefiallsjokul.

— Ciel! notre vaisseau se dirige droit sur l'Hécla, s'écria Dina.

— Sans doute, et nous aborderons tout proche, dit le timonier. Le château qui sert de résidence à monseigneur le grand-bailli, est dans ce quartier-là.

— Voilà ce qui s'appelle un voisinage fort agréable, murmura le chambellan, tandis que sa cousine, hors d'elle-même, parcourait le pont à grands pas.

— Allons, allons, consolez-vous, dit le vieux Thyrsklingur, notre vieille ogresse Heklufiall ne nous mange pas si vite que vous le croyez. D'ailleurs, n'avons-nous pas l'Aarnes-Syssel entre elle et nous!

— Il y a donc plusieurs volcans dans votre île? demanda le chambellan d'un ton piteux. Les voyageurs ne nous parlent que de l'Hécla.

— Les voyageurs se trompent terriblement, mon jeune gentilhomme, répondit le vieil Islandais avec orgueil; je puis vous

en compter plus de trente sur mes doigts: c'est d'abord le Trolledinger, le Reinekaës, le Roidekamp, l'Oraëfe, le Kattleggia, le Raëfnutifiall, le Krabla, le Leihrnjuekr, le.....

— De grâce, ne m'en dites pas davantage, mon brave timonier! lui cria Dina en se bouchant les oreilles.

— Et qui vous soufflent tous vigoureusement leur feu au long et au large dans l'occasion, continua l'Islandais. Il y en a dix qui fument toujours; c'est la règle, tantôt l'un, tantôt l'autre. Cependant c'est, après tout, l'Heklufiall qui est le plus fameux. Pour moi, je l'ai vu jeter des flammes plus de trente fois. En 1625, il nous a couvert les plaines, dans l'espace de trente mille, d'une cendre si épaisse, qu'on y enfoncait son soulier jusqu'à la cheville, et, en 1636, il a fait couler des torrens formés par les glaces que son feu faisait fondre; celui qui coulait du Hranns a seul inondé en un jour dix-huit métairies.

— Vous racontez fort agréablement,

mon ami, dit le chambellan; mais la constitution d'un Islandais peut seule supporter de sembables récits; ne voyez-vous pas que ma belle cousine est sur le point de se trouver mal?

— Tout cela s'arrangera avec le temps, répondit Thyrsklingur en tournant sa barre à babord. Quand vous connaîtrez mieux ma belle patrie, vous ne voudrez plus la quitter.

On vit en ce moment une buyse, sorte de longue barque, s'approcher du bâtiment danois; elle était montée par plusieurs lootses islandais, et venait pour guider le navire à travers les rochers sans nombre qui obstruent le port Holm*. Les fauconneaux du château saluèrent de plusieurs salves, le représentant du roi, qui descendit solennellement dans son nou-

* Littéralement port de l'île, port principal. Le Suédois Gardar, qui visita l'Islande le premier, après Maddoc qui la découvrit, lui donna, selon Arngrim Jonas, auteur islandais, le nom de Gardars-Holm. (*Le Trad.*)

vel état. Dina et Guldenring marchaient à ses côtés, le cœur plein de tristesse. Sur le rivage, ils furent accueillis par une foule d'hommes pâles et barbus, vêtus d'une grosse étoffe brune, et dont les longues hempes ou surtouts, les énormes chausses et les larges chapeaux triangulaires, eussent excité l'hilarité de l'élégant chambellan, s'il n'eût été absorbé par sa douleur. Un vénérable vieillard sortit de la foule, et s'avança vers Thordenskiold, en lui faisant connaître qu'il était le sysselmann ou chef de district du bailliage de Guldbring; il lui apprit que tous les fonctionnaires de l'île, les lagmann, le drossart et les autres sysselmann l'attendaient à la ferme royale de Bessasteder, où il devait faire sa résidence. Tordenskiold le remercia avec dignité, et s'avança vers une petite troupe de chevaux islandais, sur lesquels il devait faire ce trajet avec sa suite.

—Permettez que je vous conduise d'abord à votre voiture, charmante cousine, dit

galamment le chambellan, avant de monter sur le coursier qui lui était destiné. Mais le Sysselmann lui fit observer que les mauvais chemins de l'île, ne permettaient pas qu'une voiture y pénétrât, et un jeune homme, d'une beauté remarquable, et dont les traits pâles et sérieux, annonçaient encore plus que ses vêtemens, qu'il était né sur la terre de glace, * accourut, conduisant une jolie haquenée, d'un gris d'argent. Il tint l'étrier à la tremblante Dina, et l'aida à se placer en selle.

— Ne craignez rien pour votre noble demoiselle, dit le Sysselmann à Tordenskiold qui se retournait avec inquiétude vers sa nièce, dont il connaissait le peu d'habileté dans l'art de l'équitation; je lui ai choisi la plus douce de nos montures, et le jeune Asmund, le fils de Thyrsklingur, votre timonnier, la conduit. Avec lui, on serait en sûreté dans tous les élémens. C'est le plus

* *Is-land*, en norwégien, terre de glace. (*Le Trad.*)

hardi preneur d'aeder-fugl, * le premier harponneur, le meilleur chasseur d'ours et de morroths, qui soit dans toute l'Islande. A l'âge de dix ans, Asmund avait déjà grimpé, tout seul, au sommet de l'Heklufiall, pour voir ce que c'est que tout ce feu qui brûle là-haut.

— Par le Ciel, c'est une curiosité que je ne partage guère, s'écria Guldenring, en cherchant à se mettre à son aise sur sa selle qui lui semblait fort rude et incommode. Dina, rassurée par les paroles du vieillard, s'élança sur sa haquenée, en jetant un regard amical à son guide, et le cortège se mit en marche à travers des plaines désolées où quelques prairies étaient jetées au hasard et à longues distances, sur un sol de matières bitumineuses, couvert tour-à-tour d'un sable roux, noir et blanc, et d'énormes rochers, à demi calcinés.

* *Æna mollissima*, c'est l'oiseau qui fournit l'édredon. (*Le Trad.*).

Quelques métairies isolées, entourées d'une végétation basse et grisâtre, coupaient quelquefois par leurs murs rougis et leurs toits de couleur verte, la triste uniformité de ce pays sauvage. Guldenring charmé de cette vue, assurait à Dina, que l'Islande commençait à se montrer sous un jour plus poétique, lorsque Asmund, montrant du doigt une grande maison de pierre, s'écria : voici Bessastedder, nous sommes arrivés!

— Pour quelqu'un qui trotte pour la première fois sur une selle aussi dure, à travers des bouillons de lave et des rochers, il ne saurait y avoir une nouvelle plus agréable, dit le chambellan, en soupirant; et, quelques momens après la caravane s'arrêta devant le château, dont la porte s'ouvrit et d'où sortirent les principaux fonctionnaires de l'île. Ils entourèrent le grand-bailli, et se découvrirent avec respect. Dina se sentit doucement émue, à la vue des hommages que ces simples et honnêtes habitans adressaient à son oncle.

— Vous devez être très fatiguée, lui dit timidement Asmund, s'il vous plaisait de vous reposer, tandis que le grand-bailli parlera à nos magistrats, je vous conduirais chez ma mère Anna? Et sur un signe affirmatif de la belle Dina, il l'enleva légèrement de la selle, et l'accompagna jusqu'à la skaule ou chambre de repos, où elle fut accueillie par une respectable matrone, dont l'habillement ne sembla pas moins merveilleux à la belle étrangère, que tout ce qu'elle voyait, depuis qu'elle avait débarqué dans cette île.

Sur sa camisole noire, lacée de cordons d'argent, et dont les manches étroites, descendaient jusqu'aux poignets, la vieille Anna portait une large hempe, également noire et ornée d'une multitude infinie de boutonnières et de boutons filigranes d'argent, d'un travail curieux; et à chacun de ces boutons, pendait une plaque de métal, ornée d'un chiffre. Une ceinture d'argent et trois grandes agraffes soute-

naient un petit tablier noir, également enrichi de bossettes d'argent et de cuivre. Son cou était enfermé dans un collet noir, chargé de broderies d'argent, et un énorme édifice en toile blanche, assemblée en forme de cône recourbé, s'élevait sur sa tête, et couvrait son front. Ses doigts étaient presque roidis par la quantité de bagues massives, dont ils étaient chargés.

— Que Dieu bénisse votre entrée dans cette maison, ma belle demoiselle, dit la vieille insulaire, et elle s'apprêtait à entamer un petit discours, selon les usages cérémonieux de l'hospitalité islandaise, lorsqu'un éclat de rire que sa vue arracha à Guldenring, lui coupa la parole.

— Mon cousin, de grâce! s'écria Dina, honteuse de l'impertinence du chambellan.

— Laissez, laissez, dit la vieille; M. le chambellan peut rire tant qu'il lui plaira de notre costume national; le sien nous semble plus singulier. En vérité, il a raison de nous mettre à notre aise, car qui

ne rirait de ces cheveux qui ne sont pas à lui, de son habit à grands revers brodés en fleurs, de ses grandes et courtes chausses avec des jarretières d'or, et de son petit plumet sur l'oreille!

— Qui vous a appris mon rang, vieille sybille? demanda le chambellan piqué.

— Un de nos skaldes qui a été dans la nouvelle Babylone, dans la ville de bruit qu'ils appellent Paris, dit Anna Thyrsklingur, nous a représenté les chambellans, à-peu-près comme vous êtes, poudrés, brodés, riant à tout propos sans raison, et traitant avec mépris les pauvres gens de notre sorte.

— Allons, allons, dit Guldenring, prenant la main de la vieille femme, faisons la paix, bonne mère; c'est à moi de vous la proposer, j'ai commencé les hostilités.

— Vous êtes un brave jeune homme, dit Anna. Si vous restez avec nous quelque temps, vous pourrez devenir quelque chose.

Comme elle parlait ainsi, on vit entrer Hialmar, le sysselmann de Kiosar. Il s'inclina poliment devant Guldenring : Je célèbre après demain, dit-il, la noce de la plus jeune de mes petites-filles ; j'avais engagé le grand-bailli à l'honorer de sa présence, mais les affaires de l'île l'occupent entièrement, et il vous a désigné pour le représenter ; veuillez donc, mon noble gentilhomme, ne pas me refuser cette grâce. Demain, au lever du jour, les chevaux et les guides qui doivent vous conduire, arriveront à Bessasteder.

Guldenring reçut cette invitation avec autant de politesse et d'amabilité que le lui permettait le souvenir des aspérités de la selle incommode qu'il venait de quitter, et qui l'attendait encore, et Dina se fit conduire par Anna à la couche d'édredon qui avait été préparée pour elle. Elle ne tarda pas à y trouver le sommeil ; et dans ses rêves, elle vit plusieurs fois se mêler aux images des vagues en courroux, des roches et des volcans, l'image plus agréable

d'Asmund, armé tantôt du harpon, tantôt de l'épieu, et combattant tour-à-tour les phoques, les ours, et tous les monstres des latitudes hyperborées.

CHAPITRE II.

Dina, appuyée sur la fenêtre de sa chambre, contemplait, avec ennui, la vaste mer, lorsqu'elle vit approcher Guldenring, qui accourait, tout chagrin, de la noce à laquelle il avait assisté.

— Soyez le bienvenu, mon cousin, lui dit-elle; j'étais impatiente de vous revoir.

— Pour moi, dit le chambellan en soupirant, je n'étais pas moins impatient de revenir. Au moins ici, ajouta-t-il, je pourrai boire, manger et dormir comme une créature humaine, et refaire un peu mon

individu, étrangement compromis dans toutes ces réjouissances islandaises.

— Que vous est-il donc arrivé de si fâcheux, pauvre Magnus? demanda Dina avec intérêt.

— Ah! vous ne sauriez imaginer, ma chère Dina, répondit celui-ci, en se laissant tomber à la renverse sur un siège; j'aimerais mieux passer un an à la citadelle de Frédérieshaven, que d'assister une seule fois encore à une noce islandaise. Figurez-vous, que je pars à cheval; Dieu sait quel plaisir! vous connaissez leurs selles! mes guides ne tarissaient pas sur tous les plaisirs, sur les douceurs qui nous attendaient à cette noce, et ils me fatiguaient les oreilles avec leur galimathias danois-islandais, pour me donner une idée de toutes les friandises que nous y trouverions. Il n'était question que de la délicieuse soupe de syra, de l'excellent beina-striug, du hafkal salé, du surtsmœr de plus de vingt ans, du blanda, du biscuit sans égal, et d'autres mêts

dont je vous fais grâce. Puis, des jeux de toutes sortes, le chant, la musique, la danse; bref, à entendre ces drôles-là, il semblait que je fusse monté sur la jument Borak de Mahomet, et qu'elle m'emportait dans son paradis. Nous arrivons; la cérémonie de l'église commence, on marie les fiancés, et je me rends avec tous les parens, costumés de la façon la plus ridicule, dans la chambre de parade d'Hialmar, dont le toit est, ma foi, posé sur des soliveaux, et qui a des fenêtres fermées par des membranes de bœuf, ce qui est un grand luxe dans ce pays, comme vous le savez sans doute. La table était déjà couverte, et l'odeur des mets commença aussitôt à me soulever un peu le cœur. Mais que devins-je, quand il fallut faire honneur au repas! hélas! je trouvai tout ce que mes guides m'avaient annoncé, et même davantage; l'hospitalité islandaise ne me fit pas grâce d'un plat. Ce n'est qu'alors que j'appris à connaître pratiquement la terrible nomencla-

ture de leurs somptuosités conviviales. Leur soupe de syra se composait de petit lait aigri depuis le temps d'Ingulf l'exterminateur, et gardé soigneusement dans des tonnes. Le surt-smœr consistait en beurre fondu qui a séjourné sur leurs harengs; plus il est vieux, plus il leur semble succulent, et celui qu'il me fallut goûter, exhalait une odeur si infecte, qu'il arracherait des soupirs de satisfaction aux épicuriens les plus renommés de l'Islande. Pour le beina-striug, c'est un composé d'os et d'arrêtes, broyés dans du lait aigri; et le blanda, dont le nom euphonique m'avait d'abord séduit, est un infernal brouet d'eau, de syra, de thym et de baies de sorbier. Mais rien n'égale le hafkal, qui vint compléter la fête. Figurez-vous du requin huileux, auprès duquel le lard le plus rance est de l'ambroisie, et la passion avec laquelle ces braves gens dévorent ces ragoûts dignes de Lucifer; vous ne pourrez vous faire une idée des nausées que doit causer un ambigu si

splendide; je m'échappai comme un insensé, hors d'état de répondre à toutes leurs civilités, et je ne revins que lorsque la table et tout ce qui la couvrait, eut disparu.

— Je suis charmée que nous soyons enfin arrivés à la fin de ce dîner, s'écria Dina, en reprenant haleine.

— Après cela, continua Guldenring, nous eûmes les divertissemens. Le vieux Hialmar nous lut d'un ton monotone une ancienne saga islandaise, et les autres reprenaient, quand il se trouvait fatigué. Puis, vint le wikewaka, espèce de duo entre un homme et une femme qui se prenaient les mains, et chantaient quelque chose de bizarre, sans tact, sans goût et sans mesure. Dix ou douze misérables, abandonnés des grâces, se mirent ensuite à danser, et enfin il fallut me prêter à faire une course à cheval, que je n'oublierai de ma vie, à cause de leurs maudites selles, qui ont failli, déjà vingt fois, me rompre les cuisses.

— Mais la musique? demanda Dina.

— Quant à la musique, reprit le chambellan, c'est une autre affaire. J'ai appris à connaître deux instrumens que je recommanderai, au capitaine de notre navire, pour chasser de son bord les rats dont il se plaignait tant pendant la traversée. Il y a de quoi les faire fuir jusqu'au fond de la mer, avec tout l'équipage.

— Voilà bien de vos exagérations, Magnus, dit la jeune fille, en lui imposant silence, à la vue de son oncle et du sénéchal de l'île, qui entraient dans la chambre. Guldenring voulut entretenir le grand-bailli de ses disgrâces, mais celui-ci se montra peu disposé à l'écouter. — C'est demain le huit juillet, dit-il; il faut que je me rende à Thingwalla pour y clore le Althing et le Prestastefna *. Je ne veux pas t'abandon-

* *Althing*, conseil des anciens, *senatus; Prestastefna*, le consistoire. L'Islande est divisée en deux évêchés, celui de Skalholt et celui de Holm; et un certain nombre de curés

ner à ta mélancolie, ajouta-t-il en se tournant vers Dina, encore moins t'amener au milieu de tous ces débats juridiques, qui vont avoir lieu à Thingwalla, où les affaires les plus importantes du pays que l'on y traitera, auraient peu d'attraits pour toi. Je suis donc d'avis que tu partes avec ton cousin, pour visiter les merveilles de la nature qui se trouvent dans cette île.

— J'espère que ce n'est pas sur l'Hécla que vous voulez nous envoyer, s'écria le chambellan; car alors, je vous prierai bien respectueusement de me substituer le seigneur Asmund Thyrsklingurson, qui a, m'a-t-on dit, un goût très prononcé pour les parties de plaisir de ce genre.

— Si votre étourderie habituelle m'avait permis d'achever, reprit le grand-bailli, vous sauriez déjà qu'il n'était question

ou ministre, y enseigne le catéchisme islandais du célèbre Pontoppidam, évêque de Bergen, en Norwège. (*Le Trad.*)

que d'une visite aux grandes cascades du Geyser.

— Ah! quant à cela j'y consens! s'écria Guldenring.

— Je vois à la réponse de mon cousin qu'il n'y a nul danger à courir, dit à son tour Dina, et Tordenskiold acheva de la rassurer, en lui disant que pour éviter tout accident, il avait choisi le jeune Thyrsklingur pour leur servir de cicerone.

— Il connaît parfaitement toute la contrée, ajouta le bailli, et quand tu auras admiré le Geyser, il te ramènera auprès de moi, à Thingwalla.

Dina, dont le visage s'était couvert d'une rougeur subite, en entendant Tordenskiold prononcer le nom de son guide, demanda avec tout l'instinct de la délicatesse féminine, à la bonne mère Anna de l'accompagner dans ce voyage. Mais, celle-ci s'excusa sur son grand âge et l'état de sa santé qui ne lui permettait plus de monter à cheval. On convint toutefois de se tenir prêts au lever du soleil, et le

chambellan se retira en disant qu'il allait se coucher, vu qu'il ne lui fallait pas moins de seize heures de sommeil pour se remettre des plaisirs qu'ils avait goûtés à la noce, et se préparer aux nouveaux divertissemens qu'on lui réservait pour le lendemain.

CHAPITRE III.

Dina s'était mise en route à la lueur grisâtre des premières clartés du matin, accompagnée d'une jeune fille islandaise, du chambellan Magnus Guldenring, du bel et pâle Asmund Thyrsklingurson, et de Bjarne Halnarson, vieillard vigoureux, qui gouvernait les chevaux chargés du bagage, à l'aide de son fidèle chien groënlandais. Le soleil colorait déjà d'un pourpre rose les glaciers les plus proches, lorsqu'ils arrivèrent sur les bords du lac Langarvate, qui leur offrit un tableau plein de magni-

ficence. L'air était vif et pur, et d'un calme extrême. Le vaste lac se déroulait devant eux comme un miroir de cristal, sur lequel voguaient quelques cygnes orgueilleusement paisibles. Autour du lac s'élevait, de huit embouchures à distances égales, la vapeur des sources chaudes, qui se perdait en tourbillonnant dans les airs. De toutes parts, s'agitaient des gerbes d'eau étincelantes, et Dina, ravie de ce spectacle si rare et si brillant, retint tout-à-coup les rênes de sa haquenée.

— N'est-ce pas, noble demoiselle, que ma patrie est belle! s'écria fièrement Asmund en accourant. Un doux sourire fut la réponse de Dina. Durant ce temps, Guldenring interrogeait Bjarne, et lui demandait laquelle de ces sources se nommait le grand Geyser. Celui-ci fit un bruyant éclat de rire, et lui répondit que le Geyser faisait un tout autre bruit. On s'arrêta auprès d'une des sources, et tandis que l'on faisait cuire, en quelques minutes, plusieurs truites saumonées et une poule-

de-neige * pour le déjeûner des voyageurs, Asmund prit congé de Dina, voulant aller, disait-il, préparer un lieu de repos pour l'heure de midi, et il s'éclipsa avec la rapidité du vent. Guldenring, pour qui les beautés de la nature avaient peu d'attraits, et que l'ennui commençait à gagner, pria Bjarne de lui donner un échantillon de la poésie irlandaise, dont il parlait depuis si long-temps sans la connaître.

— Je vais vous dire quelques strophes de la belle chanson d'amour de Lyodalikil, répondit l'insulaire, toujours prêt, comme ses compatriotes, à faire valoir sa patrie; et, sans attendre qu'on lui répondît, il commença, d'un air grave et d'un ton triste, à chanter ce premier couplet :

Heingi eg hamri kringdam
Hanga rinda tangas
Grymois syls a galga
Gymmung hruar Linnna.

— Arrêtez, arrêtez, mon ami, s'écria le

* Sorte de perdrix grises, nommées logopodes par les ornithologistes. (*Le Trad.*)

chambellan; cela sonne bien comme de l'islandais, mais je veux être condamné à monter nu-pieds l'Hécla, si j'en comprends un seul mot.

— La faute en est à vous, qui ne savez pas trouver le sens, répondit Bjarne avec humeur. Les mots sont intervertis à la manière des scaldes, et voici ce qu'ils signifient :

« Je suspends le serpent, forgé en cercle, « sur l'extrémité du mont du Coq, au po- « teau du bouclier d'Odin. »

— Paroles, rien que paroles! dit le prince de Danemarck dans l'Hamlet de Shakespear, reprit le chambellan. L'honnête scalde qui a composé cette chanson était alors, sans doute, dans un paroxisme de fièvre cérébrale; elles n'offrent aucun sens.

— Vous êtes d'une conception difficile, murmura Bjarne ; le serpent forgé en cercle est une métaphore délicate, pour exprimer un anneau; le mont du Coq est la main sur laquelle le chasseur porte son

faucon. Il est donc clair comme le jour que l'extrémité de ce mont est le doigt.

— Mais, par le ciel, il n'est pas question de faucon dans votre chanson, mais bien d'un coq.

— Le scalde a la licence de prendre un genre pour un autre, dit gravement Bjarne, et le poteau du bouclier est le bras auquel il est ordinairement appendu.

— Ainsi tout cela ne veut rien dire, sinon : je mets l'anneau au doigt, dit Guldenring avec une expression de désappointement singulière.

— Rien autre chose, répondit Bjarne d'un air grave et fier.

— Et c'est là toute votre poésie! s'écria le premier. Alors, allez au diable avec votre Edda, et que l'on ne vienne plus me rompre la tête du génie poétique des Islandais.

Bjarne, blessé jusqu'au vif, garda le si-

* La mythologie scandinave, attribuée aux scalders ou bardes maudas. (*Le Trad.*)

lence, et l'on se remit en route, sans se parler davantage, jusqu'au milieu du jour où l'on arriva dans une vaste prairie. Asmund s'y trouvait déjà, et vint engager Dina à s'y reposer. — Tandis que nous préparerons le dîner, lui dit-il avec un embarras qu'il cherchait en vain à déguiser, et que trahissaient ses joues couvertes de rougeur, je vous invite à profiter du bain chaud que je vous ai préparé dans une caverne du vallon; il vous sera très-salutaire, après la fatigue du voyage. J'aurais volontiers orné ce lieu fortuné des plus belles guirlandes, mais la nature, qui a secoué, de sa corne d'abondance, tant de merveilles sur notre île chérie, lui a refusé l'éclat des fleurs, qui eût été terni cette fois par un éclat plus vif encore.

— Il paraît qu'Asmund veut nous réconcilier avec la poésie islandaise, dit la belle Dina, en se tournant vers Guldenring; avouez que son coup d'essai n'est pas malheureux.

— Eh! eh! reprit Bjarne en levant un

doigt en l'air; eh! eh! Asmund Thyrsklingurson! vous risquez-là une proposition hardie auprès de la noble demoiselle. Dans notre île, c'est l'usage que l'amant seul prépare un semblable bain à sa maîtresse.

— S'il en est ainsi, cousine, s'écria Guldenring avec feu, vous ne pouvez vous servir de ce bain sans choquer les convenances.

— Un refus serait peut-être plus convenable, répondit Dina; mais je ne saurais répondre par l'ingratitude à une aussi aimable attention; et, se faisant montrer par Asmund le lieu du bain, elle y descendit avec la jeune islandaise.

Une eau limpide remplissait une cuve de basalte creusée par la nature, au fond de laquelle brillaient, avec tout l'éclat d'une somptuosité sauvage, les incrustations dorées de l'ocre et du soufre. En se plongeant dans les flots tiédis de la source, un sentiment de bien-être inconnu, s'empara de la belle Dina, et ses membres délicats s'agitèrent avec délices, au milieu

des eaux qui venaient se briser en ondulant, contre son sein d'albâtre.

Après avoir ainsi rafraîchi ses sens, Dina vint rejoindre ses compagnons de voyage, et l'on continua de cheminer jusqu'au coucher du soleil, où l'on arriva au pied d'un rocher au haut duquel les voyageurs entendirent le roulement des vagues qui semblaient annoncer le voisinage de la mer.

— C'est le Geyser qui fait son tapage ordinaire, dit Bjarne à Dina qui semblait effrayée. Il se fait entendre de loin.

Saisie de terreur, Dina continua de suivre ses guides qui firent gravir la colline à ses chevaux, et s'arrêtèrent tout-à-coup, pour laisser les deux étrangers contempler la scène nouvelle qui s'offrait à eux. Au nord, on apercevait de hautes aiguilles de glaces qui se perdaient dans les nues; au sud, le majestueux Hécla semblait percer le ciel de trois cornes menaçantes, couvertes de neige éternelle, et la fumée qui s'échappait sans cesse de

sa cime, en tournoyant, formait de nouveaux nuages au-dessus de ceux qu'il laissait à ses pieds. Au milieu de l'horizon, se présentait une immense chaîne de montagnes, d'entre lesquelles serpentaient à grands flots des sources d'eaux chaudes qui formaient un lac bouillonnant. Quarante jets d'eau vive, dont les gerbes étaient, les unes limpides et cristallines, d'autres laiteuses et blanchâtres ou compactes et d'un rouge de sang, secouaient autour d'elles des nappes de vapeurs qui s'assemblaient en un dôme de brouillards, au-dessus des monts. Le Geyser, semblable à une immense coupe de pierre festonnée de stalactiques et revêtue de draperies de glace, dominait sur le lac, et ses eaux, qui s'échappaient avec furie, en produisant un bruit semblable à celui de plusieurs décharges de mousqueterie, faisaient trembler la terre, et prêtaient un caractère terrible à cette scène imposante.

— Nous ne saurions aller plus loin, dit Asmund. Le grand torrent d'eau bouil-

lante, qui, selon toute apparence, ne tardera pas à se frayer passage, pourrait nous mettre en danger. Les voyageurs l'écoutaient dans un silence religieux, pleins d'émotion, lorsque les bruits souterrains du Geyser augmentèrent d'une façon effrayante, et devinrent semblables aux roulemens du tonnerre. Quelques instans après, la gerbe gigantesque que l'on attendait, s'éleva du bassin. Il semblait voir les esprits de la terre, irrités contre le ciel, vomir vers le firmament des montagnes d'eau et d'écume. Une mer mugissante, entraînant avec elle des pierres énormes, s'élevait jusqu'aux nues, et, se partageant, à une hauteur prodigieuse, en une multitude de rayons arqués, retombait en cascades nombreuses, que la réflexion des feux du soir faisait scintiller de milliers d'étincelles rougeâtres. Peu-à-peu, les eaux rejaillirent perpendiculairement dans leurs bassins, et la terre, qui menaçait de s'entr'ouvrir, cessa de trembler.

— Après cette irruption, le Geyser restera quelque temps tranquille, dit Asmund à Dina qui s'efforçait péniblement de reprendre haleine. Vous pouvez contempler maintenant les bassins de plus près. Tremblante d'effroi, mais excitée par la curiosité, la jeune fille se laissa conduire par Asmund le long des monceaux de roches qui s'élevaient çà et là à fleur d'eau, jusque dans l'intérieur du bassin, tandis que Guldenring, appuyé sur Bjarne, les suivait de loin, en tâtant du pied pour s'assurer de la solidité des pierres.

Lorsque Dina, qui tournait le dos au soleil, se trouva dans le bassin, dont la surface était redevenue limpide et tranquille, elle aperçut, dans les ondes, son image, et sa tête charmante, couronnée d'une auréole lumineuse. — Ciel! s'écria-t-elle avec une frayeur mêlée de joie. Que signifie ce présage?

— Le Geyser vous montre à vous-même comme mon cœur vous montre à moi, lui répondit Asmund, encouragé par l'idée de

la protection qu'il exerçait en ce moment sur la jeune fille, et peut-être par la nature du lieu où ils se trouvaient. Dina s'apprêtait à le punir par un regard sévère, lorsqu'un éclat de rire de Guldenring appela son attention. — Voyez, ma belle cousine, lui dit-il, c'est autour de ma tête, et non de la vôtre, que se trouve l'auréole qui vous inspire tant d'orgueil.

—Le Geyser, dit Bjarne, a la singulière propriété de ne laisser voir cette couronne de feu qu'au-dessus de la tête de celui qui s'y mire; on ne saurait l'apercevoir autour de celle des autres.

— C'est une image vivante de l'amour-propre des hommes, ajouta Dina d'un ton un peu vif, en se retirant.

Le vieux Bjarne, se conformant à une ancienne superstition de l'île, cracha dans le bassin, où, comme il le disait avec toute la délicatesse islandaise, dans la gueule du diable, et les voyageurs s'éloignèrent pour aller chercher, dans la métairie de Handakal, un abri pendant la nuit qui, pour

parler selon le style des scaldes, commençait à étendre son manteau brun sur la terre. Le maître de la ferme les reçut en leur frappant à chacun cordialement dans la main. Dina se résigna patiemment à recevoir, sur ses lèvres de rose, le baiser de réception, que, sans égard pour le rang, les lois de l'hospitalité islandaise, autorisaient à donner et à prendre, et bientôt tout le monde s'endormit sur des lits de peaux d'ours. Le seul Asmund, armé de son épieu, veillait avec vigilance devant la porte de la jeune fille.

CHAPITRE IV.

Le tribunal des lagmann et le althing étaient clos depuis long-temps, et Tordenskiold venait de terminer la session du prestastefna ou consistoire, qu'il avait tenu avec l'évêque de Skalhôlt et les prêtres de l'île, lorsque sa nièce arriva à Thingwalla avec sa suite. Dina trouva son oncle singulièrement grave et affligé.

— Je ne puis retourner avec toi à Bessasteder, lui dit-il. Mon devoir m'appelle dans le nord du quart d'ouest. La rupture des glaces du Groëland tarde fort longtemps cette année, et les frimats ont dé-

truit les bestiaux des Islandais, qui font leur principale richesse. On craint aussi la famine, et je dois aller me convaincre de l'état des choses, et porter remède au mal. Je ne t'engage pas à m'accompagner dans ce voyage pénible, bien qu'il pourrait t'offrir des sites non moins merveilleux que ceux que tu as admirés.

—Si Asmund continue d'être mon guide, s'écria Dina avec feu, je serai volontiers du voyage : il s'entend si bien à faire valoir les beautés de sa patrie, que je ne crains pas les dangers auprès de lui.

— Je pensais bien, reprit Tordenskiold en souriant, que la curiosité t'empêcherait de résister à la tentation. Et vous, mon neveu, dit-il au chambellan, n'aurez-vous pas trop froid? Vous pouvez retourner à Bessasteder, et me représenter dans les repas de cérémonie que doivent m'offrir les Islandais à mon retour.

— Que le ciel m'en préserve! s'écria Guldenring en joignant les mains avec effroi, et songeant au repas de noce d'Hial-

mar. Puisque ma vie est une fois en danger en Islande, j'aime autant geler sur les glaces du Groënland que d'étouffer à table par leurs maudits brouets d'arêtes et leurs horribles ragoûts de requin.

On se mit donc en route. La neige tombait en épais flocons que le vent chassait avec violence. Le froid augmentait à mesure que l'on s'avançait vers le nord, d'une façon terrible, et les orcans soufflaient avec tant de furie que les cavaliers et les chevaux en étaient quelquefois renversés. Dina, qu'Asmund ne quittait pas un moment, et pour laquelle il avait sans cesse de nouvelles prévenances, supportait avec courage toutes les intempéries du climat, et le pauvre Guldenring, craignant les railleries du bailli, se contentait de laisser échapper de temps en temps de faibles soupirs. Cependant, le pays se montrait toujours sous un aspect plus sauvage; bientôt on ne trouva plus de métairie sur la route, et il fallut passer les nuits dans des maisons isolées et désertes, construites

exprès pour servir de gîte aux voyageurs. Un soir, que l'on s'était arrêté dans un de ces tristes caravanséraï, où Dina, retirée dans un réduit, commençait à se livrer au sommeil, Asmund vint frapper doucement à sa porte, en lui disant : Venez, noble demoiselle ; venez admirer un des plus beaux spectacles dont on puisse jouir dans ce pays : la lumière boréale commence à paraître.

Dina jeta promptement une pelisse de fourrures sur ses épaules, appela Guldenring qui vint l'accompagner en murmurant, et se rendit devant la cabane, où Asmund lui montra à l'horizon une lueur rouge qui grandissait à vue d'œil. Bientôt, des rayons jaunes et rougeâtres, s'échappèrent de cette partie du ciel, et vinrent aboutir à d'autres feux qui s'élevaient sur le côté opposé de l'horizon ; leurs nuances, leur lumière tremblottante et leurs mouvemens variés, leur prêtaient sans cesse un nouvel éclat. Tout le ciel ne tarda pas à briller d'un éclat semblable ; la lune et les

étoiles semblaient redoubler de clarté et de scintillation, et leurs rayons, répercutés par la neige et la glace dont la terre était couverte, semblaient un manteau d'argent et de pierreries jeté sur le sol. La nature entière parut réveillée de son repos nocturne, par cette aurore inattendue; les chevaux de la caravane piaffèrent avec impatience, et s'efforcèrent de rompre les courroies qui les retenaient; on entendait de loin les hurlemens des ours et des renards, auxquels les chiens des Islandais de la suite du bailli, répondaient par leurs aboiemens; et les insulaires eux-mêmes semblaient effrayés, et pensaient que ce terrible phénomène annonçait de grands malheurs au pays.

Asmund seul contemplait avec calme les feux du ciel, qui éclairaient d'une teinte rougeâtre ses traits pleins de noblesse. Dina avait cessé de voir le ciel, et ses regards se portèrent sur le jeune homme, dont ils ne pouvaient se détacher, lorsqu'elle s'aperçut que son oncle se trouvait auprès d'elle, et

l'observait en secouant la tête. Elle craignit d'avoir été remarquée, et, se couvrant de sa pelisse, elle se plaignit du froid et se précipita dans la maison. Le grand-bailli la suivit un moment des yeux, et lorsqu'il l'eut perdue de vue, il se tourna vers Asmund avec l'intention de lui adresser quelques remontrances; mais tout-à-coup il se ravisa, et se retira à son tour.

Le lendemain on se remit en voyage par un ouragan qui jeta, dès les premiers pas des voyageurs, le cheval qui portait le lit de Dina et ses bagages dans un profond précipice. Asmund, sautant à l'instant à bas de sa monture, voulut y descendre, mais le vieux Bjarne accourut, et saisissant vigoureusement le jeune homme, l'entraîna avec lui. — Halte, ami Asmund, lui cria-t-il; je ne souffrirai pas que vous couriez ainsi à la mort qui vous attend là-bas. Je connais cette crevasse depuis des années, on n'en a jamais vu le fond.

— Arrêtez Asmund, s'écria à son tour Dina en s'élançant de son cheval. Je vous

ordonne de ne pas aller plus loin. J'aimerais mieux renoncer pour la vie, à toutes les commodités dont cet accident me prive momentanément, que de savoir vos jours en danger.

— Je vous obéis, noble demoiselle, dit Asmund; mais vous ne serez pas privée pour cela de la couche commode et moëlleuse qui vous est si nécessaire au milieu de tant de fatigues.

Et faisant signe à Bjarne et à un autre Islandais, il s'éloigna avec eux en gravissant les rochers placés sur les bords de la mer qui formait un golfe dans cette partie de l'île.

CHAPITRE V.

La caravane marchait toujours vers le Nord. On entendait déjà dans l'éloignement le craquement des montagnes de glace que la mer agitée jetait incessamment sur cette malheureuse île; et aux premières traces de population que trouvèrent les voyageurs, ils reconnurent les tristes effets de ce fléau. On ne voyait que des prairies submergées, du bétail noyé autour duquel accouraient des chevaux sauvages, dévorés par la faim, et des spectres humains, aux yeux caves, qui

tendaient leurs mains décharnées vers le représentant du roi, et lui demandaient des secours et du pain. Celui-ci écouta leurs plaintes en frémissant, et, après avoir pris conseil des fonctionnaires et des sysselmann, il envoya des messagers de tous côtés, pour chercher dans les magasins royaux, les choses les plus pressantes et les plus propres à subvenir aux premiers besoins de ces malheureux. Le bailli assigna aussi des sommes à prendre sur les revenus de l'état et sur ses propres deniers, et distribua des mandats sur les agens de la compagnie danoise islandaise. Après avoir pris toutes ces mesures, Tordenskiold dit à sa nièce : J'ai soulagé autant qu'il était en moi tous les maux de ces malheureux Islandais, mais je ne saurais supporter plus long-temps le spectacle de leur misère. Nous allons partir pour le port le plus proche, et nous nous embarquerons sur le premier navire baleinier qui retournera à Bessasteder. Dina accepta cette proposition avec joie, et l'on se mit

en route pour Isafiordshaven, le port le plus au nord de l'île.

On était arrivé le soir dans une de ces hôtelleries désertes que l'on trouvait toujours sur la route, et Dina, debout sur le seuil de la porte, songeait à Asmund, tout en contemplant les étoiles qui brillent, dans les nuits du pôle, d'une clarté extraordinaire, lorsque Guldenring accourut effrayé.

—Les choses deviennent aussi par trop diaboliques dans cette maudite île, s'écria le chambellan; ce n'est pas assez que la nature y soit si horrible, il faut que je voie se réaliser les histoires de revenans, dont m'a bercé ma nourrice. Trois figures humaines accourent au grand galop vers cette métairie, et elles sont tout en feu, ainsi que leurs chevaux. Ce qu'il y a de moins rassurant, c'est que ces brandons d'enfer chantent à tue-tête, à la manière d'Islande, et s'égosillent à répéter qu'ils descendent des nuages.

— Dina, qui commençait à s'accoutu-

mer aux prodiges du Nord, regarda cependant avec inquiétude dans la campagne, et vit en effet trois figures de feu, qui approchaient en chantant l'ancienne ballade islandaise: «Nous arrivons sur trois « chevaux, nous arrivons des nuages....» — Je reconnais la voix d'Asmund, s'écria la jeune fille avec joie, et elle s'élança au-devant de lui.

— Voulez-vous donc brûler sans rémission, belle cousine? lui dit le chambellan en cherchant à la retenir.

— Oh! j'ai bien peur que ce ne soit-là mon sort, lui répondit-elle en souriant, tandis qu'Asmund, qui descendait de cheval, s'avançait vers elle avec grâce.

— Que vous est-il arrivé, Asmund? lui demanda Dina avec sollicitude, en s'approchant de lui sans crainte.

— Ce n'est que le hraevar eidur, dit Asmund, une vapeur phosphorique qui s'attache, dans les marais, aux hommes et aux animaux, sans leur nuire, et dont on se débarrasse facilement. A ces mots, il

secoua ses flammes qui allèrent se jouer autour du chambellan que la curiosité avait rendu moins circonspect qu'à l'ordinaire, et qui, convaincu qu'il n'avait pas de danger à courir, parut prendre plaisir à ce singulier phénomène.

— Je vous apporte de l'édredon frais pour votre couche, ajouta Asmund. Mes compagnons et moi, nous sommes allés le chercher sur les rochers qui bordent la mer.

— Oui, au risque de nous casser le cou, murmura le vieux Bjarne.

— J'en aurais volontiers rapporté davantage, reprit Asmund, mais le temps pressait, et quelque envie que j'eusse de vous servir, je n'aurais pas pu me résoudre à prendre l'édredon, à la manière cruelle de nos oiseleurs. Car, ils enlèvent tout le duvet qu'ils trouvent dans les nids, et la pauvre mère, s'arrache alors tout ce qui lui reste sous le ventre, pour couvrir ses petits; aussi ne tarde-t-elle pas à périr elle-même de froid, victime de son dé-

voûment. Je ne vous apporte que ce que j'ai pu enlever sans nuire à ces pauvres oiseaux, et je suis certain que vous ne m'en saurez pas plus mauvais gré.

— Qui diable aurait cherché des idées aussi sentimentales, sous ce chapeau pointu et sous cette hempe de gros drap! s'écria d'un air moqueur le chambellan, qui reprit son silence, au coup-d'œil sérieux que lui lança le jeune Islandais.

— Vous avez un bon cœur, dit la jeune fille à son guide, et je suis fière de votre amitié. A ces mots, elle lui tendit une petite main blanche, qu'il pressa avec feu contre son sein.

— Cousine, cousine! dit Guldenring en ramenant Dina dans la maison; prenez-y garde, l'amitié va quelquefois plus loin qu'on ne veut, entre jeunes gens de sexe différent, et mon oncle n'aurait peut-être pas été fort satisfait de votre poignée de main avec cet insulaire.

CHAPITRE VI.

Le jour suivant, on arriva au hâvre d'Isafiord, où un navire baleinier était prêt à mettre à la voile. Les magistrats qui accompagnaient le grand-bailli, prirent congé de lui, et Bjarne lui-même, repartit avec les chevaux. Asmund resta seul auprès de Tordenskiold, qui passa à bord du navire, avec sa nièce et son neveu. On leva l'ancre, et aux montagnes flottantes, aux blocs de glaces, entre lesquels on fut forcé de voguer, aux longues plaines glacées qui s'étendaient au-delà de l'horizon, les voyageurs s'a-

perçurent qu'ils avançaient sans cesse davantage vers le pôle-nord. C'était un spectacle qui n'était pas sans quelque plaisir pour eux, que ces montagnes de glace, qui représentent à l'imagination tout ce que l'œil a vu sur la terre, et où la nature semble se divertir à reproduire les ouvrages de l'art. Tantôt, c'était une église avec un clocher qu'on se figurait voir dans le lointain; tantôt, un château avec ses tours et ses crénaux; quelquefois c'était un vaisseau qu'on croyait voir fendre la mer à pleines voiles; d'autres fois, c'étaient de grandes îles couvertes de plaines, de vallons et de montagnes, dont la tête s'élevait à six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Ces blocs, et ces masses, grandes ou petites, se heurtaient, se brisaient, se rejoignaient et s'entassaient tour-à-tour l'une sur l'autre. Quelques-unes étaient claires et transparentes comme du verre, d'un vert pâle ou d'un bleu céleste; d'autres tiraient sur le gris et même sur le noir. On y voyait comme

des arbres avec leurs branches et des flocons de neige à la place des feuilles; Ici, des colonnades et des arcs de triomphe; là des portiques et des façades avec des fenêtres; et les rayons de lumière azurée qui s'échappaient du fond de ces miroirs naturels, réfléchissaient au-dehors comme des images de gloire céleste. De temps en temps, on voyait passer des volées de hoche-queue, que les Norwégiens nomment flenske et quelques mouettes d'Ecosse, ou nedlerlaks, qui cherchaient en vain un rivage et des traces de végétation.

Les monceaux de glace qui nageaient sur la mer, rendaient, à chaque moment, la navigation plus difficile et plus périlleuse, et le pilote craignait toujours que la force des courans ne poussât et ne brisât le vaisseau contre ces écueils mouvans; car, il savait que la marée ou la tempête venant à rapprocher les glaces, elles auraient pu croiser le bâtiment, l'investir et le mettre en pièces.

Un kaiak ou canot groënlandais, qui précédait le navire, donna le signal d'usage pour annoncer l'approche d'une baleine ; et en effet, on ne tarda pas à apercevoir les deux jets d'eau qui s'élançaient à une hauteur prodigieuse, des deux narines de l'immense animal. Asmund s'élança aussitôt, un harpon à la main, dans une des deux chaloupes préparées pour la pêche, et s'avanca hardiment contre l'ennemi, accompagné des regards d'inquiétude et des prières de Dina. L'embarcation marchant contre le vent et le soleil, se dirigea sur la baleine, de manière à ce qu'elle ne pût voir ni entendre les pêcheurs qui l'attaquaient. Asmund prit la rame, et menant le canot derrière une grosse lame, il s'avança vite et sans bruit, jusqu'à la portée de cinq ou six brasses, tenant, tout prêt à le lancer, son harpon auquel étaient attachées une corde et une vessie. Il retint alors sa rame de la main gauche, et, prenant le harpon de la main droite, il le lança droit à la baleine, dans

les flancs de laquelle il l'enfonça jusqu'au bout des barbes de l'os de requin où le fer était enchâssé, et la vessie resta flottante sur les eaux, qui se teignirent de sang. L'animal, furieux, s'agita avec rage, et se débattit à grands coups de queue, qui eussent infailliblement brisé la barque, si Asmund ne l'eût rapidement détournée avec sa dextérité ordinaire. La baleine s'enfonça alors sous les eaux, entraînant après elle, avec tant de rapidité, la corde du harpon qui était restée attachée au canot, que le frottement enflamma le bois de la barque, sur lequel les pêcheurs se hâtèrent de verser de l'eau glacée. Mais la vessie ne tarda pas à reparaître sur l'eau, et l'intrépide Asmund, reconnaissant que la baleine allait également remonter pour reprendre haleine, observa la place où flottait ce signe, et se prépara à lancer un second harpon : ses compagnons l'imitèrent. A peine l'animal se fut-il montré à fleur d'eau, qu'il fut criblé de dards. En vain la baleine, usant de l'instinct que la nature lui a donné de

vendre chèrement sa vie, chercha-t-elle à engloutir les pêcheurs, en vomissant de grosses lames sur leur barque, et en fouettant les flots de sa queue pour les faire rejaillir en écume, la ruse et la puissance de l'homme triomphèrent dans cette lutte inégale, et bientôt le cadavre gigantesque flotta paisiblement sur les ondes. Asmund s'élança sur le dos du monstre vaincu, et se fit remorquer ainsi vers le vaisseau par ses compagnons. Dina rougit de plaisir en contemplant le jeune Islandais qui s'approchait debout sur la baleine, fièrement appuyé sur sa pique; et Guldenring lui dit à voix basse, d'un ton ironique, que tout vainqueur, ne fût-ce que le vainqueur d'un poisson, avait droit à toucher le cœur des belles. On descendit du navire des crocs suspendus à des câbles, et les matelots, armés de couteaux et de haches, allèrent dépecer l'animal et séparer l'huile de la graisse, tandis que des milliers de voraces mallemukkes, attirés par l'odeur, accouraient en faisant entendre d'affreux croas-

semens, et en battant lourdement des ailes pour venir prendre leur part de cette proie.

On se réjouissait dans le vaisseau, de cette prise, et l'équipage félicitait Asmund de son adresse, lorsqu'un orcan terrible souffla du pole. Le vaisseau commença à rouler d'une manière effrayante, et les glaces, soulevées de tous côtés, firent entendre d'horribles craquemens, et furent en peu d'instans, sillonnées de vastes crevasses béantes. D'épaisses vapeurs s'élevaient des pyramides de glace contre lesquelles venaient battre les flots de la mer, et retombaient en pluie, balayées par les vents. Le navire semblait tourbillonner sur lui-même, tant les mouvemens que lui imprimait l'ouragan, étaient rapides et violens. Dina, frappée d'effroi, tenait son oncle embrassé, et le chambellan s'était attaché au mât de foc qu'il serrait, en proie à la plus vive frayeur. Asmund, saisi de crainte pour celle sur qui il s'était fait un devoir de veiller, criait au timonier la manœuvre qu'il fallait tenir; mais

celui-ci ne pouvait l'entendre dans ce tumulte des élémens, et le jeune homme impatient, s'élançait déjà à la barre du gouvernail pour la diriger lui-même, lorsque deux montagnes de glaces, poussées par l'aquilon, vinrent frapper le navire, et soulevèrent perpendiculairement sa poupe. Tout l'équipage tomba à genoux, désespérant de son salut, et Asmund, mesurant le danger d'un coup-d'œil, sélança d'un bond dans le canot, au péril de sa vie, et le démarra en toute hâte. — Venez à moi par l'échelle, au nom du ciel! sauvez-vous, cria-t-il à Dina et à Tordenskiold. Ils se hâtèrent de descendre dans la barque, avec toute l'énergie que donne le danger, et Guldenring les suivit en poussant de longs gémissemens. Asmund prit aussitôt les rames, et les fit voler avec tant d'ardeur, que ses mains se dépouillaient de leur épiderme et que le sang jaillissait de ses ongles, et bientôt il atteignit une île de glace où il amarra son embarcation. Ils en sortirent tous en silence.

remerciant Dieu en leur cœur de les avoir sauvés, et écoutant, les yeux baignés de larmes, les cris de désespoir de l'équipage. Asmund s'empressa de transporter quelques pièces de bois du canot, sur la glace, et en quelques momens, il eut allumé un feu brillant, auprès duquel il plaça la tremblante Dina, épuisée par cette scène d'horreur.

Il cherchait à la ranimer, lorsque de nouveaux cris se firent entendre. Ils étaient proférés par Guldenring qui s'attachia avec frayeur à ses vêtemens. Asmund tourna la tête, et aperçut deux énormes ours blancs qui se dirigeaient avec de sourds grognemens et une majestueuse lenteur, vers le feu qui brillait sur la glace.

— Ciel! s'écria Asmund, si je péris qui sauvera notre noble demoiselle. Je vous en supplie, seigneur Magnus, montrez-vous homme, cette fois seulement! En disant ces mots, il lui mit un harpon dans la main.

— Votre supposition me blesse singulièrement, dit le chambellan, en prenant le harpon avec plus de résolution qu'on n'aurait pu en attendre de lui, et en suivant Asmund. Celui-ci, muni d'une arme semblable, courut se jeter sur l'un des ours qui, assis sur son derrière et les pattes levées, attendait, la gueule béante, son courageux adversaire. La main exercée d'Asmund le frappa droit au cœur et le fit rouler sur la glace. Il s'avança aussitôt vers le second de ces animaux, mais celui-ci peu jaloux de partager le sort de son compagnon, s'éloigna lentement, en se retournant de temps en temps, comme pour témoigner que ce n'était pas la frayeur qui le déterminait à opérer sa retraite.

Dina reçut son libérateur avec des larmes de joie, et Guldenring se jeta dans les bras du jeune homme et l'embrassa avec effusion. Mais ce court moment de joie, fut cruellement troublé. De nouveaux craquemens annoncèrent la destruc-

tion complète du navire. On vit distinctement l'équipage se jeter dans la chaloupe qui ne tarda pas à être emportée vers le pole, comme une flèche rapide; et quelques momens après, la carcasse du vaisseau abandonné, toujours plus resserrée par les glaces, éclata avec un fracas terrible, et tomba en morceaux dans la mer. Quelques éclats volèrent jusque sur l'îlot où se trouvait Dina, qui tomba privée de sentiment, en voyant s'échapper son dernier espoir de salut.

Asmund, laissa à Tordenskiold le soin de rappeler sa nièce à la vie, et partit avec Guldenring, pour arracher aux débris flottans du navire quelques tonnes de provision, qui pouvaient prolonger quelque temps leur existence sur ces glaces désertes. Ils parvinrent à s'en emparer, et le chambellan, ne put s'empêcher de faire une piteuse grimace, lorsqu'en les ouvrant, on n'y trouva que du hafkal et du b[illegible]anda, cette boisson qu'il avait prise en si grande aversion.

Guldenring se trouva cependant fort heureux de prendre sa part du repas que prépara Asmund à l'aide de ces provisions et de la chair d'ours qu'il fit rôtir à l'extrémité d'un harpon. Dina, que son évanouissement avait plongée dans un profond sommeil, ne dédaigna pas non plus de toucher à ce triste festin, et ranima ses forces en jetant des regards pleins de reconnaissance sur le jeune Islandais auquel elle devait deux fois la vie.

— Tu es notre sauveur, mon fils, lui dit Tordenskiold, nous te devons notre salut, cette chaleur bienfaisante, notre subsistance : pourrai-je jamais te récompenser? Ravi de ces paroles amicales, Asmund pressa la main du vieux gouverneur contre ses lèvres, tandis que Dina semblait remercier son oncle par des regards affectueux.

Le soleil s'abaissa sur les glaciers et les couvrit d'un rouge de sang. La mer redevint calme, et les étoiles brillèrent d'un vif éclat. Le feu qu'Asmund entretenait

assidûment, pétillait avec clarté. Les malheureux naufragés, accablés de fatigues et de maux, s'endormirent profondément sur la glace; et au lever du jour, ils aperçurent l'infatigable Asmund, qui avait veillé sur eux, et qui préparait déjà leur repas.

Plusieurs jours se passèrent ainsi. Les provisions islandaises que Guldenring avait tant dédaignées commençaient à s'épuiser, et le délicat chambellan songeait avec désespoir au moment où le fétide hafkal et l'aigre blanda, viendraient à lui manquer, lorsqu'Asmund, qui ne cessait de parcourir la mer, en abordant avec son canot d'une île de glace à l'autre, revint, hors de lui-même, annoncer qu'il avait découvert un navire baleinier, et, en même temps, il se mit à briser les tonnes et les agrès de la barque pour augmenter la vivacité du feu qui devait servir de signal. Bientôt en effet, on vit arriver une chaloupe, montée par des lootses islandais, qui recueillirent les nau-

fragés, et les transportèrent au navire. Les desirs du gouverneur de l'Islande, furent un ordre pour le capitaine, de renoncer à sa pêche, et de faire voile pour Bessasteder. Poussés par un vent favorable, le bailli et sa suite arrivèrent au port Holm, après une traversée que Dina trouva fort courte; car elle la passa auprès d'Asmund, peu surveillée par son oncle que la reconnaissance rendait indulgent, et ne tenant nul compte des remontrances de son cousin le chambellan.

CHAPITRE VII.

Dina sommeillait une nuit à Bessasteder, sur l'édredon recueilli par Asmund, lorsqu'un grand tumulte se fit entendre dans la cour du château. Elle se réveilla en sursaut, et fut frappée d'effroi à la vue de la clarté soudaine qui s'était répandue dans sa chambre : elle se leva précipitamment, et courut à la fenêtre qui donnait du côté de l'Ouest; mais elle détourna la tête, saisie de terreur, car une aurore sanglante lui montrait huit soleils à l'horizon, rangés autour d'un astre semblable. Anna Thyrslingur et le bailli accoururent à ses cris.

— Je viens moi-même pour te tranquilliser sur l'apparition de ce météore extraordinaire, lui dit le gouverneur; les superstitieux Islandais, qui ignorent que ce n'est que le résultat de la réflexion des neiges dans le voisinage du pole, en sont eux-mêmes fort alarmés. Mais un autre danger, que ces pauvres gens ne soupçonnent pas, nous menace de maux plus réels. Un vaisseau s'est montré à la hauteur de l'île, et si ma lunette ne m'a trompé, sa construction annonce un pirate barbaresque*. Ce n'est pas la première fois que les infidèles descendent dans cette île. J'ai donné aussitôt l'ordre de mettre la château du port en état de défense, et de faire un appel à tous les habitans en état de porter les armes. Cependant, j'ai tout

* Des corsaires turcs et algériens firent, en effet, plusieurs irruptions en Islande; en 1627, ils y commirent d'horribles cruautés, en enlevèrent deux cent quarante hommes; et en 1687, ils pillèrent une partie de l'île. *Voyez* Horrebow, auteur danois, et Anderson. (*Le Trad.*)

lieu de craindre que Bessasteder ne tombe entre les mains des ennemis; car la population est éparse à de grandes distances, et un grand nombre d'insulaires est parti pour la pêche dans le Sud. Hâte-toi donc de t'éloigner. Tu vas te rendre à Skalholt, auprès de mon vieil ami, l'évêque Thord Thorlackson.

Tandis que le bailli parlait ainsi, le bruit du canon se faisait entendre du port Holm, et peu de momens après, Asmund, à la tête d'une foule d'habitans, arriva au château.

— Les pirates sont débarqués! s'écria-t-il en se précipitant dans la chambre. Ils ont trois frégates, et toute défense serait inutile. Ils sont déjà maîtres du château, et l'esclavage vous attend, si vous ne vous hâtez de fuir. J'ai déjà préparé vos chevaux; ne perdez pas un moment, ou il serait trop tard pour leur échapper.

— C'est encore à toi que je veux confier ma nièce, lui dit Tordenskiold. Accompagne-la, avec ta mère, jusqu'à Skalholt, où elle va se rendre.

— Vous ne seriez pas même en sûreté à Skalholt, répondit Asmund. Je sais un lieu retiré où les forbans ne pourront vous atteindre. Venez, monseigneur!

— Tu veux que je m'éloigne? Moi! s'écria le vieux bailli en colère. Le roi m'a confié cette île, et je dois rester pour la défendre. Pour toi, je t'ordonne de partir avec ma nièce et ses femmes.

Asmund allait résister; mais un signe sévère du vieillard le contraignit d'obéir. Il sortit en soupirant, et Anna monta avec Dina, qui sanglotait, sur les chevaux que gardait le vieux Bjarne. Sur leur route, ils rencontrèrent quelques Islandais, qui se rendaient à Bessasteder, armés de harpons, de piques, et quelques-uns de fusils. On entendait déjà retentir de loin les cris des infidèles. Bjarne et Asmund ne cessaient d'aiguillonner les chevaux, et, après une heure de marche, ils se trouvèrent dans une contrée nouvelle pour Dina, qui s'informa avec inquiétude du lieu où l'on se rendait; car elle se rappelait que

Skalholt se trouvait au Sud, et l'on se dirigeait en prenant au nord de Thingwalla.

— Dieu me préserve de vous conduire à Skalholt! s'écria Asmund; je vous conduirais dans les griffes du tigre. Une bande de pirates s'est dirigée de ce côté.

—N'entends-je pas un bruit de chevaux derrière nous? demanda Anna avec inquiétude.

— En effet, dit Bjarne; et si je ne me trompe, c'est M. le chambellan, qui vient à nous à bride abattue.

— Bessasteder est pris, et tout est perdu! s'écria celui-ci en arrêtant son cheval.

— Où est mon oncle? demanda vivement la jeune fille.

—Le bailli a été pris par les corsaires, répondit Guldenring en essuyant la sueur qui découlait de son front.

—Et vous avez abandonné notre digne gouverneur, sans pitié! N'êtes-vous pas honteux, seigneur chambellan! s'écria Bjarne, tandis que Dina jetait des cris de

désespoir, et qu'Asmund, flottant entre deux pensées contraires, retenait la bride de sa monture. Tout-à-coup, on entendit retentir du côté du Nord la vieille chanson de guerre islandaise, et une troupe nombreuse de cavaliers armés de piques, accourut de cette direction : c'était la milice du quart d'Ouest, qui, à la première nouvelle du danger que courait la résidence, était montée à cheval pour venir défendre celui qui avait répandu récemment tant de bienfaits sur la contrée.

— C'est Dieu qui vous envoie! leur cria Asmund. Bjarne, je te confie la noble demoiselle et ma mère. Tu les conduiras au Gaitlandjœkul, dans la caverne de Hraun, à gauche du chemin, et tu y attendras de mes nouvelles.

— Que voulez-vous faire, Asmund, s'écria Dina en le rètenant.

— Mourir ou sauver votre oncle! s'écria celui-ci en agitant sa pique avec enthousiasme.

— A moi, compatriotes! reprit-il, que

le nom de Tordenskiold soit notre cri de guerre.

— Tordenskiold! notre père! s'écrièrent tous les cavaliers, et l'escadron, s'ébranlant d'un seul mouvement, se précipita sur la route de Bessasteder avec la rapidité d'un vent d'ouest.

— Par ma barbe, dit Bjarne en regardant Asmund s'éloigner, c'est là une jeune épée, comme nous les représentent nos vieilles sagas islandaises; on n'en trouve plus de semblables aujourd'hui. N'est-ce pas, mon noble gentilhomme? ajouta-t-il, en se tournant vers Guldenring. A votre place, moi, je serais retourné avec eux pour délivrer mon oncle; mais vous aimez mieux galoper gaîment vers le nord, quand il y a des coups à recevoir dans le sud.

— Je dois servir de protecteur à ma cousine, répondit Guldenring embarrassé.

— J'étais protégée avant que vous ne vinssiez nous rejoindre, répondit la triste Dina, et l'expérience m'a appris que je ne

devais pas beaucoup compter sur vous, dans le danger. Mais, dit-elle à Bjarne, d'où vient cette épaisse fumée que je vois s'élever au sud-ouest?

— Dieu de bonté! elle vient de Skalholt, s'écria Anna; les infidèles y sont déjà!

Bjarne tourna alors rapidement les chevaux vers le nord-ouest, où le colosse de glace, nommé le Gaitlandjœkul, portait sa coupole étincelante jusqu'aux nues. Ils avaient fait une centaine de pas, lorsque la terre commença à trembler sous les pieds des chevaux, avec un bruit épouvantable. Les coursiers s'arrêtèrent, effrayés, leurs narines ouvertes et secouant l'écume, et les voyageurs se regardèrent avec effroi. Un bruit semblable à celui de plusieurs pièces d'artillerie, se fit entendre sur le glacier.

—C'est la voix du Jœkul, il est ouvert! s'écria Bjarne, d'une voix lamentable; et ôtant son chapeau, il se mit à prier avec ferveur.

Une large colonne de feu et de fumée s'éleva du sommet de la montagne, d'où s'élançaient de moment en moment d'énormes quartiers de roches enflammées et des ruisseaux de lave. Un fleuve de feu se fraya un passage sur ses flancs, et s'avança lentement dans la plaine, répandant dans l'atmosphère une noire et fétide vapeur de soufre, qui obscurcissait l'horizon, que de nouvelles flammes éclairaient momentanément, lorsque le torrent destructeur embrasait une métairie sur son passage. Dina, glacée d'effroi, semblait sur son coursier immobile, une statue d'albâtre, et le pauvre Guldenring conservait à peine assez de forces pour se soutenir sur son cheval. Bientôt les flammes, qui s'élevaient du cratère, s'apaisèrent, la terre cessa de trembler, et le fleuve de feu, n'étant plus alimenté, s'arrêta dans son cours.

— Le feu était trop violent, il ne pouvait durer, dit Bjarne en reprenant haleine. Nous n'avons pas à craindre une

irruption de quelque temps; hâtons-nous donc d'arriver.

— Les pirates sont derrière nous, et un gouffre enflammé est devant nos pas, s'écria courageusement Dina; n'importe, avançons, il vaut mieux se remettre entre les mains de Dieu, que dans celle des hommes!

A ces mots, elle pressa de son talon le flanc du petit coursier islandais qu'elle montait, et le reste de la troupe la suivit. A mesure que l'on avançait, une atmosphère brûlante annonçait l'approche du volcan, qui avait couvert de lave encore fumante la route qu'ils étaient forcés de suivre. Guidés par Bjarne, les voyageurs tournèrent la montagne, et après un assez long trajet, ils arrivèrent enfin au Gaitlandjœkul, au pied duquel s'offrait une vaste caverne.

—Notre noble demoiselle sera en sûreté ici, dit Bjarne en pénétrant dans une grotte qui avait été formée jadis par la lave. Les murs, la voûte, le sol, tout était compos[illegible]

de cette matière calcinée, qui formait de magnifiques cristaux, divisés en larges compartimens mélangés d'ambre noir, de veines de bitume et de soufre, vertes et jaunes, de spath violet et des nuances les plus éclatantes du règne minéral. Un ruisseau d'eau chaude traversait la grotte, et se creusait un bassin devant quelques bancs de pierre, couverts de tapis de mousse de lichen, qui offraient des sièges commodes, sur lesquels se jetèrent les voyageurs accablés de fatigue.

— Qui ose venir troubler ma solitude? s'écria du fond de la grotte, une voix menaçante, et en même temps, un personnage effrayant se montra dans le demi-jour qui pénétrait à travers les anfractuosités du rocher. Il était couvert d'une peau d'ours blanc, et appuyé sur un épieu; une longue barbe grise tombait jusque sur sa ceinture. Les femmes poussèrent des cris d'effroi, et Guldenring gagna, d'un bond, l'entrée de la caverne. Le seul Viarne demeura immobile, et demanda,

au nom de l'hospitalité, à l'ermite, de ne pas refuser un abri à la fille du gouverneur de l'île.

Le vieillard jeta les yeux sur Dina, et ému par sa touchante beauté: — Les hommes, dit-il, n'ont pas mérité que je leur montre quelque pitié; mais cette enfant, dans les traits de laquelle se peignent la douceur et l'innocence, a droit à ma compassion. Ne craignez rien, dit-il en lui tendant la main; je vous donnerai le peu que j'ai moi-même. Et se rendant au fond de la grotte, il revint quelques momens après, apportant sur quelques plats de bois noir nommé suturbrand, artistement découpé, du pain de lichen et de graine de Syra, un morceau de viande de renard salée, et un flacon d'une boisson extraite des feuilles de l'haltasollig.

Dina toucha à peine aux mets qu'on lui offrait, sur lesquels se jeta avec voracité le chambellan, malgré son dégoût pour la cuisine islandaise; et Anna s'informa de l'ermite, si l'on devait craind-

une nouvelle irruption du Gaitlandjœkul.

— Soyez tranquille, dit celui-ci d'un air égaré, le gosier de la vieille géante a trop craché aujourd'hui, pour qu'il se vide de nouveau de long-temps; mais si Dieu exauce mes prières, la prochaine irruption du Gaitland sera le signal de la destruction complète du mauvais génie d'Islande, qui a appelé le feu éternel du fond de la mer, pour donner aux hommes un avant-goût de l'enfer.

— Cet homme est effrayant, dit la jeune fugitive à voix basse.

— Plus je le regarde, dit Bjarne, plus je me rappelle ce visage. Sans sa barbe et sa peau d'ours, je croirais l'avoir entendu prêcher dans notre église.

— Par Dieu, c'est le pauvre Helge Holson! s'écria Anna.

A ce nom, les traits du vieillard se contractèrent; ses yeux pétillèrent d'un vif éclat, et il s'avança sur la vieille Thyrsklingur, son épieu levé: — Ne t'avise pas de prononcer encore une fois ce nom, mé-

chante sorcière! s'écria-t-il. Je ne suis pas Helge Holson; celui-là est dès long-temps enseveli dans la mer de soufre de Myvatn, où l'a précipité le désespoir que lui a causé la rigueur de ses juges. Je suis l'ermite du Gaitlandjœkul, et je n'aurai de nom que lorsque les juges me rendront le mien, qu'ils m'ont ôté. Alors on entendra du haut des glaciers: «Que celui qui est exempt de péchés, jette la première pierre»! Si quelqu'un s'avise de me donner un nom avant ce jour-là, je lui percerai le cœur de cet épieu, et le cratère du Gaitland lui servira de tombe.

Il rentra en hurlant, dans l'intérieur de la caverne, où personne ne fut tenté de le suivre. Dina, touchée de pitié, demanda à Bjarne qui était cet infortuné.

— C'est un prêtre évangélique de l'île, répondit tristement celui-ci; un digne ministre, bien savant. La modicité de sa place ne lui permettant pas de prendre une femme, il ne put résister à la tentation de la chair, et s'oublia dans [illegible]

ment de faiblesse. La jeune fille qu'il avait séduite mourut en lui donnant un fils. Pour lui, il fut déposé, et l'on n'avait jamais entendu parler, depuis, de Helge Holson.

— Il a commis un grand péché, dit la pieuse Anna; mais il l'a durement expié, et Dieu lui pardonnera.

Guldenring annonça, en ce moment, un cavalier qui accourait à toute bride. C'était Asmund, dont le cheval s'abattit de fatigue à l'entrée de la caverne, et qui s'avança avec peine, le visage couvert de sang.

— Votre oncle est sauvé, cria-t-il à Dina, et il tomba sans connaissance à ses pieds.

La jeune fille, hors-d'elle-même, combattant avec la joie, la terreur et l'espérance, posa la tête du généreux Asmund sur ses genoux, tandis qu'Anna, désolée, jetait sur le visage de son fils quelques gouttes d'eau de la source, et pansait, en l'arrosant de ses larmes, une blessure qu'il

avait reçue au front. Asmund ouvrit bientôt les yeux.

—Les pirates avaient déjà quitté le château, dit-il, lorsque nous y arrivâmes, et la cour était jonchée de cadavres. On voyait de loin les flammes de Skalholt, que les forbans venaient d'incendier, et leurs cris se faisaient entendre sur la route de Port-Holm. Nous nous mîmes à leur poursuite, et nous les aperçûmes bientôt qui emmenaient vers le port les bestiaux et tout ce qu'ils avaient enlevé. Nous ne leur laissâmes pas le temps d'y arriver, et la surprise, l'embarras de leur butin, nous donnèrent en quelques momens la victoire. Ceux des pirates qui échappèrent, se rembarquèrent aussitôt, et tous nos compatriotes, ainsi que notre digne gouverneur, furent délivrés de leurs mains.

— Asmund, s'écria Dina, comment pourrons-nous jamais reconnaître tant de bienfaits?

— Laissons cela, noble demoiselle, dit le jeune homme en étouffant un soupir.

Il faut penser maintenant à vous reposer; car le soleil est déjà sur l'horizon, et il serait impossible de retourner pendant la nuit à Bessasteder.

— Je n'oserai jamais passer la nuit dans la caverne de cet ermite, s'écria Dina avec frayeur.

— Je connais ce pauvre vieillard, répondit Asmund; je l'ai souvent vu dans mes chasses. Il est malheureux, mais sa bonté est extrême; et il vous offrira, j'en suis sûr, un gîte agréable. Bjarne, tu resteras dans la caverne avec M. le chambellan, et tu attendras mon retour.

— Grand merci de la charmante nuit que vous me préparez, dit Guldenring; Mais Asmund, sans l'écouter, emmena les deux femmes au fond de la caverne. — Asmund est là! cria-t-il à l'ermite, qui parut aussitôt. — Conduis-nous à Aredal, ami ermite, lui dit le jeune Islandais, nous y passerons la nuit.

— Je n'ai rien à te refuser, dit le vieillard; et prenant la main d'Anna, il la con-

duisit à travers un passage obscur, tandis qu'Asmund et Dina les suivaient. Ils marchèrent long-temps dans l'obscurité, sous une voûte de lave, et n'aperçurent la clarté du jour qu'au moment où elle commençait à s'éclipser.

— Vous êtes arrivés, dit l'ermite, en conduisant les deux femmes en dehors. Pour moi, je me suis imposé la loi de ne jamais entrer dans ce paradis terrestre, dont mes péchés me défendent l'entrée. Les cœurs purs trouvent seuls quelque satisfaction dans ce lieu de délices.

Dina s'arrêta, frappée d'étonnement à la vue du tableau qui s'offrait à elle. Le lieu où elle se trouvait était un vallon environné de tous côtés de rochers, au-dessus desquels on voyait le pic du Gaitland : l'air y était pur et doux comme sous le ciel d'Italie, et le sol, doucement échauffé par la chaleur toujours égale des feux souterrains, était couvert de fleurs qui ne viennent d'ordinaire que sous des zones plus heureuses. Des arbres à fruits, éclairés par

les derniers rayons du soleil, étaient doucement agités par un zéphyr léger, et mille parfums se répandaient au-dessus de ce brillant parterre. Asmund conduisit Dina sous un pavillon de mousse. —Voici votre appartement pour cette nuit, lui dit-il; ma mère demeurera avec vous; pour moi, je vais veiller à votre sûreté; et pressant la main de la jeune fille contre ses lèvres brûlantes, il disparut. Celle-ci ne tarda pas à s'endormir aux chants des oiseaux, et doucement bercée par les songes rians que lui inspirait ce lieu agréable.

CHAPITRE VIII.

Dina se réveilla aux premiers rayons du soleil, et parcourut le vallon pour rencontrer Asmund, qu'elle ne put aborder sans rougir.

—Asmund, lui dit-elle d'une voix ferme, j'ai un secret important à te dire, un secret que je renferme dans mon sein, depuis notre naufrage et ton généreux dévoûment. Tu m'aimes, et tu as dès long-temps deviné que mon cœur te paye de retour. Nous ne saurions trouver le bonheur qu'ensemble, loin l'un de l'autre, il faudrait y renoncer. Je connais mon oncle; son âme

est généreuse, mais elle est dominée par l'orgueil de la naissance, et jamais il ne consentira à notre union. Je suis résolue à ne pas sacrifier ton bonheur et le mien à ses préjugés. Sans toi, je n'existerais plus; je veux te consacrer cette vie que tu m'as donnée. Demeurons avec ta mère dans cette vallée; le prêtre de la grotte bénira nos vœux, et nous n'existerons plus pour le reste de la terre. Il est facile de dérober nos traces; on nous cherchera, puis on pleurera quelques jours, et l'on nous oubliera, tandis que nous coulerons ici des jours heureux. Prends ma main, Asmund, elle est à toi, et allons nous jeter aux genoux de ta mère, et la supplier de bénir notre union.

— Jamais mon devoir ne m'aura tant coûté à remplir qu'aujourd'hui, noble demoiselle, dit Asmund; votre oncle a sur vous des droits de père; il commande ici au nom du roi à qui nous avons juré fidélité, et il vous a confiée à moi : ce m'est un triple motif de rejeter un bonheur qui

comblerait toutes mes espérances sur la terre. Je vous ramènerai aujourd'hui à Bessasteder, et Dieu fera le reste. Il sait mieux que nous, pauvres hommes que nous sommes, ce qui nous convient, et il ne m'oubliera pas dans sa grâce, lorsque j'aurai satisfait à ma conscience.

— Noble jeune homme! s'écria Tordenskiold, que l'ermite venait d'introduire dans le vallon, et qui avait assisté, sans être vu, à ce généreux débat, eussé-je tout l'orgueil que me prête ma nièce, comment pourrais-je résister à ta vertu? Tu aimes Dina : reçois ma bénédiction; elle est ton épouse.

Trois mois plus tard, quelques jours après que le chambellan Magnus Guldenring eut quitté l'Islande, avec le serment de n'y jamais revenir, l'évêque Thord Thorlackson bénit, sous le dôme restauré de l'église de Skalholt, le mariage de Dina et d'Asmund Thyrsklingurson, que le roi de Danemarck, sur le rapport de son grand-bailli, venait de nommer landvogt d'Is-

lande et chevalier de l'ordre de Dannebrog. L'évêque fut assisté dans cette cérémonie par le nouveau ministre du presbytère de Stad, Helge Holson, qui avait trouvé grâce devant le consistoire, et à qui la raison avait été rendue par la joie de sa réinstallation. Le vieux Tordenskiold, qui se tenait auprès des époux, tendit, après la bénédiction, sa main à l'honnête timonier Thyrsklingur, qui la serra cordialement, se réjouissant d'avoir, disait-il, mené la barre du vaisseau qui apportait à son fils le bonheur et la fortune; et se tournant vers la fiancée, il ajouta en riant : ne vous disais-je pas, en abordant l'Islande: « quand vous connaîtrez ma belle patrie, vous ne voudrez plus la quitter! »

—Quel miracle est impossible à l'amour, répondit à voix basse Dina, en se jetant dans les bras de l'heureux Asmund.

GUNIMA.

GUNIMA.

CHAPITRE PREMIER.

Sur la terrasse de sa belle maison, ombragée d'amaquas en fleurs, le très riche et très épais Jacob Van der Spuy, quatrième marchand et winkelier de la compagnie hollandaise des Indes Orientales au Cap de Bonne-Espérance, était assis dans un sopha, et jouissait de son repos avec tout le calme batave. Sur un plateau d'argent s'élevait une gigantesque théière du même métal, près de laquelle on voyait un crachoir de porcelaine du Japon et une douzaine de pipes. Debout devant lui, l'in-

tendant de l'habitation, le bonnet sous le bras et le redoutable samboc ou fouet de cuir de rhinocéros à la main, faisait son rapport journalier avec un grand flegme.

— Avec la permission de mon noble maître, Janvier a volé la ration de tabac de Février, et l'a vendue à Mars pour une bouteille d'eau-de-vie enlevée du magasin.

— A chacun une pipe, décida Van der Spuy, fumant la sienne à grosses bouffées.

— Et, sauf la permission de votre honneur, après avoir long-temps cherché Apollon, je l'ai trouvé dans l'étable près de Pallas, qui ne s'occupait pas des vaches.

— Deux pipes à cette canaille, dit Van der Spuy en fronçant le sourcil.

— Il y a aussi Lundi et Mardi, poursuivit l'inspecteur, qui se sont pris aux cheveux à cause de la jolie Dimanche que vous avez achetée hier, et Mardi a reçu un coup à la tête, qui le fait saigner comme un marsouin.

— Lundi sera ferré aux pieds et aux

mains, cria le juge rouge de colère, et il recevra six pipes : le coquin aurait pu me tuer Mardi, qui me coûte cent ducats!

— Faites-leur grâce, seigneur, s'écria un beau jeune homme qui accourait gaîment; si ces pauvres diables sont obligés de fumer tant de tabac, ils finiront par avoir des maux de tête.

— Vous arrivez sans doute d'Europe, mon noble sire, puisque vous êtes si ignorant, dit l'inspecteur, tandis que son maître considérait avec étonnement ce hardi personnage; ne savez-vous pas qu'au Cap on bat les noirs autant que dure une pipe allumée, parce qu'il serait trop ennuyeux de compter les coups?

— Grand Dieu! les esclaves ne sont-ils pas des hommes? s'écria le jeune homme saisi d'une horreur manifeste.

— Avant de venir nous faire un discours sur les droits de l'homme, interrompit Van der Spuy, veuillez bien, mon ami, me dire qui vous êtes et ce que vous demandez chez moi?

— Je venais embrasser un père; mais j'étais loin de m'attendre à être accueilli ainsi.

— Quoi! tu serais Benjamin? dit le vieux marchand, et la satisfaction se peignait sur sa large face, tandis qu'il admirait la mâle beauté de son fils. Approche et baise-moi la main, ajouta-t-il; ta présence me réjouit.

— Hélas! je ne saurais me réjouir avec vous, répliqua celui-ci avec une fermeté modeste; les cris de douleur des malheureux esclaves accompagnent mal les premiers épanchemens d'un père avec son fils. Oh! accordez-moi une nouvelle marque de votre tendresse, faites célébrer mon arrivée par une amnistie générale, comme le font les monarques dans les circonstances heureuses.

Cette comparaison chatouilla vivement l'orgueil mercantile du vieux négociant, qui n'avait jamais trouvé qu'il existât une grande distance entre des souverains et les hauts fonctionnaires de la compagnie des

Indes. Il instruisit toutefois son fils que les noirs étaient une race perverse, et que les coups de bâton devaient lui être distribués par rations comme l'eau-de-vie et le tabac, si l'on voulait en tirer quelque chose. Van der Spuy prononça cependant le mot si rare de pardon; et, voulant se montrer tout-à-fait clément, il accorda un jour de fête et de danse pour les noirs.

— Entendez-vous, ami intendant? s'écria Benjamin; les pipes ne seront pas fumées.

L'intendant s'éloigna en haussant les épaules.

— Mais, demanda Van der Spuy, dis-moi pourquoi mon beau-frère t'a laissé partir si subitement?

— Je vous apporte ses derniers adieux, répondit le jeune homme. Le jour même de ses funérailles, un vaisseau faisant voile pour les Indes Orientales, je m'embarquai; la vue des clochers de Hambourg me serrait le cœur.

— Je t'aurais laissé volontiers un an de

plus là-bas, dit le vieillard en grommelant, sans plus faire mention de la mort de son beau-frère; tu as sans doute peu profité des leçons qu'il m'a fallu payer si cher.

— Je vous ai apporté des échantillons de mes travaux dans tous les genres, dit modestement Benjamin; et il présenta à son rigide censeur un volumineux rouleau de papiers. Celui-ci les parcourut longtemps, et ses traits devinrent plus sereins. Il tendit la main à son fils, non pour qu'il la baisât, mais pour la serrer suivant la mode africaine; puis il dit à son singe: Hurle, Garloka!..: Celui-ci fit une grimace horrible, et poussa un cri si perçant, que Benjamin se boucha les oreilles. Deux nègres accoururent, et, sur un signe de leur maître, apportèrent au jeune homme, un fauteuil et une pipe.

— Tu as bien employé ton temps, et c'est un excellent capital qui rapporte plus de cent pour cent; un peu de séjour au Cap te donnera le poids et la mesure qui

te manquent encore... Dis-moi, cependant, as-tu déjà fait des folies?

— Des folies? demanda Benjamin avec surprise.

— Eh oui! répéta le vieillard; mon beau-frère ne m'en a rien dit dans ses lettres; mais j'ai pensé que c'était par quelque sot ménagement. Tu en as fait, sans doute; la maladie doit avoir eu son cours.

— En vérité, mon père, je ne vous comprends pas, dit Benjamin encore plus étonné.

— Parbleu! s'écria Van der Spuy avec impatience, je parle clairement; chaque homme a, dans sa vie, une période où il fait mille folies; n'as-tu pas encore éprouvé cela?

— Pas que je sache, répondit Benjamin.

— Oh! malheur! la crise aura lieu ici, et qu'alors Dieu me soit en aide! Il en est de cela comme de la petite vérole; plus elle vient tard, plus elle est maligne. Tu vas me donner bien des embarras!

— Je ne vous causerai jamais de peine volontairement, s'écria le jeune homme pressant contre son cœur l'épaisse main du vieillard.

On entendit retentir les cris de joie des esclaves, et une longue file de figures noires couvrit bientôt la terrasse; ils se prosternèrent aux pieds de leurs maîtres.

— Levez-vous, mes enfans, s'écria Benjamin; je ne puis souffrir de voir l'homme s'agenouiller devant son semblable..... Et Van der Spuy, dans la colère que lui inspirait ce propos révolutionnaire, brisa sa pipe de gypse, mais en silence, et sans contredire son fils en présence des esclaves.

Ceux-ci s'étaient relevés, et se tenaient les mains humblement croisées sur leur poitrine. Le plus âgé d'entre eux, un vieillard tremblant, s'avança, et dit à Benjamin : — Baas *, nous vous souhaitons la bienvenue dans votre héritage; soyez-

* Maître.

nous aussi bons que nous vous serons fidèles; que votre fétiche vous accorde en récompense la force du lion, la prudence du serpent, et les années de l'éléphant!

Le jeune homme les remercia sincèrement de ces vœux, et les pria de s'adresser à lui toutes les fois qu'ils auraient besoin d'une intercession auprès de son père.

Van der Spuy ouvrit la bouche pour protester énergiquement contre cette offre de service; mais une toux horrible menaça de l'étouffer. Le fils, alarmé, vola au secours de son père, et l'intendant, qui, durant cette scène, se grattait la tête d'un air chagrin, profita du moment, et, brandissant son samboc, donna le signal de se retirer. Les pauvres noirs s'éloignèrent en poussant des cris d'allégresse. Ils allaient se distraire, par des jeux et des danses, du sentiment de leur misère.

CHAPITRE II.

Le disque argenté de la lune éclairait la pelouse semée de sophoras, où dansaient les noirs, dont les cris sauvages retentissaient au loin, et le trépignement des pieds et l'étrange musique des esclaves étonnaient les oreilles de Benjamin, qui s'était rendu auprès d'eux après avoir quitté son père. Le bruit sourd du gomgon accompagnait les sons plaintifs de la goura et le bourdonnement du tkoitkoi, joués par trois Hottentots, qui, frottés de graisse et de diosma en poudre, le visage bariolé de mouches de suie, leurs kroks

ou manteaux de peaux de mouton sur les épaules, étaient accroupis sur des rochers à l'extrémité de la pelouse. A cette musique, les esclaves africains et indiens du riche Van der Spuy gambadaient joyeusement, s'agitant et se livrant à leur joie, selon le mode de leurs habitudes nationales. Là, toutes les nuances de couleur se trouvaient réfléchies, depuis le brun-clair jusqu'au noir d'ébène, et même, parmi ces malheureux privés des premiers droits de la nature, on voyait régner l'ordre des rangs et l'orgueil de castes. Repoussés avec mépris par les superbes Buganais, par les hardis Madécasses et les industrieux Bengalis, les pauvres et sales Terletans, employés aux travaux les plus vils, étaient obligés de s'amuser entre eux dans un coin de la pelouse. Benjamin considérait avec tristesse cette multitude bigarrée, lorsque l'intendant s'approcha, et lui montra, d'un air de satisfaction, les apprêts qu'il avait faits pour la commodité de son jeune maître.

Un nègre robuste, étendu sur les pieds et les mains, formait, près d'un myrte, un siège commode, tandis que deux jeunes esclaves cuivrés présentaient à Benjamin la pipe et le thé.

—Votre honneur veut-il prendre place? dit l'intendant en montrant cette ottomane vivante; mais il recula épouvanté du regard plein de courroux que lui lança le jeune homme. —Lève-toi, mon ami, dit celui-ci au nègre; puis se tournant vers l'intendant: Je suis trop fier, ajouta-t-il, pour m'appuyer sur un noir; c'est à toi, mon ami, de prendre sa place; il me faut un siège blanc.

L'intendant, effrayé, le fixait avec de grands yeux et la bouche béante; il s'apprêtait à objecter que cet affront public anéantirait pour toujours le respect des esclaves pour sa personne; mais la rougeur de colère qui couvrit le visage de Benjamin, et le geste menaçant avec lequel il lui désignait sa place, le convainquirent qu'il n'était pas prudent de désobéir.

— Vous aimez à plaisanter, mon jeune sire, répondit-il en s'efforçant de sourire, un vieux serviteur ne saurait refuser un acte de complaisance à l'enfant de la maison. En parlant ainsi, il se courba sur la terre, en s'appuyant sur ses quatre extrémités: Benjamin s'assit, et se balançant sur son large dos, il prit la pipe et la tasse de thé des mains de ses nouveaux serviteurs, qu'il examina avec plus d'attention.

C'étaient un jeune homme et une jeune fille proprement vêtus d'étoffes des Indes. Abstraction faite de leur couleur brune peu agréable, ils pouvaient passer pour beaux, même aux yeux d'un Européen; et leurs membres sveltes et bien tournés eussent pu servir de modèles dans une académie. Leurs yeux, grands et pleins de feu, faisaient ressortir leurs visages sombres, dont les traits réguliers étaient embellis chez le jeune homme par une noble fierté; chez la fille, par une douceur inexprimable. Une légère teinte de mélancolie contribuait à les rendre tous

deux encore plus intéressans. Benjamin, qui portait ses regards de l'un à l'autre, les tint enfin fixés sur les lèvres vermeilles de la jeune fille, dont les yeux ombragés par de longs cils soyeux, l'envisageaient timidement.

— Vous êtes aussi esclaves? demanda le jeune Van der Spuy avec intérêt.

— Pas grand'chose de mieux, répliqua le jeune homme cuivré, en se mordant les lèvres.

— Ce sont de nos Hottentots privés, dit l'intendant, qui gémissait sous sa charge.

— Impossible! s'écria Benjamin en se levant avec vivacité, et lui faisant signe d'en faire autant; tu mens. Ces hideux musiciens et ces charmantes créatures!....

— Sont tous des Hottentots, dit l'intendant avec calme: seulement ces drôles là-bas sont dans le costume de leur pays, tandis que feu madame votre mère, qui s'était prise de passion pour ceux-ci, les faisait laver et habiller avec soin.

— Ainsi ce ne sont que des esclaves hottentots!.... dit Benjamin, revenu de

son enchantement, et regrettant que ce couple eût perdu pour lui la moitié de ses charmes.

— Non, votre honneur, répondit l'intendant, les peuplades noires qui habitent le Cap ne sont point nos esclaves ; mais, lorsque les Hottentots quittent leurs kraals pour nous rendre visite, et sont nourris par les colons avec leurs femmes et leurs enfans, nous acquérons sur eux un droit de propriété, et chacun des membres de la famille doit nous servir jusqu'à sa vingt-cinquième année.

— Honte sur votre société de tigres ! s'écria Benjamin avec une noble indignation, et il objecta qu'un pauvre diable, qui jouait à quelques pas d'une espèce de tambour, avait visiblement passé la cinquantaine.

— Le Hottentot ne sait jamais son âge, dit tout bas l'intendant avec un sourire infernal ; nous faisons le compte !

Et se levant, il détacha le fouet suspendu à sa boutonnière, et courut apaiser une

querelle survenue à l'autre bout de la pelouse entre des Buganais et des Terletans.

Le jeune Hottentot, s'approchant de Benjamin, le considéra fixément, et prononça ces mots avec une violente agitation : oui, Baas, vous êtes un brave homme; mais, dans la maison de votre père, on ne connaît point l'humanité. J'ai beaucoup souffert ici, et je voulais me venger. J'avais résolu d'égorger l'intendant et de fuir avec ma sœur chez les Hottentots des bois que vous nommez les Buschimanns; mais vos traits, qui me rappellent votre mère, m'ont calmé. Vous pouvez nous sauver. Prenez-nous à votre service, nous serons délivrés du fouet de l'intendant, et vous préserverez ainsi ma pauvre sœur de ses poursuites, qu'elle craint plus que ses mauvais traitemens.

— Ton langage est au-dessus de ton état! dit Benjamin avec surprise.

— Non pas, s'écria le jeune homme avec fierté; mon père était prince de la

tribu du grand Namaqua; mais votre noble mère a fait beaucoup pour nous. Dieu la récompense!

— Que la terre soit légère sur son tombeau, dit à demi-voix la jeune fille, tandis qu'une larme coulait le long de sa joue.

— Silence, dit Benjamin, en montrant l'intendant, qui revenait et rattachait froidement son samboc à sa boutonnière: Ami, poursuivit-il en s'adressant à lui, tu viens à propos; ces jeunes gens me plaisent; je les prends à mon service, et j'en parlerai à mon père.

— Tous deux! la fille aussi? demanda l'intendant avec dépit.

— Tous deux, répéta Benjamin; et si tu m'adresses encore de semblables questions, il pourrait bien pleuvoir des coups sur tes épaules. Au reste, si tu veux gagner ma bienveillance, je te conseille d'en user à l'égard des esclaves avec humanité.

A ces mots, il jeta sa bourse au milieu des danseurs, en s'écriant: Noyez

dans le vin vos douleurs, et ne maudissez pas vos tyrans, auxquels j'ai le malheur d'appartenir.

Il s'éloigna rapidement; le frère et la sœur le suivirent, ainsi que l'intendant, qui tordait douloureusement ses poings toujours prêts à frapper.

— Comment vous nommez-vous, mes enfans? demanda Benjamin, lorsque ses deux serviteurs furent conduits dans sa chambre à coucher, où le jeune garçon l'aidait à se déshabiller, et que la fille étendait ses coussins de soie sur le lit.

— Ah! soupira le Hottentot, on nous a donné de beaux noms. On m'a nommé Ganymède, et ma sœur Hébé; mais cela sonne à nos oreilles comme le claquement du fouet: car ces titres nous rappellent notre servitude. Si vous voulez nous faire plaisir, Baas, rendez-nous les noms de notre pays natal; le mien est Tgamma, et celui de ma sœur, Gunima.

— Tgamma! c'est ainsi que vous nommez le lion! demanda amicalement le jeune

Van der Spuy. Toutes tes manières répondent bien à ce choix, et la belle Gunima aux grands yeux, est aussi svelte et agile que l'antilope dont elle porte le nom.

Gunima avait achevé son ouvrage ; s'entendant nommer, elle accourut pour recevoir les ordres de son jeune maître. Celui-ci s'approcha d'elle avec douceur, et il ne se lassait pas d'admirer les contours ondoyans et voluptueux de la jeune fille : — Et toi, Gunima, dit-il enfin, es-tu contente de m'avoir pour ton maître.

Gunima saisit aussitôt sa main, la pressa vivement contre son sein agité, puis elle la baisa avec feu, et s'enfuit avec un regard plein de confusion. Son frère la suivit avec une surprise mêlée de mécontentement.

Benjamin, demeuré seul, ne put s'empêcher de s'écrier : — Il est heureux pour moi que cette belle soit d'une couleur si repoussante ; pardieu ! je pourrais en devenir amoureux.

Il se jeta sur sa couche, et le souvenir de Gunima l'agita long-temps. Ce ne fut que très tard qu'il parvint à goûter un repos qui lui était nécessaire.

CHAPITRE III.

Benjamin se livra avec ardeur aux affaires du négoce; il espérait se rendre indispensable à un père que malheureusement il ne pouvait estimer, et parvenir ainsi à une certaine autorité dans la maison, pour prévenir, ou du moins pour réparer mainte barbarie envers les malheureux esclaves.

Van der Spuy ne tarda point à remarquer une différence sensible entre les procédés des mercenaires et la loyauté filiale. Cette expérience le rendit aussi doux et aussi affable envers son fils, que le com-

portait son caractère; et, quoiqu'il l'eût volontiers tenu toute sa vie dans une entière dépendance, il crut néanmoins devoir l'émanciper partiellement, pour l'établir de la manière qui lui semblait la plus avantageuse.

— Fais toilette, il faut t'habiller aujourd'hui, lui dit-il un matin, au moment où celui-ci venait prendre ses ordres pour la journée; nous sommes invités à dîner chez le directeur de la secrétairerie, et je veux que tu plaises à la belle Constantia, sa fille. Si tu réussis, tu es heureux pour la vie, car elle pèse un million de florins.

Cette notification fit une triste impression sur Benjamin; toutefois, il s'inclina respectueusement, et sortit pour aller endosser son costume de cérémonie.

En dépit de son costume, totalement dénué de goût, Benjamin avait néanmoins une tournure charmante dans son pourpoint de fin drap de Hollande galonné et fermé de boutons d'or massif; une veste de brocart d'or, des culottes de satin noir

à jarretières dorées, des bas de soie d'un blanc bleuâtre, des boucles de brillans, un col orné de dentelles de Brabant, et une monstrueuse perruque, complétaient son ajustement.

Le carrosse s'arrêta, les nègres en descendirent leurs maîtres, et le directeur de la secrétairerie, qui les attendait sur l'escalier, les introduisit dans un salon où étaient assemblés les principaux habitans du Cap. C'était un spectacle tout nouveau pour Benjamin ; les hommes étaient réunis en un groupe, les dames en formaient un autre, et ce dernier surtout fixait son attention. Les tailles gracieuses, les couleurs fraîches et brillantes, les yeux d'un bleu si doux, l'attiraient comme par un pouvoir magique, et il s'avoua qu'une cornette à fontanges et une robe de mousseline des Indes habillaient fort bien les belles.

Constantia, héritière de cette riche maison, vint à lui, et, le saluant d'un air affable, lui adressa la parole avec une voix

qui, de sa langue maternelle si âpre, formait des sons plus doux que ceux d'une flûte. Benjamin, ébloui de tant de beauté, sentit son visage se couvrir d'une rougeur subite, et il demeura hors d'état de répondre une seule parole, tandis que ses yeux dévoraient un sein d'albâtre qui, suivant la mode du jour, exposait à la vue tous ses charmes ornés d'un riche collier. Revenu enfin de son trouble, le jeune Van der Spuy balbutia quelques politesses commandées par l'étiquette, lorsqu'un coup de coude qu'il reçut de son père l'avertit de demeurer dans le cercle des hommes, comme il convenait à un solide négociant.

Outre plusieurs fonctionnaires de la compagnie des Indes, la société se composait de capitaines de vaisseaux de toutes les nations, et d'une foule de colons africains, aussi favorisés de la fortune que mal partagés du côté de l'éducation. On voyait ces hommes trapus, semblables à des colosses d'airain, debout, les jambes

écartées, les mains dans les poches de leurs lourds justaucorps, les pieds enveloppés dans des mouchoirs de soie bigarrée qui leur servaient de bas, un grand chapeau rond toujours cloué sur la tête, une pipe toujours fumante à la bouche, discuter gravement les affaires de leur négoce. Ils firent endurer la poignée de main accoutumée au pauvre Benjamin, qui eut besoin de plus d'un effort pour se convaincre que ces rudes marques d'affection ne l'avaient point privé de l'usage de ses doigts.

Il fallait que Van der Spuy Senior eût négocié quelque affaire intéressante avec le maître de la maison, puisque son fils fut placé à droite de la belle Constantia, qui s'acquittait avec dignité des honneurs de la table. Benjamin se trouva ainsi privé durant quelque temps de sa conversation, et fut obligé d'écouter l'entretien général. Ce fut en vain qu'il s'efforça d'y prendre quelque intérêt; les gens de mer, dans leur jargon incompréhensible, s'entrete-

naient de leurs courses, et buvaient à leurs heureuses traversées; les marchands dissertaient sur la dernière hausse, et les colons parlaient des gués, des ornières qui leur avaient coûté plus d'un bœuf d'attelage, ou ils se vantaient des cruautés qu'ils avaient exercées contre les malheureux Buschimanns. Enfin Constantia lia conversation avec son voisin, en l'invitant à manger des grives, qui, disait-elle, venaient toutes rôties de la Hollande. Il lui fallut alors écoûter d'amples développemens sur la manière dont on frotte, en Hollande, ces oiseaux avec du sel et des épices, avant de les rôtir au beurre, dont ils doivent être entièrement couverts dans les pots. — Voyez, monsieur, poursuivit-elle en mettant sa main blanche et potelée sur celle de Benjamin; voyez, le point principal est que l'air ne pénètre pas jusqu'aux oiseaux; car c'est là principalement ce qui excite la fermentation et la corruption....

Benjamin voulut faire diversion, et pria

Constantia de lui nommer les convives qui lui étaient inconnus, ce que fit la jeune personne, en assaisonnant leurs noms de gloses assez malignes et inconvenantes.

Ce fut surtout contre une jeune et jolie femme richement parée, qui occupait une des places d'honneur à table, et qui lui souriait de temps en temps d'un air d'affection, que se dirigèrent les malicieuses remarques de Constantia. Benjamin lui en fit un léger reproche, et celle-ci lui répondit avec quelque humeur : — Nous étions compagnes d'enfance; mais c'en est fait de notre amitié, et vous m'approuverez si je vous en dis la cause. Mon père est directeur de la secrétairerie, et le premier des quatre négocians de la compagnie des Indes, le sien n'est que contrôleur et deuxième marchand, ce qui me donnait naturellement place avant sa fille, lorsqu'elle n'était pas mariée; maintenant qu'elle a épousé le capitaine de la milice, elle a le pas sur moi, et vous sentez com-

bien cela est révoltant pour une fille de distinction! aussi ne la vois-je que dans les occasions absolument indispensables; et d'ailleurs, en qualité d'hôtesse ou de convive, le rang n'est point pris en considération; mais me trouver avec elle dans un lieu public, Dieu m'en préserve à jamais!

Comme elle achevait ces mots, la femme du capitaine la regarda avec un doux sourire, et Constantia lui envoya un baiser, qui fit songer Benjamin à celui de Judas. Quand il eut reconnu les difformités du cœur qui battait sous ce beau sein, il cessa de s'occuper de Constantia, et se tourna vers son voisin de droite, petit-maître à la façon du Cap, espèce d'Hercule au visage bien nourri, et où se peignait l'amour-propre satisfait. Il s'occupait exclusivement d'un pied d'éléphant, qui souriait à son appétit.

Embarrassé pour trouver un sujet d'entretien, Benjamin demanda au Ménalque africain à quelle distance de la ville du Cap se trouvait son habitation.

— A dix milles, répliqua celui-ci ; mais moi et mes bœufs, nous faisons la route en cinq heures ; car mes bœufs me connaissent, poursuivit-il avec chaleur, dès qu'ils m'entendent aiguiser mon couteau à la roue, ils galopent dans le plus mauvais chemin.

— Vous ne blessez cependant pas ces utiles animaux? s'écria Benjamin en frémissant.

L'Africain le regarda avec étonnement, et continua à détailler avec volubilité son système de culture; il s'étendit surtout sur la peinture des moyens qu'il employait pour gouverner les Hottentots et les esclaves.

La belle Constantia écoutait avec complaisance cette conversation, qui semblait avoir beaucoup d'attraits pour elle; et, au moment où Benjamin se disposait à témoigner combien la conduite des colons lui semblait basse et féroce, elle prit la parole, et raconta avec aisance qu'une fille hottentote, qui lui avait brisé un service

de porcelaine précieux, traînait, depuis neuf mois, des anneaux de fer si pesans, qu'ils commençaient à devenir inhérens à la peau.

Le visage de Benjamin prit une telle expression d'horreur, que Constantia en fut effrayée. Il ouvrait la bouche pour se prononcer avec énergie contre ces odieuses barbaries; mais, redoutant lui-même la violence de ses sentimens, il prit le parti de s'éloigner, et quitta brusquement la table, sans s'inquiéter de l'impression que ce départ subit produirait sur les convives.

Lorsque, le soir, Benjamin rentra dans sa chambre à coucher, il fut éclairé par Gunima, car Tgämma était à la chasse. Il considérait avec chagrin les belles formes de cette jeune fille, si mal colorées, lorsque ses yeux, rouges de pleurs, fixèrent son attention.

—Tu es triste, Gunima, qui t'a affligée? lui demanda-t-il en caressant doucement ses joues.

Gunima leva vers lui des regards timides, et dit en baissant les yeux : — L'intendant me poursuit toujours de sa tendresse et de sa haine.

Benjamin, regardant la pauvre fille avec compassion, aperçut sur son bras gracieusement arrondi quelques meurtrissures, qu'il reconnut pour des gages d'amour, tels que peut en donner un correcteur d'esclaves.

— Je veux que ce misérable..... s'écria-t-il avec fureur, et s'élançant vers la porte.

Mais Gunima le retint en s'écriant : — Au nom de Dieu, mon jeune maître, votre pitié ne ferait qu'augmenter le mal! L'esclave que vous avez fait délivrer a reçu le double de coups de fouet, et l'intendant a juré que celui qui irait encore vous porter quelque plainte, périrait sous ses mains.

Le jeune homme demeura immobile de colère et d'effroi.

— L'intendant sera châtié comme il le mérite, dit-il; mais toi, pauvre Gunima, comment pourrai-je te sauver?

— Je saurais un moyen, dit la jeune fille à demi-voix et avec embarras; mais je n'ose vous le découvrir : c'est cependant le seul, et un si bon maître ne voudra point en abuser. Vous connaissez les droits qu'a votre père sur mon frère et sur moi?....

— Dis plutôt qu'il n'en a aucun, s'écria Benjamin avec indignation.

— Priez-le de vous céder ses prétentions sur nous, dit Gunima plus rapidement et plus bas; alors nous vous appartiendrons tout-à-fait, et nous serons sauvés pour toujours.

— Le conseil est bon, et je veux le suivre, s'écria Benjamin en saisissant la main de la jeune fille; ainsi tu veux m'appartenir tout-à-fait, Gunima?

Benjamin enlaça ses bras autour du cou de la jeune fille, pleine d'un trouble charmant; puis ses lèvres pressèrent des lèvres de rose; mais Gunima, dont le cœur agité battait vivement contre le sien, se débarrassa en rougissant, et, un instant après, elle avait disparu.

CHAPITRE IV.

Le matin du jour où Benjamin atteignit sa majorité, il trouva en entrant chez son père le vieux Van der Spuy, non en robe de chambre comme de coutume, mais en grand costume, avec la perruque, le chapeau galonné et l'épée au côté.

— Viens, mon fils, dit le vieillard en le conduisant dans la grande salle où se tenaient rangés en haie, et dans leurs habits de fête, les teneurs de livres, les commis, intendans, apprentis et valets de la maison Van der Spuy. Devant une table, couverte d'un tapis vert, étaient assis un

assesseur du sénat de justice et son secrétaire. Van der Spuy, prenant la parole, déclara solennellement qu'il admettait et agréait son fils unique comme associé de sa maison de commerce, et il le présenta en cette qualité aux hommages de tous ses subordonnés. L'acte fut inscrit au protocole, les employés du comptoir présentèrent leurs devoirs, et l'intendant les imita d'assez mauvaise grâce.

Les gens du tribunal offrirent leurs félicitations en termes bien pesés, et avec tout le respect dû aux sacs d'argent. Le contrat d'association dans une main, le nouveau sceau de la société dans l'autre, Benjamin, joyeusement surpris, calculait en silence combien de larmes amères ses nouveaux droits lui permettraient de sécher.

— Te voilà maintenant un homme, Benjamin, dit le vieillard lorsque, tout le monde s'étant éloigné, son fils fut venu baiser sa main, et tu peux demander la main de Constantia. Je donne ce soir un

grand souper, et cette belle et riche héritière s'y trouvera. Il ne tient qu'à ton adresse qu'aujourd'hui même le directeur soit obligé de donner sa parole, avant de regagner son logis.

Le pauvre Benjamin vit s'évanouir, à ces mots, tous ses songes. Quelle que fût sa résolution de ne jamais s'unir à cette laide beauté, il prévoyait les suites de son refus, et pensa qu'il était urgent de profiter de ce moment, pour obtenir ce qu'il souhaitait. Il s'inclina donc avec un sourire qui coûtait à sa franchise; puis prenant un ton léger : —Vous m'avez, dit-il, comblé de tant de faveurs aujourd'hui, mon digne père, que votre excessive bonté me rend indiscret : j'ai encore une supplique à vous adresser.

— Priez, vous serez exaucé, répliqua Van der Spuy d'un air affable.

—Les Hottentots qui m'ont servi jusqu'ici, poursuivit celui-ci avec une indifférence affectée, me plaisent assez; au moins sont-ils propres et honnêtes, qualités peu commu-

nes parmi les noirs, et Ganymède est bon chasseur. Puisque votre générosité me rend aussi indépendant que le permettent l'amour filial et la reconnaissance, je souhaiterais fort posséder en propre une couple de ces créatures; seriez-vous assez bon pour me céder vos droits sur eux?

— J'y tiens peu, dit le vieux marchand, ils sont à toi. Mais mène-les d'une main ferme, feu ta mère me les avait gâtés. Quand cela a appris à se laver, et a changé ses peaux de mouton infectes pour des habits, cela se croit des gens comme nous. Ce drôle de Ganymède a même une sorte de fierté. Il n'y a que le fouet pour les ranger à leur devoir; je te recommande mon inspecteur: c'est un homme qui manie le samboc à ravir.

— Ainsi vous me les cédez tous les deux, demanda le jeune homme avec une joie qui pensa le trahir.

— Eh! eh! dit Van der Spuy, tu veux donc aussi la petite Hébé? Et, examinant son fils dans la vigueur et la plénitude de

la jeunesse, il croyait deviner le motif de cette prière. Joyeux de sa propre sagacité, il se contenta de le menacer avec le doig en souriant, et de lui dire: Ah! fripon, prends donc la fille aussi. Ta noce peut bien tarder encore trois mois..... Garde toutefois les convenances, afin que Constantia ne prenne point d'ombrage.

— Voudriez-vous donc m'écrire quelques lignes au sujet de cette donation? demanda Benjamin, en se frottant les mains.

— Un père à son fils! dit Van der Spuy de l'air d'un homme offensé.

— En affaires, il n'y a pas de parenté, répondit hardiment le jeune homme. Je ne mériterais pas d'être votre élève, si je n'entendais pas mieux le négoce. Demain vous pouvez regretter votre présent, et révoquer la donation; non, non, mon cher associé, du noir sur du blanc, *littera scripta manet*, comme dit le latin.

— Tu es mon sang, s'écria Van der

Spuy, ému de joie et d'attendrissement; et il serra son fils contre sa poitrine: je voulais seulement t'éprouver; *littera scripta manet:* c'est une belle parole. Tu auras la signature sociale. Sonne, tu vas être satisfait.

La sonnette retentit, un nègre parut; on l'envoya chercher le teneur de livres, l'intendant et les deux Hottentots. L'acte fut dressé, le teneur de livres chargé de porter désormais la nourriture et l'entretien d'Hébé et de Ganymède *a conto de Van der Spuy junior*, et l'intendant reçut l'ordre de remettre les objets cédés au nouveau propriétaire. Celui-ci obéit avec une laide grimace, tandis que Garloka, parodiait ses gestes et ses mines, en marchant gravement derrière lui.

Le soir, les appartemens de Van der Spuy se remplirent de fontanges, de perruques et de larges chapeaux marins, entre lesquels se glissaient des esclaves nègres, pieds nus et richement vêtus, qui présentaient des rafraîchissemens de toute espèce.

Bientôt le carrosse doré du directeur de la secrétairerie s'arrêta devant la maison. Un pincement au bras avertit Benjamin que c'était à lui d'accueillir ces convives, et celui-ci s'en acquitta avec tant de lenteur et de mauvaise grâce, qu'il s'attira du directeur un regard peu gracieux. La belle Constantia avait été obligée de descendre du carrosse sans aide, affaire qu'une ample robe à paniers rendait assez difficile à exécuter, et il régnait sur son visage une expression de dépit et de mécontentement, qui nuisait singulièrement à sa beauté. Mais la vue de Benjamin produisit sur elle un effet magique, et son front rayonna de satisfaction, lorsqu'il lui présenta galamment sa main gantée, qu'elle prit avec les extrémités de ses doigts de rose. Ainsi accompagnée, elle entra superbe et majestueuse dans la salle, comme le buccentaure vénitien dans la mer Adriatique, et une exclamation involontaire et unanime signala l'entrée de ce couple charmant, qui semblait admirablement

bien assorti. Benjamin n'ignorait pas que ses formes d'Antinoüs rivalisaient avec cette taille d'Hélène; la vanité masculine, qui l'emporte souvent sur celle des femmes, lui insinua qu'une liaison avec une Hottentote cuivrée, était une mésalliance criante, une rébellion manifeste contre la sage volonté du Créateur. Il considérait avec un mélange de pitié et de dédain la pauvre Gunima, présentant humblement le thé à l'orgueilleuse Hollandaise, qui la laissait attendre debout, sans daigner jeter sur elle un regard de ses beaux yeux bleus, fixés sur le jeune homme. Gunima suivait les regards significatifs de Constantia; elle crut lire dans ceux de Benjamin une réponse favorable, et des larmes brûlantes, roulant sur ses joues, se perdirent dans la vapeur qui s'exhalait du thé de la Chine. Benjamin remarqua le combat que livrait l'infortunée avec son cœur, et ses regards se reportèrent avec intérêt sur la pauvre esclave, dont la tendresse timide et sans espoir méritait si bien de l'emporter sur

les faveurs de l'orgueilleuse et froide Constantia.

Celle-ci, surprise de voir les regards du jeune homme fixés sur un autre objet, aperçut Gunima, et la repoussant dédaigneusement, invita Benjamin à la conduire dans les jardins.

Il obéit en soupirant, et l'accompagna à travers des allées tirées au cordeau, où la serpe avait réduit les arbres à des formes bizarres, et où se trouvaient confusément amassés des vases de porcelaine peinte et des coquillages. Constantia entama avec curiosité, au sujet de la petite esclave hottentote, un interrogatoire d'autant plus pénible pour Benjamin, que sa conscience ne lui permettait pas de répondre avec assurance. Les soupçons de Constantia augmentèrent: toutefois, comme elle n'avait nulle envie de renoncer au riche et beau jeune homme, elle se décida à lui parler ainsi: —Votre père a entretenu le mien d'un projet auquel une jeune fille bien élevée doit réfléchir mûrement. Je ne saurais néan-

moins vous cacher ma surprise du silence que vous observez à cet égard, bien que les occasions de parler ne vous manquent pas.

Benjamin se trouvait dans la position la plus critique. Feindre d'ignorer les intentions de son père lui semblait trop ridicule, et, en présence de tant de charmes, il avait peine à se défendre de répondre avec feu à des avances si flatteuses. Il se jeta dans les termes laudatifs et les lieux communs de la galanterie, qui le tirèrent assez maladroitement d'affaire; mais un visage en feu, des regards troublés, parlaient plus éloquemment au cœur de Constantia, que ses expressions incohérentes; elle les interpréta selon ses desirs, paya également son tribut aux bienséances par une rougeur et des yeux baissés; puis enfin, incapable de jouer plus long-temps la cruelle, elle présenta sa main d'albâtre au jeune homme, avec un sourire si enchanteur, qu'il la pressa avec ardeur contre ses lèvres.

En ce moment, le vieux Van der Spuy et le directeur de la secrétairerie parurent derrière les armoiries colossales de la république de Hollande, que l'art du jardinier avait grotesquement taillées dans le feuillage d'un if, et Van der Spuy, plein d'une joie paternelle en songeant au million de florins que ce marché allait faire entrer dans sa maison, s'écria : — N'est-il pas vrai, seigneur, que mon associé s'entend à mener une affaire?

Le directeur de la secrétairerie baissa la tête en signe d'approbation, tandis que, plus belle encore de son embarras, Constantia retirait la sienne en rougissant. Benjamin était demeuré muet de surprise, et, lorsque le père de la jeune fille s'avança gravement et s'empara des mains du jeune couple, qu'il se disposait à unir après une petite allocution, le pauvre jeune homme sentit faiblir sa dernière résistance. Déjà le directeur ouvrait la bouche, et Van der Spuy, prêt à écouter, croisait ses bras sur son énorme ventre, lors-

que Gunima, accourant hors d'haleine, vint se précipiter aux genoux du jeune homme : — Baas ! au nom du Dieu que nous prions tous, s'écria-t-elle d'une voix gémissante, sauve mon malheureux frère ; sans toi, il est perdu !

— Gunima, tu es hors de toi, dit Benjamin effrayé, et il s'efforçait de la relever. Mais la pauvre fille, au désespoir, s'écriait : — Non, Baas, non, je veux rester là, et embrasser tes pieds, comme le serpent qu'on écrase, jusqu'à ce que ta bouche ait prononcé le mot de grâce.

— Calme-toi, pauvre enfant, dit le jeune homme avec une émotion qui causa le plus vif dépit à Constantia ; ton frère est ma propriété, qui oserait le toucher ?

— Hélas ! il a tué l'intendant, dit en sanglotant Gunima ; ils l'ont déjà enchaîné et livré à la garde.

— Quoi ! mon intendant ? cria avec fureur le vieux Van der Spuy. Le scélérat ! Mais, Dieu merci, nous avons une justice

criminelle au Cap, et le procureur fiscal est mon ami.

Une foule de gens s'approchait. L'infortuné Tgamma, pâle et sanglant, les bras liés derrière le dos, fut amené par plusieurs nègres, et le teneur de livres, qui précédait la troupe, se disposait à rapporter toutes les circonstances de l'affaire, lorsque Benjamin s'adressa au prisonnier lui-même : — Tgamma, lui dit-il avec un reproche douloureux, Tgamma, qu'as-tu fait?

— Je ne pouvais faire moins, noble Baas, répliqua le Hottentot avec intrépidité; l'intendant, qui s'était enivré à la fête, voulait faire violence à ma sœur; et, comme elle résistait, il la battit cruellement. J'accourus, saisis le traître, et le mis bientôt sous mes pieds : alors il me frappa de son couteau, et me fit cette blessure. Il s'agissait de mort et de vie, je lui arrachai le couteau, et le lui plongeai dans le cou. Baas, interrogez votre conscience, n'en auriez-vous point fait autant en ma place?

— Tu as raison, pauvre fils, dit le capitaine de la milice, survenu avec le reste des convives, tu as raison, mais il faut que tu meures.

— D'après quelle loi? demanda fièrement Tgamma; si celles de votre pays punissent ceux qui se défendent, d'où vient que vous me jugez, moi; fils d'un prince naturel de ce pays, je ne les ai jamais reconnues? Hommes blancs, qui êtes venus débarquer sur nos rivages sans y être appelés, qui nous avez chassés de nos beaux vallons, qui avez enlevé nos troupeaux, détruit le gibier qui faisait notre nourriture; et qui ne nous avez laissé d'autre choix que le brigandage armé, la fuite ou l'esclavage; quels droits avez-vous de punir chez eux les souverains légitimes du pays? Faites-moi juger par mes frères, suivant les lois de ma tribu; ou si vous ne le voulez pas, faites-moi tuer; mais n'allez pas dire qu'il faut que je sois puni au nom de la justice.

— Ce drôle dit des choses assez justes;

mais que le diable lui réponde, dit l'honnête capitaine de la milice en se détournant pour essuyer une larme prête à s'échapper de ses yeux.

— Un fou peut demander dix fois plus qu'un sage ne peut répondre, dit le directeur de la secrétairerie; et le vieux Van der Spuy s'écria : — Voilà ce que c'est que d'apprendre à lire à ce bétail noir.

Un caporal arriva, suivi de quelques arquebusiers, et des chaînes pesantes retentissaient dans les mains des Cafres qui l'accompagnaient.

— Baas! sauve mon frère, s'écriait Gunima en embrassant les genoux de Benjamin, auquel Constantia disait à voix basse : — J'attends de vous, comme un témoignage de tendresse, que vous abandonniez à leur sort cet assassin et cette Hottentote libertine.

Tout-à-coup, Benjamin, rappelant sa fermeté, s'élança au milieu de la foule, à l'instant où Van der Spuy se disposait à livrer le coupable : — Avec votre permis-

sion, mon père, s'écria-t-il avec énergie, vous n'avez plus aucun droit sur ces Hottentots; vous me les avez cédés aujourd'hui même : c'est mon esclave, et je ne souffrirai pas que l'autorité s'en empare. Qu'il soit renfermé dans la prison de nos esclaves, pour que la justice ait son cours. On ne sait même pas encore si l'intendant est mort; peut-être l'accusé n'a-t-il encouru qu'un châtiment domestique.

Van der Spuy se démenait en fureur; le directeur branlait la tête d'une manière significative, et Constantia déchirait, dans sa rage, son mouchoir de batiste. Le capitaine de la milice s'avançait à regret pour combattre le jeune homme, lorsqu'un chirurgien, qui avait mis l'appareil sur les blessures de l'intendant, vint annoncer que son malade vivait encore, et qu'il espérait le guérir.

—Vous l'entendez, mon père, dit Benjamin. Pour lever tout obstacle, je déclare qu'en ma qualité de citoyen libre de la ville du Cap, et d'associé de la maison Van

der Spuy, je cautionne le prisonnier. M. le caporal ne fera, je l'espère, aucune difficulté de remmener ses gens et d'aller fêter avec eux mon jour de naissance.

Une bourse pesante, que Benjamin glissa dans la main du caporal, et un coup-d'œil du capitaine vainquirent tous ses scrupules. Les soldats firent volte-face, et les Cafres les suivirent. Tgamma fut conduit en prison. Les deux vieillards gesticulaient vivement entre eux; Benjamin regardait tendrement la pauvre Gunima, qui gisait à terre, privée de sentiment, et Constantia, aussi belle que furieuse, semblait un ange déchu. L'honnête teneur de livres, croyant les fiançailles décidées, vint avec bonhomie lui adresser ses congratulations en élégant style de commerce. Mais celle-ci, sans lui répondre, s'élança hors du jardin, accrochant les buissons, avec les énormes paniers de sa robe flottante, qui lui donnaient l'aspect d'une frégate poussée par la tempête et voguant à pleines voiles.

CHAPITRE V.

Environnée de monceaux d'actes, vaste dépôt de misères humaines, le procureur fiscal de la colonie, Blésius, parcourant de sa plume le registre des prisons, condamnait ou justifiait d'un trait les malheureux accusés, lorsque la porte s'ouvrit, et le jeune Van der Spuy se précipita dans la chambre sans être annoncé. L'homme de loi semblait tout disposé à se fâcher d'un procédé si cavalier; mais il pardonna au fils d'un millionnaire, et il lui indiqua poliment un siège. Benjamin, trop agité pour prendre place, rapporta les circon-

stances du déplorable évènement qui venait de se passer, avec tant de feu et de rapidité, que le flegmatique procureur l'invita plusieurs fois à reprendre haleine, afin de lui laisser le temps de saisir le fait avec tous ses détails. Quand le jeune homme eut achevé de parler, le grave Blésius s'enfonça dans son fauteuil, croisa son pied droit sur le pied gauche, comme doit le faire tout juge selon l'ancienne étiquette, et demeura quelques instans plongé dans ses réflexions ; puis il répondit avec le plus grand calme. — On doit pardonner à la légèreté de votre âge et à votre court séjour au Cap, la conduite que vous avez tenue ; mais le cas est plus grave que vous ne l'imaginez ; si personne ne s'est trouvé présent à cet évènement, que le frère et la sœur, nous ne devons juger que d'après le témoignage de l'intendant que j'interrogerai demain matin, s'il vit encore. En tout état de cause, le noir qui a tiré le couteau contre un blanc tombe sous le coup de la justice ; et ce n'est que de la guérison de

l'intendant, que dépend la vie du coupable; autrement sa mort est nécessaire.

— Sa mort! s'écria Benjamin, les mains jointes.

— Sa mort, répéta le fiscal, d'un ton monotone; vous connaissez le vieux proverbe hollandais: « Ce qui est mort, plus ne mord ». Il sera exécuté ou, du moins, condamné à une prison perpétuelle. Vous avez eu grand tort de vous opposer à ce qu'il fût livré, et le caporal qui vous a obéi devrait être dégradé et porter, une semaine, durant huit heures par jour, le mousquet sur l'épaule, devant la grande garde; mais je lui pardonne par égard pour la maison Van der Spuy. Demain vous remettrez le prisonnier et sa sœur, qui est soupçonnée d'avoir été sa complice.

A ces mots, le fiscal porta gracieusement la main à son bonnet, pour congédier Benjamin; mais celui-ci, voulant tenter un dernier effort, plaça sur la table un rouleau d'or, au moyen duquel il espérait

donner un certain poids à sa requête.

Le procureur repoussa le rouleau avec un sourire ironique : — Mon jeune maître, dit-il, je dois vous dire que vous connaissez bien mal votre monde, si vous imaginez que de semblables moyens puissent conduire au but, lorsqu'ils sont mis en œuvre avec si peu d'habileté. Si votre père n'était pas mon ami, je mettrais cet argent en séquestre comme *corpus delicti*, et je vous intenterais un procès en corruption. Reprenez donc votre or, et croyez qu'un vieux magistrat est assez fin, pour ne pas se commettre ainsi avec le premier étourdi. Bonsoir : dispensez-moi de vous reconduire.

Ainsi congédié, il ne resta au pauvre Benjamin d'autre parti à prendre que de s'éloigner, ce qu'il fit en maudissant sa vivacité et le sang-froid désespérant du procureur fiscal.

Lorsqu'il revint au logis, le teneur de livres le conduisit dans la chambre de son père qui, abattu par l'agitation qu'il avait

éprouvée, venait de se faire porter au lit, et prenait une potion calmante.

— Je l'ai dit et je l'ai prédit, cria-t-il plein de colère à son fils ; tu n'avais pas encore jeté ta gourme, et c'est aujourd'hui que tes folies commencent pour anéantir ma plus belle spéculation. Quelle conduite est la tienne envers le directeur de la secrétairerie et sa fille ! La pauvre enfant est montée furieuse en voiture, et s'est fait conduire chez elle, sans attendre son père, qui a été obligé de courir à pied jusqu'à sa demeure ; voici un billet par lequel il me prévient de cette triste aventure en termes assez vifs.

— Dieu soit loué ! dit Benjamin. Cette exclamation porta au comble le courroux de Van der Spuy, qui s'écria : — Je ne veux pas me laisser tourmenter par tes extravagances ; heureusement mes mesures sont prises dans le contrat d'association. Demain tu livreras Ganymède à la justice, et tu apaiseras Constantia, en lui faisant présent d'Hébé, ou nous n'aurons plus

rien à démêler ensemble; et il n'y aura pas au Cap, un procureur adroit à éluder la loi, si tu hérites un stuber * de mon bien.

A ces mots, il se tourna du côté de la ruelle, et bientôt un bruit nazillard avertit Benjamin que son père était hors d'état de l'entendre. Il quitta la chambre, au désespoir, mais résolu à suivre l'impulsion de son âme.

* *Stuber*, petite monnaie hollandaise. (*Le Trad.*)

CHAPITRE VI.

L'infortuné Tgamma, étendu sur la paille humide de son cachot, dormait du sommeil que donne une conscience pure, lorsque Benjamin entra, une lanterne à la main, suivi de Gunima et du nègre chargé de garder la prison. Il secoua le dormeur pour l'éveiller, et lui dit à voix basse:—Dis adieu à ta sœur, et hâte-toi de fuir, je n'ai que ce moyen de te sauver. Ton gardien t'accompagnera, car sa perte serait certaine, lorsque l'on apprendra ton évasion.

Tgamma ne savait s'il devait en croire ses oreilles: il pressa Gunima contre son

cœur, se jeta aux pieds de son bienfaiteur, et lui dit en sanglotant : — Vous êtes le digne fils de votre mère. Comment le pauvre Tgamma pourra-t-il jamais vous le rendre?

— Si, quelque jour, ton destin te place à la tête de tes frères, dit Benjamin, d'une voix sombre, si tu portes les armes contre les bourreaux blancs, sois plus humain envers eux qu'ils ne l'ont été envers toi. C'est l'unique remercîment que ton ami te demande ; mais fuis, les momens sont précieux.

Le Hottentot partit comme un éclair, le nègre le suivit, et Gunima demanda en tremblant à son maître ce qu'elle deviendrait.

— Tu ne saurais demeurer non plus ici, pauvre Gunima, répondit tristement celui-ci ; la vengeance de vos tyrans te préparerait un sort terrible, et je suis trop faible pour te défendre. Je te menerai au capitaine de la milice, que j'ai reconnu pour un homme généreux ; il aura le pouvoir et la volonté

de te protéger jusqu'à ce que mon sort soit décidé.

Gunima leva ses grands yeux, avec un sentiment d'amour et de reconnaissance, vers son libérateur, prit sa main, qu'elle mit sur son cœur, et le suivit hors de la prison, que Benjamin referma, et dont il jeta la clef dans un puits. Ils disparurent ensuite tous les deux dans les ténèbres de la nuit.

Le jour suivant, le fiscal et son greffier, accompagnés de soldats et de Cafres portant des chaînes, entrèrent dans la maison de Van der Spuy, où régnait la plus grande confusion. L'intendant était mort pendant la nuit, de sa blessure, envenimée par l'échauffement de l'ivresse; on ne trouvait ni Hébé, ni le nègre sentinelle, ni la clef de la prison, et les portes ayant été enfoncées, on découvrit également la fuite de Ganymède. La colère du fiscal, en se voyant arracher sa victime, retomba tout entière sur le pauvre Benjamin, qui venait le recevoir au nom de son père

encore endormi. Ses tentatives coupables de la veille dénonçaient, dit-il, assez l'auteur de cette évasion. Après un long sermon, l'homme de loi, par égard pour son respectable père, se contenta de prescrire à Benjamin les arrêts dans sa maison, laissa près de lui un caporal avec deux mousquetaires, et s'éloigna pour aller faire son rapport au gouverneur.

Rien n'égala la rage de Van der Spuy lorsque son fils, suivi de deux soldats, vint lui rendre compte de ce nouvel incident. Son favori mort, et ses mânes privés de vengeance, sa rupture avec le directeur de la secrétairerie, et l'arrestation de son fils; que de raisons pour le faire sortir de son flegme accoutumé! Aussi Benjamin eut-il besoin de toute sa modération pour ne point dépasser les bornes du respect filial. Le capitaine de la milice vint le délivrer de la colère de son père, et le mena chez le gouverneur. Ils traversèrent la place d'armes, et Benjamin monta dans l'antichambre du gouverneur, non sans avoir le

cœur serré; car il ne regardait point comme un badinage, d'aller rendre compte au vice-roi de la république, d'une affaire dont il aurait peine à se justifier aux yeux de la justice.

Ils furent annoncés et, bientôt après, introduits dans la salle d'audience, où le grand conseil était assemblé sous la présidence du gouverneur. Le capitaine de la milice alla prendre sa place, et Benjamin resta debout à la barre, comme un criminel près d'entendre son arrêt.

—Vous vous êtes rendu coupable d'une étourderie grave, jeune homme! dit le gouverneur d'un ton solennel, mais non sévère.

Benjamin s'inclina involontairement.

Il poursuivit avec plus d'affabilité : — Vous paraissez le sentir vous-même, et cela doit nous disposer à l'indulgence. Je vous le répète, vous avez commis une grande étourderie: quoique je veuille bien ne pas vous attribuer l'évasion du Hottentot, cependant votre inconvenante protestation, et votre caution plus inconvenante

encore, l'ont soustrait à l'incarcération juridique, et ont favorisé sa fuite. Vous avez donc encouru un châtiment; mais, eu égard à votre jeunesse et au compte avantageux qui m'a été rendu de votre conduite passée, il sera plus doux que vous n'osiez l'espérer.

Benjamin, le cœur soulagé d'un poids énorme, voulait se précipiter vers le gouverneur pour le remercier; mais celui-ci, par un signe, réprima sa reconnaissance, et poursuivit avec calme : — M. le capitaine de la milice entreprend dès demain une excursion aux frontières de la colonie, pour aller reconnaître des régions encore inconnues, et repousser quelques tribus de Cafres qui commettent des excès sur notre territoire. L'expédition sera très pénible, et non sans de grands dangers. Nous avons besoin d'un homme instruit dans le dessin et la métrologie; notre ingénieur est malade, et hors d'état de supporter les fatigues. On m'a vanté vos connaissances en ce genre; j'aime à rendre

utiles à l'état jusqu'aux peines que j'inflige : je vous impose, pour punition, de faire cette campagne en qualité de volontaire, sans solde, sous les ordres du capitaine; et, en vertu des pouvoirs dont je suis investi, je fais cesser l'enquête commencée contre vous.

Le procureur fiscal se leva pour prendre la parole contre un jugement si doux, et deux conseillers l'imitèrent ; mais le gouverneur, se levant à son tour, porta la main sur la décoration qui couvrait sa poitrine, et s'écria : — Je prends tout sur moi!

Benjamin monta précipitamment l'estrade, et baisa avec transport la main du généreux gouverneur.

— Que faites-vous? demanda celui-ci en la retirant.

— Un fils reconnaissant baise la main paternelle qui le châtie avec tant d'indulgence.

Puis il s'éloigna en s'écriant plein de joie : Quel léger sacrifice pour la vie de deux de mes semblables!

Benjamin, prêt à partir, alla le lendemain prendre congé de son père, encore au lit, qui lui dit avec humeur : — Je suis bien aise de la tournure qu'a prise cette affaire, et mon honorable raison de commerce est du moins préservée de l'injure d'une punition fiscale. Cette campagne te fera du bien; tu pourras faire tes folies chez les sauvages, et si tu n'en reviens pas, ce ne sera point une grande perte pour moi.

Congédié par ces paroles paternelles, le jeune homme gagna le rendez-vous de la caravane. La place était couverte de chariots, attelés chacun de douze bœufs, et quelquefois davantage, de colons à cheval armés de leurs lourdes arquebuses, de Hottentots, les uns à pied, d'autres montés sur des chevaux ou des bœufs de main; de chiens de chasse, de vaches et de chèvres pour les besoins des voyageurs. Le pavillon des provinces unies de Hollande flottait sur la tente du capitaine, qui vint amicalement au-devant de Benja-

min, et l'introduisit sous sa maison de toile.

— Soyez le bienvenu, mon cher compagnon de voyage, dit-il, je ne négligerai rien pour vous rendre le moins désagréable possible la punition qu'on vous impose. Vous partagerez ma tente et ma table; et, afin que vous ne manquiez de rien; je vous ai destiné un serviteur fidèle qui n'épargnera aucune peine pour vous servir.

Il frappa dans ses mains, et la charmante Gunima s'élança du fond de la tente, en habits d'homme. Les mains croisées sur son beau sein, elle s'inclina devant son maître avec un doux embarras.

— Dieu vous récompense de tout ce que vous faites pour moi, s'écria Benjamin en embrassant le capitaine avec une amitié mêlée de respect; et qu'il me donne bientôt l'occasion de vous prouver ma reconnaissance autrement que par des paroles!

CHAPITRE VII.

La caravane se mit en marche, et suivit les rives d'un fleuve superbe. La richesse de la flore africaine faisait de cette contrée un paradis terrestre. Les animaux nombreux de cette zone, l'orgueilleux bubale à la noble démarche, le gnou indocile, l'antilope des bois, les pigargues légères aux cornes arrondies, aux beaux yeux et à la taille élégante, fuyaient en troupes immenses, cherchant un asile dans les montagnes ; le terrein semblait élastique sous leurs bonds prodigieux : l'antilope avec sa barbe de crins, le koudou aux longues jambes, le zèbre rayé, la

chèvre bleue à peau veloutée et l'antilope pygmée, cet animal mignon, paissaient au bord des chemins. Çà et là, quelques girafes colossales se montraient, semblables aux clochers qui dominent les cabanes d'un village, par-dessus des troupeaux de gazelles; mais, pacifiques et timides comme celles-ci, elles fuyaient au moindre bruit, du galop le plus étrange, s'élevant sur leurs courtes jambes de derrière, retombant sur leurs jambes de devant, longues, sèches, et balançant leur énorme cou tacheté.

Benjamin, aussi surpris que charmé de ces tableaux mouvans, goûtait mille plaisirs à la chasse et à contempler la nature; et il avoua au capitaine que cette expédition lui semblait plutôt une récompense qu'un châtiment.

— Attendez à en juger, que nous trouvions des contrées moins gracieuses, répliqua celui-ci. Les déserts de Karoos* sont

* Glaise dure mêlée de sable. (*Le Trad.*)

autres que les bords rians de ce fleuve : la chasse du lion et du tigre est aussi moins divertissante que la poursuite des timides antilopes; sans parler des hassagaies des Cafres et des flèches empoisonnées des Buschimann.

— A vos côtés, capitaine, il me semble que je n'ai rien à craindre, s'écria Benjamin plein d'ardeur et de gaîté; vienne le danger, et nous verrons!

La marche continuait, et la nuit commençait à couvrir la terre, lorsque deux Hottentots, qui avaient été en avant pour reconnaître le pays, vinrent demander la permission de donner la chasse à un éléphant qu'on apercevait dans le bois. Le capitaine le permit. Les Hottentots de la caravane s'assemblèrent, leurs krohs sur le bras, et armés de leurs piques. Benjamin et le capitaine les suivirent à cheval, leurs arquebuses chargées et appuyées sur le pommeau de leurs selles.

Au moment du départ, Gunima s'approcha doucement de Benjamin, et lui dit:—La

chasse de l'éléphant est dangereuse, Baas; n'exposez point inutilement votre vie; si l'animal rompt les lignes, vous êtes perdu.

Mais le jeune homme fit peu attention à cet avis dicté par une tendre inquiétude, et galopa gaîment vers le bois autour duquel les Hottentots avaient déjà formé un large cercle.

— Regardez, je vous prie, cette colline grisâtre qui se balance là-bas, cria Benjamin au capitaine.

Celui-ci répondit en riant : — Vous n'avez sans doute jamais vu d'éléphant? c'en est un, en personne.

Benjamin, étonné, ne tarda point à reconnaître les formes de cette énorme montagne de chairs et d'os, qui se berçait nonchalamment sur les quatre piliers qui la soutenaient. Le cercle des Hottentots se resserrait toujours plus, et ils s'avançaient de tous côtés vers l'animal, qui les laissait approcher sans les honorer de son attention. Enfin il se remit en route sans

donner la moindre marque de colère; mais les Hottentots se portèrent en foule sur son passage, et lui lancèrent tout d'un coup une douzaine de leurs krohs sur la tête. Ebloui et effrayé, l'animal demeura immobile, et chercha, avec sa trompe, à se débarrasser de ces voiles incommodes. Une multitude de krohs viennent de nouveau couvrir ses yeux, et un Hottentot plus hardi s'élança; et, se tenant suspendu à sa queue, lui enfonça un dard dans les entrailles. L'éléphant, furieux, s'efforça d'atteindre son ennemi; mais, aveuglé par les manteaux qu'on lui jetait sans cesse, il ne faisait que tourner sur lui-même en poussant des mugissemens effroyables. En ce moment, plusieurs chasseurs le percèrent de leurs lances. La rage de l'éléphant fut portée à son comble, et, parvenant enfin à déchirer le dernier voile qui couvrait ses yeux, il écrasa en un clin-d'œil trois de ses adversaires.

Benjamin crut alors qu'il était temps de prendre part à la lutte; il visa, et sa

balle déchira l'une des oreilles pendantes de l'animal.

— Au nom du ciel, qu'avez-vous fait? s'écria le capitaine, qui se hâta de tirer à son tour et manqua l'éléphant. Ils tournèrent aussitôt bride, et partirent tous les deux ventre à terre. Mais, plus prompt que les chevaux, le monstrueux animal les poursuivit avec une effrayante agilité, pressant le sol de ses énormes pieds, qu'il soulevait à peine. Sa rage semblait se diriger surtout contre Benjamin dont le coup l'avait blessé, et déjà sa trompe se levait sur lui, lorsque tout-à-coup, l'éléphant s'arrêta, chancela et s'abattit, en poussant un terrible gémissement.

— C'est le doigt de Dieu! s'écria le capitaine pâle d'effroi et sautant à bas de son cheval; vous avez été plus heureux que sage, mais une autre fois abstenez-vous de tirer à contre-temps, si vous voulez que nous restions amis.

Les Hottentots se rassemblèrent autour

de l'énorme cadavre, et chacun revendiquait pour lui l'honneur du coup mortel.

— Vous vous trompez tous, cria le capitaine en arrachant d'un œil de l'animal une flèche empoisonnée : nous devons la vie à un inconnu ; si cette pointe venimeuse n'avait pénétré à l'instant même dans la cervelle, un trépas aussi subit était impossible, et aucun de vous ne s'est servi de son arc.

Pendant que le capitaine parlait ainsi, Benjamin se sentit doucement presser le genou ; il se retourna et aperçut près de son cheval la fidèle Gunima, qui, avec une tendre inquiétude, lui demandait s'il n'était pas blessé.

Quelle fut sa surprise et sa joie en remarquant sur ses épaules un arc et un carquois rempli de flèches de Buschmann. Gunima, dit-il avec émotion, c'est toi qui nous a sauvés ?

— J'ai eu ce bonheur, mon cher Baas, répondit la jeune fille.

— Ma libératrice ! s'écria Benjamin ; et,

se penchant vers elle, il la serra long-temps contre son cœur pénétré de reconnaissance.

Les chasseurs s'occupèrent à dépecer l'éléphant. Les belles défenses d'ivoire, ainsi que les pieds renommés comme un mets délicat, furent réservés au capitaine, qui suivi de Benjamin et de Gunima regagna sa tente, tandis que les Hottentots arrachaient du corps de l'éléphant autant de chair que le leur permettait la hâte de rentrer dans le camp, avant l'approche de la nuit. Les ténèbres régnaient déjà lorsqu'ils arrivèrent, chargés de ces lambeaux sanglans. Ils s'accroupirent à l'entour d'un grand feu, et firent rôtir des morceaux de viande qu'ils dévorèrent avec une incroyable voracité, puis ils fumèrent leur dacha, et s'endormirent. A leur réveil, ils recommencèrent à manger, et eussent continué jusqu'au jour, si vers minuit le repos général n'eût été troublé d'une manière alarmante. L'odeur de la viande fraîche avait attiré les bêtes sauvages des

environs ; les cris de l'hyène, les hurlemens du guépard et des chacals retentissaient dans le silence de la nuit. Et tout-à-coup des mugissemens sinistres, presque semblables à une voix humaine, rude et mille fois renforcée, vint couvrir tout ce bruit. Les aboiemens des chiens cessèrent aussitôt; les chevaux et les bœufs tremblèrent et cherchèrent à rompre leurs liens, et le capitaine s'écria : C'est le rugissement du lion! Il donna ordre aussitôt de faire claquer autour du camp de longs fouets de peau de bœuf dont le bruit est plus perçant que celui des armes à feu, et Benjamin s'avoua en secret que de tels pélerinages avaient aussi leur mauvais côté. Cette fois cependant on en fut quitte pour la peur : les lions se retirèrent, effarouchés sans doute par les feux et le retentissement des fouets. Lorsque l'aurore parut, on ne trouva que les traces de leurs larges griffes empreintes sur le sable, et, l'on poursuivit sa route.

Les voyageurs aperçurent dans un riant

vallon, des édifices en forme de fours et rangés en demi-cercle, que l'on reconnut aussitôt pour un kraal de Hottentots. La caravane dressa son camp dans le voisinage, et Benjamin se rendit avec Gunima dans ce singulier hameau pour y enrichir ses cartons de quelques nouveaux dessins. Ces misérables huttes étaient construites de branches d'arbres courbées jusqu'à terre, garnies de nattes et de peau de mouton, et semblaient moins la demeure d'êtres pensans que des antres de bêtes sauvages. Le kraal était presque désert ; quelques vieillards accroupis autour d'un tas de cendres gesticulaient vivement, levaient les bras, puis les baissaient, puis les mettaient en croix, et de temps à autre frappaient sur cette cendre, qui volait en tourbillons, et ils chantaient d'une voix claire : *Hei pruah prhanka*, *hei pruah thei*, *pruah ha*, tandis qu'un rire cordial témoignait la satisfaction que leur causait ce jeu spirituel. Plusieurs femmes présentaient, par-dessus l'épaule, le sein

à leurs enfans attachés sur leur dos, et des jeunes filles, les jambes et les bras ornés de bandes de cuir et de coquillages, le visage et la poitrine frottés de graisse et de poussière de diosma, entourèrent avec curiosité Benjamin, qui lia conversation avec elles par l'entremise de Gunima. Il apprit que les hommes de la horde étaient partis à la poursuite d'une troupe de Buschmann qui avaient volé leur bétail. Les voyageurs, altérés, demandèrent du lait pour se rafraîchir, et aussitôt plusieurs femmes en puisèrent dans une énorme outre de peaux, avec une coquille servant de cuiller. Mais la malpropreté de ce breuvage en fermentation, empêcha Benjamin d'y porter ses lèvres. Cependant en reconnaissance de leur bonne volonté, il fit apporter de son fourgon de l'eau-de-vie et du tabac qu'il distribua aux Hottentotes qui tendaient les mains en criant : *Tvąc, tvac!* Elles s'assirent alors en cercle, remplirent leurs pipes, et aspirèrent gravement la fumée.

Tout-à-coup, un sifflement aigu se fit entendre, l'une des filles sauvages tomba mourante, et les autres prirent la fuite avec des hurlemens affreux.

— Grand Dieu! s'écria Gunima, ce sont des flèches de Buschmann : fuyez au camp, Baas, ou vous êtes perdu.

— Laisse-moi, répliqua le jeune homme plein d'une noble indignation, en chargeant son arquebuse; je veux venger la mort de cette pauvre fille.

— Vous ne connaissez pas l'ennemi que vous voulez combattre, cria Gunima au désespoir et faisant des efforts pour l'entraîner; leurs dards sont empoisonnés, la plus légère blessure est mortelle. Rentrez au camp; hâtez-vous; je couvrirai votre retraite.

— Honte à moi, si je le permettais! dit Benjamin en repoussant sa fidèle compagne; et il s'élança vers le lieu d'où la flèche était partie. Il fut salué d'une nouvelle salve de traits qui, heureusement, n'atteignit personne, et une vingtaine de

Buschmann sortirent des taillis qui entouraient le kraal, brandissant leurs hassagaies avec des cris horribles. L'aspect de ces petits monstres maigres et décharnés, presque semblables à des singes, aux yeux obliquement fendus, enfoncés et farouches, qui brillaient de cruauté, aux visages hideux et contractés par la fureur, était effroyable. L'arquebuse de Benjamin, chargée de chevrotines, en jeta cinq sur la terre ; les autres l'attaquèrent avec rage, et il ne lui resta d'autre défense que la crosse de son arme. Gunima combattait hardiment un couteau à la main. Ils n'auraient toutefois pas tardé à succomber sous le nombre, si, attiré par le coup de feu, le capitaine ne fût accouru suivi de quelques-uns des siens. Les Buschmann cherchèrent un refuge dans les bois.

— Je suis encore debout, cria gaîment Benjamin au capitaine.

— Le ciel en soit loué! répondit celui-ci ; mais hâtez-vous de nous suivre, car ces

démons pourraient nous envoyer encore quelques flèches.

Il avait à peine prononcé ces mots, que Gunima tomba sanglante sur la terre.

— Grand Dieu! elle expire, s'écria le jeune homme au désespoir.

— Si la flèche est empoisonnée, elle est perdue, dit le capitaine. Il la prit sur son cheval, fit monter Benjamin en croupe d'un de ses Hottentots, et, partant à bride abattue, ils rejoignirent la caravane. Gunima, évanouie, fut portée sous une tente, et rappelée à la vie. Le capitaine, qui avait sondé la plaie, s'écria plein de joie : — Dieu soit loué! le dard est sans venin.

Benjamin baisa avec transport le joli bras blessé de sa fidèle amie, qui, fixant sur lui des yeux pleins de tendresse, s'écria : — Ah! Baas, quel plaisir j'aurais eu à mourir pour vous!

La vigueur de la jeunesse et les soins empressés de Benjamin achevèrent la guérison de la jolie Hottentote.

Cette aventure modéra l'imprudente témérité de Benjamin. Convaincu que chaque entreprise hasardeuse mettait en danger, non-seulement sa vie, mais une autre qui ne lui était pas moins chère, il se tint désormais toujours dans le voisinage de la caravane; et, lorsque la chasse de l'antilope ou les devoirs de son emploi le portaient à s'en éloigner, ce n'était qu'avec une escorte nombreuse et bien armée. On avançait toujours vers le pays des Cafres. Bientôt on rencontra des familles de colons fuyant avec leurs enfans, leurs Hottentots, leurs bœufs et leurs chariots, pour aller chercher un refuge dans la ville du Cap. Le récit des cruautés exercées par les Cafres à leur passage, excita la terreur dans la caravane, et beaucoup de Hottentots attachés à la caravane disparurent successivement sans dire : *Tkabée**. Benjamin lui-même ne fut pas exempt de craintes, lorsqu'il remarqua que, malgré la bravoure du capitaine,

* Adieu. (*Le Trad.*)

celui-ci hésitait néanmoins à poursuivre sa marche, et traçait dans la nuit, sous sa tente, ses dernières volontés, qu'un messager fut chargé de porter au drossart d'un district voisin, avec la requête pressante d'envoyer du secours. Bientôt la flamme qui s'élevait des demeures abandonnées par les colons, annonça l'approche de l'ennemi, et les espions que l'on avait envoyés, rapportèrent la nouvelle que ses forces ne consistaient point, comme on s'en était flatté, en quelques tribus peu nombreuses, mais dans une armée de plus de trois mille sauvages. La plaine ne tarda point à se couvrir de figures noires, qui s'apprêtèrent à dresser un camp sur les terres de la colonie. Le capitaine, qui devenait de plus en plus rêveur, invita Benjamin à se rendre sous sa tente pour conférer avec lui.

— La fermeté que vous avez montrée en mainte occasion, lui dit-il, m'engage à vous confier le péril qui nous menace. La rage des Cafres est portée au plus haut degré contre les blancs : sans doute, les

raisons ne leur manquent point; la plupart de nos colons sont des êtres féroces qui se croient tout permis envers ces malheureux sauvages. Qui sait quelles horreurs ont nécessité de la part des Cafres ces représailles! Quoi qu'il en soit, il est trop tard pour songer à la fuite; elle ne ferait que nous nuire en augmentant leur audace, et ils ne tarderaient pas à nous atteindre. Nous avons à peine quatre-vingts hommes en état de combattre, et, parmi eux, il se trouve cinquante Hottentots, et je ne réponds pas qu'au moment du danger, ces derniers ne s'échappent, et n'aillent même augmenter le nombre de nos ennemis. Il est impossible de vaincre à main armée, et ce n'est que par des artifices inconnus de ces peuples grossiers, que nous devons espérer notre salut. J'ai réfléchi à ce projet. Quelques effets de physique pourraient leur imposer; mais les moyens nous manquent, et si nous ne les frappons par des phénomènes extraordinaires, ils riront et de nous et de nos tentations.

— Ne pourrait-on pas, dit Benjamin, à l'exemple des Espagnols en Amérique, mettre le feu à une certaine quantité d'esprit-de-vin, et menacer les Cafres d'embraser ainsi tous leurs fleuves?

— Le conseil serait bon, dit le capitaine, si nous ne leur avions dès longtemps fait faire connaissance avec notre eau-de-vie. Nous n'avons pas non plus une éclipse de soleil ou de lune, à l'occasion de laquelle je pourrais jouer le Christophe Colomb: je ne vois donc d'autre parti à prendre que de périr les armes à la main, s'il ne vous vient pas quelque idée salutaire. Faites vos réflexions; en attendant, je vais charger nos pièces de campagne, et mettre notre troupe en état de défense. Il sortit. Benjamin rêvait profondément, lorsque Gunima, qui avait tout entendu, s'approcha timidement, et lui dit: — Baas, si vous voulez ne pas vous moquer d'une fille qui ose donner son avis sur un objet aussi important, je proposerai un expédient pour nous sauver.

— Seras-tu de nouveau mon ange tutélaire? dit le jeune homme surpris; et, pour écouter sa proposition sans être troublé, il la conduisit au fond du bois, où la caravane était campée.

Les Cafres se tinrent encore tranquilles durant ce jour; quelques-uns vinrent seulement au camp demander du tabac et de l'eau-de-vie. Cependant Benjamin, ayant fait agréer au capitaine le projet de Gunima, s'occupait, à l'aide des Hottentots, de la construction d'une hutte dans la forêt, et d'autres préparatifs, dont on cachait le but autant que possible. Le soir vint, la nuit s'écoula, et l'aurore naissante fut saluée par le chant sauvage des Cafres, qui commencèrent leurs danses guerrières. L'armée sortit ensuite de son camp, et se dirigea vers celui de la caravane. Le capitaine, revêtu d'un uniforme brillant, entouré d'une garde de mousquetaires, marcha fièrement au-devant des sauvages. Alors s'avancèrent trois chefs, distingués par une houppe de cheveux et des orne-

mens de coquillages; leurs formes nobles et robustes, leurs yeux étincelans d'ardeur et de courage, leur maintien fier, et surtout une demi-douzaine de hassagaies que chacun d'eux portait à la main, firent sur le capitaine l'impression que lui-même avait espéré produire sur eux. Un Hottentot, déserteur de la colonie, servit d'interprète aux Cafres, et commença une longue harangue, que le capitaine, remis de sa surprise, interrompit par quelques phrases latines, prononcées d'une voix forte et avec l'accent du courroux, qui étonnèrent les sauvages, précisément parce qu'ils n'y comprenaient rien. Ils se regardèrent les uns les autres avec consternation, et le capitaine ordonna d'une voix rude à son trucheman de leur demander de quelle nation ils étaient, et ce qu'ils prétendaient? Leur réponse fut qu'ils venaient des rives du fleuve Konap, pour échanger leurs bestiaux contre le fer et l'étain des fils de Jan-Compagnie. C'est ainsi que ces peuples avaient coutume de

désigner les Hollandais, qui, afin d'inspirer du respect à leur simplicité sauvage, avaient fait passer la compagnie des Indes orientales pour un prince puissant, nommé Jan-Compagnie.

Le capitaine reconnut la fausseté d'un tel prétexte; il feignit cependant d'entrer dans leurs vues, et, les ayant invités à s'accroupir sur leurs talons, selon leur usage, il fit servir à chacun d'eux une portion de tabac, puis leur déclara que les fils de Jan-Compagnie auraient traité de bon cœur de la sorte avec leurs amis Cafres, si leurs provisions de métaux n'eussent été vendues à d'autres amis de la même nation.

Dès que ce refus eut été traduit aux sauvages par l'interprète, il ne leur fut plus possible de conserver leur politesse. Le feu de la rage dans les yeux, ils répliquèrent d'un ton moqueur, qu'ils ne connaissaient aucun lien d'amitié entre eux et les Hollandais, que leur prince avait au contraire de très mauvais

enfans qui dévastaient les kraals, ravageaient les moissons, enlevaient le bétail, tuaient les hommes et emmenaient en esclavage les femmes et les enfans. Ils étaient venus pour venger toutes ces insultes, avec toutes les tribus des rives du Konap qui avaient pris leurs hassagaies; et ils pensaient rendre service au vieux et respectable Jan-Compagnie, en punissant ses fils dénaturés. Sur la question du capitaine, s'il devait considérer ces paroles comme une déclaration de guerre, ils répondirent insolemment que, n'ayant aucune offense à lui reprocher, ils accordaient aux siens la vie et la liberté, pourvu qu'ils livrassent tout ce qu'ils possédaient d'armes et de métaux.

Le capitaine, prévoyant les suites funestes d'une semblable amnistie, prononça ce discours avec solennité :

« Chefs des tribus du fleuve Konap, « qui venez dévaster les terres de notre « grand roi, vous essayez en vain de me « tromper. La voix du Dieu des blancs

« est infaillible. Elle me dit que vous son-
« gez à la trahison et que vous n'exigez
« nos armes que pour nous égorger plus
« facilement. Je ne sais si votre Dieu vous
« permet une noirceur semblable : le mien
« en a horreur, et déjà son tonnerre est
« levé sur vos têtes. Vous comptez sur
« votre grand nombre ; la victoire est
« toujours pour la justice. Mais, le triste
« sort de tant de braves guerriers me
« touche, et j'hésite à donner le signal de
« votre anéantissement. Je ne suis même
« pas éloigné d'une alliance avec vous ;
« mais je veux premièrement que les
« dieux du pays me fassent connaître
« quelle serait l'issue de la bataille. J'ai à
« ma suite une magicienne, née dans ce
« pays. Elle se prépare à interroger le
« Grand-Esprit. Venez que nous appre-
« nions sa réponse. »

Le Hottentot traduisit cette harangue. Elle ne manqua point son effet sur les Cafres, qui voyaient leur artifice grossier découvert, et remarquaient à l'horizon

quelques nuages sombres. Ils s'entretinrent vivement entre eux, puis les trois chefs offrirent d'accompagner le capitaine, avec leur interprète et un vieux sorcier cafre, couvert de graisse et d'une couleur rouge, et chargé de bandes de cuir, de coquillages, d'anneaux, d'os, et d'autres ornemens. Le capitaine les précéda vers la hutte élevée par Benjamin dans la forêt.

Leur entrée fut signalée par des éclairs; le tonnerre gronda sur leurs têtes; l'interprète et le magicien tombèrent la face contre terre avec des clameurs lamentables. Mais les trois guerriers promenaient autour d'eux des regards pleins d'audace, et semblaient défier les élémens. Alors Gunima s'avança, vêtue de draperies noires et flottantes; des os de mort pendaient à sa ceinture, et dans sa main elle tenait un bâton magique. Elle leur ordonna de se ranger autour d'un autel qu'éclairait une lumière placée dans une tête de mort suspendue au plafond; puis, elle traça

autour d'eux un cercle d'hiéroglyphes lumineux, dont ils eurent soin d'écarter leurs pieds. Après les grimaces, paroles mystérieuses et gesticulations indispensables, Gunima s'arrêta tout-à-coup, et poussant un cri terrible, elle montra l'autel avec sa baguette. Aussitôt le tonnerre se fit entendre, et bientôt les accords d'une flûte succédèrent à ce fracas. La lampe s'était éteinte, et sur la surface blanche et unie de l'autel, s'offrit un tableau magique animé. On voyait le camp des Hollandais dans le bois, avec la tente du capitaine. Plusieurs Hottentots étaient occupés à creuser des fosses. Le capitaine, en riche uniforme, sortit de la tente principale et rangea en bataille une petite troupe de soldats. Bientôt une multitude de Cafres, armés de hassagaies, reconnaissables à leurs longs boucliers et à leur couleur noire, vinrent attaquer les blancs qui se défendirent vigoureusement. Le feu de la mousqueterie et du canon renversait des lignes entières de Cafres; et ce

qui excitait surtout la terreur, c'était le profond silence qui régnait, malgré le tumulte, la chute des blessés et des mourans. Enfin les Cafres prirent la fuite et leurs chefs furent fait prisonniers. Tandis qu'on jetait les corps morts de leurs soldats dans les fosses fraîchement creusées, ils furent eux-mêmes conduits près d'un bloc de pierre. Déjà l'un d'eux était à genoux et y posait la tête, déjà la hache était levée, lorsque le tableau s'évanouit. Les accords de la flûte se firent entendre de nouveau, les éclairs brillèrent et le tonnerre retentit ; la lampe funèbre se ralluma, et Gunima, d'un mouvement de sa baguette, fit signe aux Cafres de quitter la hutte. Ils obéirent consternés, hors d'état d'articuler une parole, sortirent de la cabane et allèrent tristement joindre leurs compagnons, auxquels ils racontèrent ce qu'ils venaient de voir, en poussant des cris pitoyables.

Alors le capitaine s'avança d'un air impérieux; il leur fit signifier par son in-

terprète de quitter aussitôt le camp hollandais et d'amener au combat leur armée, ou qu'il allait les attaquer dans leur camp. La troupe entière se jeta à ses genoux et l'interprète traduisit les expressions de leur repentir, leurs prières et l'engagement de quitter pour jamais le territoire de Jan-Compagnie. Le capitaine feignit d'abord une grande colère; puis il se laissa fléchir, mais déclara que c'en était fait de leur armée, si, avant le coucher du soleil, elle n'avait disparu. Les sauvages se retirèrent, la tête baissée, et le soleil était encore sur l'horizon, lorsque les hordes cafres évacuèrent précipitamment le pays.

— Vous avez épargné une grande effusion de sang, dit le capitaine en embrassant Benjamin; nous vous devons tous l'existence, et vous avez délivré d'un ennemi formidable les possessions de la colonie. J'en instruirai le gouverneur. L'état doit se charger de votre récompense.

— Si je m'étais acquis quelque mérite envers vous, répondit modestement le jeune volontaire, ce ne serait qu'un faible à-compte des immenses obligations que je vous ai. Mais le véritable objet de notre reconnaissance à tous est Gunima, puisque je n'ai fait qu'exécuter ce qu'elle avait conçu. Jamais je n'aurais eu l'idée d'employer pour cette comédie, la chambre obscure qui me sert à dessiner les vues du pays.

En ce moment, arrivèrent les acteurs du spectacle donné dans la forêt. Les prétendus Cafres, enlevant leur fausse couleur noire, et frottant leur peau de graisse et de diosma, redevinrent des Hottentots. Tous accablaient Benjamin des témoignages de leur gratitude.

Gunima parut aussi, débarrassée de son attirail magique.

—Ma fille! s'écria le capitaine en volant au-devant d'elle.

— Ma bien-aimée! s'écria Benjamin en lui tendant les bras. Elle s'y précipita avec

des larmes de joie; et les blancs, dans l'allégresse, oubliant tout orgueil de caste, s'écrièrent tout d'une voix: vive la Hottentote Gunima!

CHAPITRE VIII.

La caravane, dont le but principal était rempli, se mit en marche pour retourner au Cap. Elle rencontra le messager envoyé au drossart, qui rapportait une longue jérémiade au lieu du secours demandé. Quelques tribus Hottentotes, soumises à la colonie, excitées par l'avidité et les cruautés des Hollandais, s'étaient soulevées ; renforcées par des Cafres, des Buschmann, des esclaves déserteurs, et même par des blancs échappés des prisons, ils avaient rapidement formé une armée, et s'efforçaient de surpasser les

cruautés qu'on avait exercées envers eux. Le drossart avait rassemblé toutes ses forces pour marcher contre les insurgés, et il avertissait le capitaine de ne point traverser le pays occupé par cette troupe, qui avait juré la mort de tous les blancs. Le capitaine, s'écria en recevant ces nouvelles, qu'il ne restait malheureusement d'autre passage que les grands déserts de Karoos, si dangereux dans cette saison brûlante. Benjamin, persuadé qu'il avait éprouvé dans ce voyage le *nec plus ultrà* des périls connus, ne pouvait concevoir les appréhensions du capitaine, ordinairement si plein de fermeté, et il se mit gaîment en route. Mais son courage commença à s'affaiblir, lorsque après quelques journées de marche on ne trouva que des huttes éparses, dont l'insupportable sécheresse avait chassé les habitans, et qui n'offraient aux voyageurs harassés de fatigue, ni relais ni rafraîchissemens. Une plaine sans bornes se déployait devant eux. Le sol brûlé, semblable à de la brique

cuite, s'entr'ouvrait en larges fentes, ne présentant nulle trace de végétation hormis des euphorbes desséchés, des mimeuses aiguës, et des chardons gigantesques. L'horizon était borné par des monts chenus, et bizarrement découpés, dont les revers ferrugineux ressemblaient à un rempart d'airain. Le silence n'était interrompu que par les pas des troupeaux de zèbres, de couaggas, de chevaux sauvages et par les cris des autruches au long cou, qui s'enfuyaient lourdement à la vue des voyageurs; en fixant sur eux leurs grands yeux stupides.

Déjà l'influence des privations se faisait cruellement sentir. Plusieurs bœufs de trait, exténués de soif et de fatigue, étaient tombés sur le sable, où l'on avait été forcé de les abandonner. En vain les malheureux voyageurs attendaient-ils le soir avec impatience, aucun nuage ne paraissait au ciel, et le passage de la caravane était marqué par les cadavres d'animaux expirés. A chaque relai, on était

forcé d'abandonner quelque voiture avec ses conducteurs, et la société se vit réduite à cinq personnes ; le capitaine, Benjamin, Gunima et deux Hottentots. Les premiers seuls avaient encore leurs chevaux, que Gunima avait soutenus en se retranchant la moitié de sa portion de lait de chèvre; mais les chèvres aussi périrent d'inanition, et les chevaux, privés depuis deux jours de tout soulagement, tombèrent presque ensemble morts sous leurs cavaliers.

Les malheureux voyageurs se virent forcés de se traîner jusqu'à la prochaine mare, où Benjamin, succombant à des fatigues inouïes, tomba sans force contre terre. Ses compagnons volèrent vers la mare, pour apporter quelques rafraîchissemens au jeune homme qu'ils chérissaient; mais les rayons brûlans du soleil l'avaient tarie, et son lit desséché était déchiré par de larges crevasses. A cette vue, le capitaine se tordit les mains. Les Hottentots, après un court hurlement, s'enveloppèrent dans

leurs krohs, et se couchèrent, avec une sombre résignation, sur le sable, pour se préparer au dernier sommeil. Gunima seule, conservant sa fermeté, saisit le bras du capitaine : —Vous connaissez le pays, dit-elle, n'est-il aucun moyen de salut?

— Il en est un encore! s'écria le capitaine après un instant de réflexion; puis secouant ses Hottentots pour les faire lever : Prenez des vases, leur dit-il, marchez, l'un à droite, l'autre à gauche; vous rencontrerez sans doute quelque source, fût-ce à une lieue de distance. Je vais à la découverte; si je ne me trompe, nous ne sommes pas éloignés des bornes du Karoos.

Gunima resta seule auprès de son ami, étendu sur le sable, et le visage empreint d'une pâleur mortelle. Par ses efforts, elle réussit à le tirer de ce dangereux assoupissement. Il entr'ouvrit ses débiles paupières, et lui demanda d'une voix faible : — Gunima! n'as-tu point quelques gouttes d'eau?

La triste Gunima leva les yeux au ciel, Benjamin la comprit, et retomba dans un nouvel évanouissement.

— Grand Dieu! il expire, s'écria la jeune fille en proie au désespoir, et saisissant un couteau pour le suivre dans la tombe. Mais tout-à-coup un sourire vient animer son visage; elle avait imaginé un moyen pour étancher la soif de son jeune maître. Son bras gauche étendu au-dessus d'un vase, Gunima s'ouvrit une veine avec la pointe du couteau, et regarda avec joie couler son sang; puis elle banda sa plaie, éveilla de nouveau le jeune homme, et lui présenta ce breuvage, qu'il savoura avec avidité; car son gosier desséché ne pouvait en reconnaître la nature. Cette boisson le sauva de la mort; dont le sommeil léthargique était un avant-coureur. Appuyé sur le sein de Gunima, il goûta un repos fortifiant, jusqu'à l'heure où le soleil parut au sommet des montagnes. Benjamin venait de s'éveiller avec de nouvelles forces, lorsque le capitaine revint ha-

letant de sa course, et se jeta par terre à ses côtés. — Je suis exténué de fatigues, s'écria-t-il; mais, Dieu merci, nous sommes sauvés : dans peu d'heures nous aurons atteint l'extrémité du Karoos. Là nous attend une source limpide, dont l'eau m'a paru délicieuse. Je me suis fait les plus vifs reproches de n'avoir point emporté de vase; mais la sottise se punit elle-même : je meurs de soif, et, à ce que je vois, vous n'avez ici aucune boisson.

— Si vraiment, capitaine, dit Benjamin en lui présentant sa cruche.

Le capitaine but, fixa le jeune homme avec surprise, but de nouveau, et s'écria : — De qui tenez-vous ce vase?

— De Gunima, répondit Benjamin montrant la jeune fille plongée dans un doux assoupissement.

— C'est du sang! cria le capitaine en rejetant le vase avec horreur. En ce moment, son regard tomba sur le visage pâle de la fidèle esclave, sur son bras gauche enveloppé, et sur la lame sanglante du

couteau resté par terre. Tout fut éclairci.

— Ange du ciel! s'écria Benjamin avec transport, comment récompenser tant d'amour? Il versa sur le sein de sa libératrice des larmes de tendresse et de reconnaissance.

— Voici nos gens, dit le capitaine; et, en effet, les Hottentots parurent avec des jarres pleines d'eau.

Gunima s'éveilla dans les bras de Benjamin, et se crut dédommagée de tous ses maux : une boisson fraîche la ranima, et la petite troupe se mit en marche.

—Terre! terre! crièrent-ils tous, lorsque les premiers arbres parurent à l'horizon du désert. Le capitaine se dirigea vers la source qu'il avait visitée.

— Si mes yeux ne me trompent point, dit Gunima effrayée, des Cafres sont assis autour de la fontaine.

— Non, dit un Hottentot, je vois des hommes de notre nation.

Mais, comme ils approchaient, un cri perçant retentit, et ils se virent assaillis

par une bande de Hottentots, de Cafres et de Buschmann, couverts d'habits dérobés aux Européens. C'était un détachement de la bande insurgée que le capitaine avait voulu éviter en traversant le grand Karoos.

Les voyageurs n'eurent pas le temps de se mettre en défense; désarmés, garrotés, ils furent traînés vers la fontaine, où le chef de la horde, dans un hollandais corrompu mêlé de langue franque, qu'il parlait avec une extrême volubilité, fit à ses prisonniers l'énumération des crimes commis par leurs compatriotes depuis l'établissement de la colonie; puis il prononça leur sentence.

Les Hottentots devaient entrer à son service, Gunima lui appartenir, et les deux blancs avoir la tête tranchée. En vain, Gunima se jeta à ses pieds pour implorer grâce; le chef repoussa durement la jeune fille, et commanda l'exécution.

Le capitaine et Benjamin se dirent adieu avec fermeté, tandis que Gunima poussait des cris de désespoir: Déjà les bourreaux

étaient prêts, lorsqu'un jeune Hottentot, décoré des marques du commandement, perça les rangs des noirs, et ordonna de les mettre en liberté. Le chef s'y opposa brutalement; mais, après une vive discussion, le nouveau-venu tirant de sa ceinture un poignard, le plongea dans le cœur du noir, et l'étendit à ses pieds, pendant que les gens de sa suite brisaient les fers des captifs.

— Tgamma! s'écria Benjamin en reconnaissant son libérateur.

— Mon frère! cria à son tour Gunima; et le capitaine, élevant vers le ciel ses bras libres de chaînes, dit avec émotion : — Un bienfait trouve souvent sa récompense!

CHAPITRE IX.

Ce fut dans un vallon de palmiers, d'où l'on voyait au loin la bleuâtre montagne de la Table, que Tgamma prit congé des voyageurs, qu'il avait escortés jusque-là pour les préserver de tout danger.

—Vos exhortations ne sont point tombées sur le sable, dit-il à Benjamin; je le vois, cette terrible insurrection amenerait plutôt la ruine que la prospérité de mes concitoyens. Dans cette guerre d'extermination, nous nous déchirons les uns les autres comme des bêtes farouches, et le pays se change en désert, tandis que votre colonie se soutient par les secours de l'Eu-

rope. Gouka, Tgao et Karangaha sont mes amis, et j'ai même assez de crédit près de Koa, notre chef suprême. Je leur dirai ce que j'ai appris de vous, et ils écouteront ma voix; puisque notre pays nous repousse, nous irons chercher un asile près des Cafres. Là, les guerriers sont toujours bien venus. Si, à la tête de mes frères, je marche un jour contre les Hollandais, et que je porte le fer et la flamme dans la ville du Cap même, il me sera bien douloureux de combattre des hommes que j'aime et que j'estime, tels que vous et le capitaine. Vos âmes sont celles de braves Hottentots, et sans doute une erreur de la nature vous a donné votre laide couleur blanche.

Puis, s'adressant à Gunima: j'emmenerais bien cette fille avec moi; mais je veux qu'elle soit heureuse, et je la laisse près de vous. Elle est d'ailleurs gâtée pour ses compatriotes, et je la crois même assez aveugle pour trouver votre couleur belle. Vous paraissez vouloir l'épouser, cette

intention vous fait honneur, mais de pareilles unions sont rarement heureuses. Le mari de ma pauvre sœur, pourra-t-il soutenir les regards dédaigneux de vos beautés d'Europe? Donnez-moi du moins votre parole de ne l'épouser que lorsque sa couleur sera aussi belle à vos yeux, que la vôtre l'est aux siens.

Benjamin prit en souriant la main de la jeune Hottentote; il sentait au fond du cœur que cette condition était déjà remplie. Tgamma embrassa tendrement sa sœur, dit à tous un affectueux *tkabée* et s'éloigna avec sa troupe.

Les voyageurs se rendirent au plus voisin établissement, où ils trouvèrent une société de colons assis sur de petits tabourets, la jambe gauche croisée sur le genou droit, le coude gauche appuyé sur le genou gauche, et de cette main soutenant le menton et portant une pipe à la bouche; la main droite, occupée à empoigner la jambe droite ou par intervalle à prendre une tasse de thé sur la table. Ce

qu'après mille questions pressantes, que les voyageurs purent arracher quelques nouvelles du Cap à ces personnages dignes du pinceau du hollandais Téniers. Benjamin apprit avec douleur celles qui le regardaient de plus près.

Le vieux Van der Spuy, après le départ de son fils, était devenu plus dur que jamais envers ses inférieurs. Trois esclaves, poussés à bout par ses mauvais traitemens, s'emparèrent de lui, pendant la nuit, le garrotèrent, et, moins inhumains qu'on ne l'était à leur égard, se contentèrent de lui administrer une légère correction. Après cette expédition, ils avaient été joindre les insurgés, et le vieillard, aliéné par la douleur et le courroux, avait entièrement perdu la raison. Il se croyait lui-même un esclave; et croyait voir dans tous ceux qui l'approchaient un correcteur armé du samboc, auquel il ne cessait de demander grâce, en tremblant.

A son retour à la ville du Cap, Benjamin rencontra le convoi funèbre de Van

der Spuy, dont un heureux coup d'apoplexie avait terminé sans douleur la triste existence. Il suivit le cortège et versa des larmes sincères sur le tombeau de l'auteur de ses jours, qui, pouvant semer autour de lui les bienfaits et recueillir des bénédictions, avait manqué par un froid égoïsme le but sacré de la vie humaine.

Un mois après, Hébé Gunima, instruite dans les dogmes de la croyance évangélique, fut baptisée dans l'église de la ville du Cap, sous le nom de Christine. Le capitaine de la milice et le gouverneur furent ses parrains; après la cérémonie, le millionnaire Van der Spuy conduisit vers l'autel la nouvelle chrétienne pour y recevoir sa main.

Le pasteur commençait la cérémonie nuptiale, lorsque la belle Constantia, témoin du triomphe de cette rivale méprisée, s'élança de son siège avec fracas, et perça impétueusement la foule pour sortir de l'église. Benjamin remarqua ce beau visage, contracté par la colère, et,

ramenant ses yeux vers Gunima, il s'avoua avec transport qu'il ne pouvait faire un meilleur choix.

Déjà le soleil qui avait éclairé ce jour de fête allait se cacher sous l'horizon, lorsque le jeune Van der Spuy descendit au jardin avec sa compagne. Arrivé près de l'if taillé aux armoiries de Hollande, dans le lieu où son destin avait été décidé, il rendit grâce au ciel, qui, par tant de traverses, l'avait enfin conduit au port.

Comme il fixait sur sa jeune épouse des regards pleins de tendresse, celle-ci lui demanda en souriant si la condition imposée par Tgamma était remplie, s'il trouvait aujourd'hui sa couleur brune aussi belle que lui semblaient alors la neige et le carmin répandus sur les joues de Constantia ?

Benjamin pressant de ses lèvres la cicatrice que Gunima conservait au bras gauche, s'écria avec feu : ton sang ne coule-t-il pas dans mes veines, Gunima? Quelle parenté plus intime peut-il exister entre deux mortels ? ce lien de sang sera

le gage d'un amour et d'un bonheur éternels.

Cette prophétie s'accomplit. Benjamin goûta durant sa vie entière, dans les bras de sa compagne, le bonheur de la voir chérie et honorée par tous ceux qui l'approchaient, blancs, noirs, ou cuivrés, quelle que fût la nuance dont la nature eût coloré leur épiderme.

FIN.

00101620

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 17 February, 2016